

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LU CIEN,

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT,

SR D'ABLANCOURT.

SECONDE PARTIE.

Nouvelle Edition revue & corrigée.



A P A R I S,

Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans
la Galerie des Prisonniers, à l'Image
Saint Hubert.

M. DC. LXXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



5 3 510

5 3 510

2 20 31 11





T A B L E

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES
DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

Comment il faut écrire l'Histoire ;
page 1

L'Histoire véritable , livre premier ,
p. 22

L'Histoire véritable , livre second , p. 43

Le supplément est à la fin du second Volume.

Le Meurtrier du Tyran , Déclamation ,
p. 63

Le fils desherité , Déclamation , p. 78

Phalaris , Déclamation , p. 84

Suite du Discours précédent , p. 89

Alexandre , ou le faux Prophete , p. 91

De la Dance , p. 113

L'Eunuque , ou Pamphile , p. 135

De l'Astrologie Judiciaire , p. 140

Démonax , p. 145

Les Amours , p. 156

TABLE DES TRAITÉZ OU DIAL.

Les Images, ou les Portraits,	p. 180
Défence du Discours précédent,	p. 189
Toxaris, ou de l'Amitié,	p. 199
L'Asne de Lucien,	p. 226
Jupiter confondu,	p. 247
Jupiter le Tragique,	p. 253
Le Songe, ou le Cocq,	p. 273
Icaromenipe,	p. 292
La double Accusation, ou la Chicane.	
p. 305	
Le Parasite, ou l'Escornifleur,	p. 325
Des Exercices du corps,	p. 342
Du Deuil,	p. 357

FIN.



LUCIEN,



LUCIEN.

II. PARTIE.

COMMENT IL FAUT E'CRIRE L'HISTOIRE.

Le titre sert d'Argument.

ON dit que sous le regne de Lysimachus les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'une fièvre chaude tres-violente, qui finissoit le septième jour par une perte de sang ou une sueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est que tous ceux qui en estoient atteints recitoient des Tragedies, & particulièrement l'Andromede d'Euripide, d'un air grave

Tome II.

A

2 COMMENT IL FAUT

& d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la haste, qui tout hâves & défigurez, s'écrioient : *O Amour, Tyrans des Dieux & des hommes!* & jouïoient le reste du rôle de Persée fort mélancoliquement; ce qui dura jusqu'à la venuë de l'Hyver qu'un grand froid emporta toute cette frenésie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Arquélaüs qui estoit en grande vogue en ce temps-là, avoit jouié cette Tragedie avec applaudissement, dans les plus plus ardentes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du theatre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Une maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux Esprits, qui depuis la défaite d'Arménie, & les victoires remportées en suite sur les Barbares, ne se peuvent tenir, non pas de jouier des Tragedies, car il ne seroit pas desagreable d'oüir reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Histoire, & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides; ce qui justifie le dire de cét Ancien, *Que la guerre est mere de tout*, puis qu'elle produit mesme des Historiens. A l'exemple donc de Diogène, qui à la venuë de Philippe voyant les Corinthiens employez, les uns à reparer leurs bresches, les autres à nettoyer leurs armes, s'amusoit à rouler son tonneau pour n'estre pas seul oisif dans une ville si ocupée: J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comedie un personnage muet, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Histoire, je craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque écueil caché sous les

*Il vou-
loit dire
la disor-
de des
Elem. ns.*

ondes, qui brisast mon fresse vaisseau. Je veux seulement donner quelques avis à ces nouveaux Ecrivains; quoy que la pluspart ne croient pas en avoir besoin, & qu'ils se figurent qu'il n'y a qu'à savoir s'expliquer passablement pour devenir bon Historien. Mais tu fais bien le contraire mon cher Philon, & qu'il n'y a guere de chose plus difficile, si l'on veut travailler, comme dit Thucide, pour l'Eternité. Je sáy bien que je ne feray pas plaisir à ceux qui ont déjà publié leurs ouvrages, avec les acclamations acoutumées, mais cela leur pourra servir une autrefois à d'écrire les guerres étrangères, puis qu'en l'état qu'est maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien qui l'ose choquer. Que s'ils ne veulent pas recevoir instruction, je ne m'en soucieray pas beaucoup; & quand tous les Abdérites auroient la fièvre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les preceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éviter, je commenceray par ceux-cy, sans m'étendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit, & qui concernent l'ordre, la pensée & l'expression; mais je me renfermeray dans ceux qui sont propres à nostre sujet. Premièrement, quelle faute ne font point ces-nouveaux Docteurs, lors qu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées, ils s'étendent dans le blâme ou la louange des Chefs, & font une Satyre ou un Panegyrique au lieu d'une Histoire; sans considerer que ces choses sont éloignées l'une de l'autre, comme le ciel l'est de la terre? Celuy qui loué n'a autre but que de réjouir, & ne se soucie pas de le faire au préjudice de la verité; mais le moindre mensonge corrompt la nature de l'Histoire,

4 COMMENT IL FAUT

& fait d'une verité une fable. L'Histoire ne s'accorde pas plus avec la Poësie, qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais elle est plus chaste & ne peut employer les ornemens de la Poësie, non plus qu'une honneste femme ceux d'une Courtisane, d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le secours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouvemens qui transportent l'ame & qui la mettent hors de son siege. Si vous y mélez donc trop d'ornemens, vous la rendez semblable à Hercule vestu de habits d'Omphale, qui est la derniere extravagance. Ce n'est pas qu'elle ne puisse quelquefois employer les loüanges avec grace, mais elle y doit estre fort retenuë, & se souvenir toujours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui sont à present que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui divisent l'Histoire en deux parties, l'utile & le delectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Historien ne doit avoir pour but que l'utilité qui se tire d'une narration veritable, & s'il mesle quelque agrément dans son ouvrage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flaterie dégouste un honneste homme au lieu de le réjoüir; & c'est celuy-là qu'on se doit proposer de contenter sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils savent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites un monstre, au lieu d'un miracle. Je laisse à part que les loüanges ne sont d'ordinaire agreables qu'à ceux qu'on louë, encorç faut-il pour

plaire qu'elles soient bien delicates ; mais elles sont insupportable à tout le monde , lors qu'elles contiennent des hyperboles excessives & des flateries manifestes. Plusieurs, neantmoins, qui ne les savent pas aprester, & n'ont pas la grace de l'agencement , se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité ; mais bien loin de plaire ils fâchent même ceux qu'ils cajolent , s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre , lisant un jour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus , où il méloit des flateries extraordinaires , Alexandre qui navigeoit alors sur l'Hydaspe , jetta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devoit faire autant, d'estre si éfronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre , comme s'il n'en avoit pas assez fait de veritables. Colere bien juste & bien conforme à une autre action de ce Prince , lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance , & faire que d'une main il tint une ville , & de l'autre il versast un fleuve. Aussi depuis ne se servit-il plus d'Aristobule , après avoir reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t'il d'entendre de fausses loüanges ? si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs défauts, ou qu'elles en fussent plus saines , pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la plupart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la posterité à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce défaut. Si l'on doit donc y mêler de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit

COMMENT IL FAUT

celuy que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens, & je te prie de ne point estimer ce que je diray incroyable, pour estre ridicule; car je t'en ferois serment à un besoin, s'il estoit honneste de jurer dans un livre. L'un commence son Histoire par l'invocation des Muses, & les prie de favoriser son dessein; & pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse à Therfite, sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoûte à cela une louange de soy-mesme & de sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homere l'eust fait, il eust sauvé un grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebatoient maintenant sur ce sujet. Il finit son exorde par une protestation de ravalier les avantages des ennemis, & de relever les nostres, & entre ainsi en matiere. *Car ce malheureux Vologésès fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit.* Un autre grand imitateur de Thucidide commence ainsi son Histoire, à son exemple, *Grepercius Calpurnianus* citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, commençant dès son origine. Après un si beau commencement, il est facile de juger du reste. Car il fait dire mille extravagances à un certain Orateur de Corfou, & envoye la peste à ceux de Nisibe, pour n'avoir pas voulu embrasser nostre party; empruntant tout de l'histoire de Thucidide, hormis les longs murs d'Athènes. Il passe d'Ethiopie en Egypte & aux Estats du Roy de Perse, où je le laissey tour à tour à propos qui enterroit les Athéniens à Ni-

fible , jugeant assez ce qu'il pourroit dire après un si beau commencement. N'est-ce pas là une belle façon d'imiter Thucidide , de dérober ce qu'il a dit , pour l'appliquer à un sujet tout différent? Non content de cela , il mesle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines , & dit *le pont & le fossé* , comme on fait en cette Langue , qui est une chose bien agreable aux oreilles Grecques. Un autre a fait la sienne comme un Journal de quelque Soldat ou de quelque Vivandier d'Armée , en quoy il est plus excusable que les autres ; car si cela ne tient lieu d'histoire , cela peut toujours servir de memoire à un Historien. Mais son inscription est trop superbe pour un si maigre Escrivain. *L'Histoire Partique de Callimorphe , Medecin des Hastaires de la sixième legion.* Sa Preface n'est pas moins extravagante. Car il soutient que c'est au Medecin d'écrire l'Histoire , parce qu'Esculape est fils d'Apollon , qui est le pere des Sciences , & le protecteur des Muses , & entremesle parmi les mignardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes , un d'entr'eux dont je tais le nom par respect , passe tous les autres en extravagance. Car il soutient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'histoire , & pour le prouver , il entasse argument sur argument , en toutes les figures , entremêlant parmi des propositions ridicules , des flateries grossieres & pedantesques. Mais ce qui est de plus insupportable , c'est qu'il dit au commencement , que l'Empereur aura été davantage par dessus les autres Princes , que les Philosophes seront ses Historiens ; ce qu'il eust été plus honneste de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celui qui com-

mence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Je viens à parler des Perses & des Romains.* Et en suite : *Car il falloit que quelque malheur arrivast à ceux-là.* Et aussitôt *Ostroës que les Grecs appellent Oxyroës, & autres sotises semblables.* Un autre, illustre par son éloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le surpasse mesme, se plaist à décrire toutes les villes, les champs, les fleuves & les montagnes, pour donner plus de clarté, comme il pense, à son Histoire; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes, & toute la glace du Septentrion. À peine un livre luy suffit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens, avec ses regards de travers. Il compare son baudrier à l'arc-en-ciel. Combien employe-t'il de paroles à dépeindre la Veste de Vologésès, avec la bride de son cheval, & la chevelure ondoyante d'Ostroës au passage du Tygre, d'où il le fait sauver dans un autre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui font un couvert à l'épreuve des rayons du Soleil? Ne sont-ce pas là des particularitez bien nécessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne savent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & de ce qu'ils ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits, ni de les décrire. Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître, qui ne savent pas encore comment il faut porter un manteau, & qui se crevent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes delicates. Celui-cy se plaist aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'un homme blessé au gros orteil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tombe-

rent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse mesme ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cens trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de mort du costé des Romains, & neuf de blez; ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroistre plus élégant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & étrangers, il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanus* pour *Titianus*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Severien, il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim, & non d'un coup d'épée, comme on a crû, sans considerer que plusieurs demeurèrent jusqu'au 7. jour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'*Ostroës* fust demeuré exprés sept jours sur le champ de bataille en attendant que son ennemy fust mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se servent de termes poëtiques dans leur Histoire? comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour jouer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouvrage, comme s'ils aloient dire quelque chose de grand & de merveilleux, & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souvenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon avec un masque d'Hercule, ou de quelqu'un des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'un jour les montagnes furent enceintes, & qu'elles n'accoucherent que d'une souris*. Car il faut garder par tout l'unité du caractère, & ne pas mesler des haillons parmi la pourpre, ni mettre sur un nain une teste de géant. Quelques-uns font un corps

fans teste, & pensent se sauver par l'exemple des Xerophon, qui commence ainsi sa Retraite des dix mille, *Darius & Parisatis avoient deux fils*; mais ils ne savent pas qu'il y a des narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme je le montreray tantost. Encore peut-on excuser les défauts de l'élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieuës, mais mesme de journées entieres; cela n'est pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus est une Colonie des Edesséens dans la Mesopotamie, à deux journées de l'Eufrate: Et comme si ce n'étoit pas assez, il y transporta ma patrie avec ses tours & ses rampars, & dit que Samosate est baignée de l'Euphrate & du Tigre, comme s'ils couloient sous ses murailles; quoi qu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que je ne suis ni Partheri ni Caldéen. Enfin, il travaille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a jamais veü personne qui ait esté en Syrie. Il ajoute une plaisante particularité de Severien, quoi qu'il die l'avoir apprise de ceux qui s'estoient sauvez de la bataille, qu'il cassa des cristaux qu'on luy avoit donnez, & d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, sans avoir recours ni au fer ni au poison, comme à des morts trop ordinaires. En suite, il fait son oraison funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre de Peloponese. Car je ne say comment ils en veulent tous à cét Auteur, quoy qu'il n'ait jamais pensé à eux ni à la défaite d'Armenie. Après avoir donc ensevely son Heros magnifiquement, il fait monter sur son sepulchre un rival de Periclés en éloquence,

c'est à dire un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses, & si lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, sur tout, lors qu'il se lamenta amerement à la fin de sa harangue, au souvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à sa table, & qu'il y avoit bû à longs traits. Et pour finir comme Ajax, il tire son épée aprés toutes ses lamentations, & s'en donne à travers le corps; à grand tort veritablement, car il devoit mourir par la main du bourreau, aprés une si méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'assistance étonnée d'une si belle action, commença à battre des mains, & à élever jusqu'au ciel cét Afranius par ses loüanges. Et veritablement, il est loüable de s'être souvenu de la bonne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir pas esté ingrat à la mort. Mais je voudrois qu'au paravant pour nous épargner la peine de lire tant de sottises, il eust étranglé son Historien. Quelques-uns, sans s'arrêter aux choses essentielles, s'amusent à nous conter des particularitez ridicules & inutiles. Comme si quelqu'un ayant entrepris de décrire la statue de Jupiter Olympien, commençoit par ses brodequins, ou s'amusoit à nous dépeindre sa base sans toucher au reste. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend sur le recit d'un cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau, & ayant rencontré des païsans qui dînoient, se mit à table avec eux, aprés avoir esté connu par un de ces vilageois qui avoit esté en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des contes à dormir debout. Que ce païsan fut à la chasse en ce païs-là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à estre déchiré par un lion; Qu'il acheta de



grands poissons à Cesarée ; de sorte que ce bel Historien laissant à part le recit d'une si fameuse bataille , & tout ce qui se fit de memorable de part & d'autre , s'amuse à contempler un vilageois qui achette du poisson dans un marché , & si la nuit ne fust survenuë , je pense qu'il eust soupé avec luy , car le souper estoit prest. Regardez un peu quelle perte nous eussions faite , si l'on eust perdu ces beaux memoires , & que ce cavalier Maure n'eust paseu soit à la bataille , ou qu'il s'en fust retourné sans boire. Je passe plusieurs belles circonstances ; Qu'une bateleuse les vint trouver d'un vilage voisin ; Qu'ils se firent des presens les uns aux autres , & que le cavalier donna au païsan sa lance , & le païsan au cavalier l'agraphe de son saye , & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cét Historien , & des autres qui luy ressemblent , non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines , mais qu'ils se sont piquez aux épines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule , qui sans jamais avoir esté en Syrie ni en Armenie , dit que les yeux sont plus fidelles que les oreilles , & partant qu'il ne raporte pas ce qu'il a ouï , mais ce qu'il a veü. Mais il a si bien tout veü , qu'il dit que les dragons des Parthes , qui est parmi eux un signe de la multitude , parce qu'un seul dragon en produit mille. Que ces dragons , dis-je , sont fort grands , & naissent en Perse un peu au dessus de l'Iberie , & qu'on les atache au bout d'une pique , d'où l'on seme par tout l'épouvante ; puis quand on en vient aux mains on les delie , & on les jette à la teste des ennemis , dequoy plusieurs des nostres furent devorez & étouffez. Il ajoûte , qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauvé de

*Mot
d'Herodote.*

bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans cela nous aurions perdu un bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merveilles, & qui a exécuté de sa main plusieurs beaux faits d'armes; & a esté mesme blessé; mais je pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinte, d'où il estoit. Cependant, il lisoit toutes ces choses en présence des Corinthiens qui savoient qu'il n'avoit pas seulement veü la bataille en peinture; Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tout propos. Un autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'est passé en tant de Provinces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec un titre presque aussi grand que son livre, *Les victoires remportées nouvellement sur les Partes par les Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à Apollon*; car je croy qu'il vainquit à la course en sa jeunesse. Un autre a fait l'Histoire par forme de Prophetie, où il décrit la prise de Volegés, la mort d'O froés qu'il fait exposer aux lions, & raconte ensuite nostre triomphe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Mesopotamie d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire; mais il est en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire ensuite l'histoire des Indes, & la navigation de l'Océan, & ce n'est pas une simple promesse, car il a déjà fait passer le fleuve Indus à la troisième legion, avec une troupe de Gaulois & de Maures, sous la conduite de Cassius. Mais de savoir ce qu'ils feront, & comment ils soutiendront le choc des Elephans, cela est encore incertain & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume de

Où, m'ost

Musicam, ou de la Republique des Oxydraques. Ils font, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes: *Des victoires Parthiques, tant de livres.* Un autre plus plaisamment, *les Platoniciques de Demetrius de Sagalasse.* Ce que je n'allègue pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celuy qui évitera ses écueils & autres semblables, sera en estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oste, l'un pose l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenant que le champ est défriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jeter la bonne semence, & de faire voir que tu es capable d'instruire, aussi bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premierement une facilité naturelle à s'expliquer, & à discerner le mensonge d'avec la verité, qualitez qui ne s'acquierent point par l'art, mais qui sont comme des presens du Ciel, quoy que l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de precepte, car on ne sauroit donner de l'esprit à celuy qui n'en a point. Ce seroit un secret plus grand que la pierre Philosophale, de pouvoir transformer les esprits, & faire d'un lourdaut un habile homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence seulement ce qu'on a; & mon dessein n'est pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Histoire, mais d'empescher ceux qui le sont de s'égarer. Car pour avoir de l'esprit, on ne

laisse pas d'avoir besoin d'art & de préceptes, comme pour estre bon Musicien, ce n'est pas assez d'avoir bonne voix, si on ne la fait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, avoir quelque connoissance des affaires du monde, & des choses de la guerre. On ne sauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veü, & qui est obligé d'en croire les autres; Mais surtout, il ne faut estre attaché à aucun parti. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit un Monarque de profil, parce qu'il n'avoit qu'un œil, mais il le faut représenter tout entier. Que le respect de sa patrie n'empesche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elles a faites; car l'Historien, non plus que le Comedien, n'est pas coupable des malheurs qu'il represente. Si pour les déguiser ou les passer sous silence, on pouvoit reparer les desordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des ennemis, & de rétablir les affaires de sa ville, mais les Dieux mesme n'ont pas le pouvoir de changer les choses passées. Le devoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont avenuës; ce qu'il ne peut faire lors qu'il est dépendant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque chose à esperer ou à craindre. Que s'il faut necessairement qu'il en parle, il doit faire plus d'estat de la verité, que de son interest, ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier, sans se soucier du reste. Enfin, il doit avoir toujous pour but le jugement de la posterité, s'il ne veut remporter le titre de flatteur, plutôt que d'Historien. On dit à ce propopos, qu'Alexandre dit un jour à Onesicrite, qu'il voudroit bien après sa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le sentiment qu'on auroit de

luy, & comment on prendroit les choses qu'il avoit faites. Car je ne m'estonne pas, dit-il, qu'on melouë, maintenant que les uns m'aprehendent, & que les autres tâchent de gagner mes bonnes graces. C'est pour cela que quelques-uns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit après sa mort; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujettes à ces maximes, & ne relevent que de leur caprice. Je veux donc que mon Historien aime à dire la verité, & qu'il n'ait point sujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'esperance, à l'amitié ni à la haine: Qu'il ne soit d'aucun païs, ni d'aucun parti: & qu'il apelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il vist Herodote en si grande estime, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Livres; car j'aime mieux, dit-il, déplaire en disant la verité, que de plaire en contant des fables, parce qu'en déplaisant je profiteray, & je nuiray en voulant plaire. Voila quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son stile, il faut qu'il soit clair & naturel, sans estre bas: Car comme nous luy proposons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; aussi faisons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que les figures, qui sont comme l'assaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées; si ce n'est lors qu'il veut décrire une bataille ou faire quelque harangue, car alors il peut enfler son stile, & déplier, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve qu'à la mesure des choses dont il parle, & son stile doit estre exempt d'entousiasme, & de toute fureur poëtique.

*Que le
peuple
entende,
& les
doctes
loüent.*

pœtique. Car il ya danger, en s'élevant trop, que la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer que l'excès & le mensonge sont les deux plus grands vices de l'Histoire. S'il veut donc s'élever, que ce soit par les choses plutôt que par les paroles; car il vaut mieux que son stile soit ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas, que d'avoir des pensées foibles, & un stile trop élevé, ou de se laisser emporter à l'essor de son imagination. Que ses periodes ne soient ni trop longues, ni trop étudiées; son stile ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'un sent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut aussi pour ses pensées qu'elles ayent plus de solidité que d'éclat, & aprochent plus du raisonnement d'un sage Politique, que de la pointe d'un declamateur; Que ses sentences ne soient ni trop frequentes, ni trop détachées; mais qu'elles se trouvent comme enchassées dans le corps de son ouvrage. Quant à ce qui concerne les choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eu part aux affaires; sinon, suivre les relations les plus veritables, & qui paroissent le moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'estre. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouter pas foy legerement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la verité ou de la taire. Lors qu'il aura ses memoires prests, ou la plus grande partie, il bastira le corps de son Histoire, & l'agencera en suite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera comme le

Jupiter d'Homere, qui jette tantost la veuë sur le camp des Grecs, & tantost sur celuy des Troyens, & décrira séparément les actions des deux partis, si ce n'est dans le recit des batailles, où l'on est contraint souvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à décrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'atache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & qu'il rende, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre; & qu'il n'oublie pas le vaincu, pour parler toujourns du vainqueur. Qu'en toutes choses il garde la mediocrité & la bien-séance, & qu'il ne s'emporte en jeune homme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse sa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser une chose, quand il aura haste, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire; mais qu'il y revienne après, & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il suive le vainqueur par tout, sans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à un miroir fidele, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, n'on pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suive simplement ses memoires, semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de sa statuë, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le secret de son Art consiste à bien mettre en œuvre sa matiere, & il a remply parfaitement son caractere, & satisfait à son devoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il

lit, tant il est bien représenté. Il commencera quelquefois sans exorde, lors que la chose n'aura point besoin de preparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lors qu'il se voudra servir d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son Auditeur attentif, & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant, qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulièrement l'interest de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, *Que* c'est pour conserver le souvenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares; & Thucydide, *Que* la guerre qu'il entreprend de décrire est la plus considerable de toutes celles dont il nous reste quelque memoire, & contient de plus grands & de plus memorables evenemens. Il servira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord; & l'on jugera que son exorde est petit ou grand, selon que les choses qu'il aura à décrire seront petites ou grandes. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseignent la Rhetorique, la clarté, la netteté, la brieveté, la facilité, l'égalité, se souvenant toujours que l'Histoire n'est qu'un long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations cousuës ensemble, mais qu'elles soient fonduës en un mesme corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent, mais qu'elles se tiennent; *Que* l'agencement des choses & des paroles en releve l'éclat, sans affectation. Pour la brieveté, elle est utile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choses à dire,

& on ne doit pas estre seulement dans les paroles, mais dans les choses. Car il faut passer en trois mots les moins importantes, & n'estre estendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a mesme dont il ne faut point parler du tout; car chacun est curieux de sçavoir toutes les particularitez des grandes entreprises, c'est pourquoy on n'y sauroit estre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un festin bien apresté, où l'on ne sert pas indifferemment toutes sortes de viandes, mais seulement les plus delicates. Car l'Histoire n'est faite que pour conserver la memoire des choses memorables, & non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ses descriptions, & qu'il paroisse que ce n'est pas un vain desir de faire paroistre son esprit, mais pour éclaircir ou embellir son sujet. Car elles ne sont pas proprement du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y apportent beaucoup de clarté; de sorte qu'elles ne doivent pas estre estendues au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que Poëte, peut servir de regle; car en la descente d'Ulisse aux Enfers, il ne s'amuse point à découvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Historien en eust remply son ouvrage, approchant l'eau jusqu'aux lèvres de Tantale, & faisant faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il décrive la forme d'un siege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viste, & est encore moins estendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroist long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui

l'aresté, & qu'il se hastetant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est convenable tant à la personne qu'à la chose dont ils'agit: Et quoy qu'il soit permis en cét endroit d'estaler son éloquence, il faut toujours que ce soit avec jugement, & sans affectation, & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du b'âme & de la louange, il faut prendre garde que vostre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni louer qu'en passant, & se souvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & qu'il ne sçauroit convenir aux autres. Lorsqu'il se presentera quelque chose d'incroyable, je suis d'avis qu'on le dise; mais sans l'assurer, & laissant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il se faut toujours représenter ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la posterité, & faire comme cét Architecte qui bâtit la tour du Phare. Car après avoir achevé son ouvrage, qui est une des merveilles du monde, il grava son nom sur une pierre, qu'il enduisit de mortier, & écrivit dessus celuy du Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit détruit par le temps, & qu'on verroit alors paroistre le sien qui dureroit autant que son ouvrage. Voila la regle qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire: si on l'observe, je n'auray pas perdu mon temps; sinon, j'auray roulé en vain mon tonneau.

*Softrate
Omsien.*

*Il fait
allusion
à ce qu'il
a dit de
Diogene.*



L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE PREMIER.

I. Deſſein de l'Auteur. II. Son embarquement ſuiuy de ſon arrivée dans un Iſle de l'Océan. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venue en l'Iſle des Lampes. V. Son engloutiſſement & ſon ſejour dans la baleine. VI. Combat des Iſles flotantes.

*I.
Deſſein
de l'Au-
teur.*

COMME les Athletes n'ont pas ſeulement ſoin du travail, mais du repos; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'eſprit luy doivent quelquefois donner du relâche, pour revenir après plus frais à l'eſtude. Cela ne ſe peut mieux faire, à mon avis, qu'en le delaiſſant ſur quelque ſujet agreable, où l'inſtruction ſoit meſlée avec le plaisir. C'eſt ce que j'ay tâché de pratiquer en cet ouvrage, où parmy pluſieurs menſonges aſſez plaiſans, j'ay meſlé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Historiens, ſans épargner meſme les Philoſophes, qui n'ont pû ſ'empêcher de nous debiter pour bons, pluſieurs contes fabuleux & ridicules. Car Cteſias, par exemple, dans ſon Histoire des Indes, a dit des choſes qu'il n'avoit jamais ni veuës ni ouïes; & Jambule a compoſé une Histoire aſſez ingenieufe des merveilles de l'Océan, ſans avoir guere plus d'égard à la verité. Pluſieurs en ont fait de meſme, & conté diverſes aventures qu'ils diſoient leur eſtre arrivées dans leurs voyages, parmy leſquelles ils ont entremeſlé la deſcription de

divers animaux monstrueux, de cruautéz inouïes, de mœurs tout à fait barbares & sauvages; à l'exemple d'Homere, qui fait d'écrire à Ulyffe chez Alcinoïis, la captivité des Vents, la figure énorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des bestes à plusieurs testes, & la metamorphose de ses compagnons par les charmes d'une sorciere, & autres semblables rêveries qu'il debitoit au peuple grossier des Phéaques. Mais je ne le trouve pas estrange à un Poëte acoustumé à dire des fables, puisque nous voyons tous les jours la mesme chose arriver aux Philosophes; je m'estonne seulement que les Historiens ayent pretendu par là nous en faire accroire. Cependant, il m'a pris envie, pour n'estre pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple; mais je veux en l'avoiant me montrer plus juste qu'eux, & cét aveu me servira de justification. Je vais donc dire des choses que je n'ay jamais ni veuës ni ouïes, & qui plus est, qui ne sont point, & ne peuvent estre; c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

Un jour, touche d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous estions, dans un vaisseau bien équipé, & fourni d'un bon Pilote; & cinglâmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découvrir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y avoit quelques peuples au delà. Après avoir vogué un jour & une nuit sans perdre la terre de veuë, tout à coup au lever du Soleil il s'esleva une si furieuse tempete, qu'on ne pouvoit pas seulement baisser les voiles; si bien qu'il falust se laisser aller au gré du vent, qui après nous avoir bien agitez

II.
Embarquement
de l'Avanturier,
son arrivée dans
une Isle
de l'Ocean.

24 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
par l'espace de soixante & dix-neuf jours, nous
jeta à la fin dans une Isle fort haute, & couverte
de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous
y descendîmes pour nous remettre du travail de
la mer, & nous estant reposez quelque temps sur
le rivage, nous entrâmes plus avant dans le païs
pour le reconnoître, après avoir laissé trente de
nos compagnons pour la garde du Navire. Nous
n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une fo-
rest, que nous trouvâmes une colonne d'airain,
sur laquelle estoit écrit en caracteres Grecs, que le
temps avoit à demy effacez, *Hercules & Bacchus*
ont esté jusques icy. On voyoit encore leurs pas
imprimez sur le roc, dont un qui estoit le plus
grand, avoit près d'un arpent de longueur, ce qui
nous fit juger que c'estoit celuy d'Hercule. Après
avoir reveré des lieux si fameux par la venuë de
ces Heros, nous continuâmes nostre route, &
n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous
arrivâmes à un ruisseau, dont la liqueur estoit
comme d'un excellent vin Grec, & qui estoit si
large en quelques endroits qu'il pouvoit porter
bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venuë
de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais
comme nous remontions vers sa source, pour dé-
couvrir la cause d'une si grande merveille, nous
trouvâmes des vignes chargées de raisins, du
pied desquelles couloit ce large ruisseau, lequel
fourmilloit de poissons qui avoient tous la cou-
leur & le goust de vin, & en les ouvrant, on les
trouvoit pleins de vendange. Ils enyvroient
mesmes ceux qui en goustoient, & nous fûmes
contrains de les temperer avec des poissons d'eau
douce pris dans une riviere voisine. Lors que nous
eûmes traversé la premiere, nous découvrîmes
d'autres

d'autres vignes d'une nature bien plus estrange. C'estoient de belles femmes depuis la teste jusqu'à la ceinture, qui finissoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raisins, & leurs coiffures estoient faites de pampres & de grapes entrelassées. Elles nous firent mille caresses, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou Persan; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits, & lors qu'on en vouloit prendre elles jettoient des eris, comme si cela leur eust fait mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser, & de nous toucher à la main; mais leurs baisers envroient, & deux de nos compagnons s'estant laissez surprendre à leurs charmes, demurerent pris par les parties criminelles; & comme s'ils eussent esté entez ensemble commencerent à prendre racine, & à pousser des rejetons. Effrayez d'un si grand prodige, nous courûmes à nostre vaisseau conter à nos compagnons une si pitoyable aventure.

Après nous estre donc pourvus d'eau & de vin dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur le bord, & le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voile par un doux vent, qui se changea sur le midy en une bourasque si violente, que nostre vaisseau fut enlevé par un tourbillon jusqu'à la hauteur de trois mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept jours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitième en une grande Isle ronde & luisante qui étoit suspendue en l'air, & ne laissoit pas d'estre habitée. Du jour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissent autour quantité d'autres Isles brillantes,

III
Voyage
au globe
de la Lu-
ne.

Plus de
100.
isles.

de diverse grandeur & lumiere, & une terre au dessous couverte de fleuves, de mers, de forests, & de montagnes; ce qui nous fit juger que c'estoit la nostre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmillieres. Lorsque nous fûmes plus avant dans le païs, nous fûmes pris par les Hipogryphes. C'estoient des hommes montez sur des Grifons aïlez qui avoient trois testes. Je ne saurois mieux dépeindre leur grandeur, qu'en disant que leurs aïles estoient plus longues & plus grosses que le mast d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre l'estrade, pour voir ceux qui entroient & qui sortoient, & lors qu'ils trouvoient des estrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en sa presence, il jugea que nous estions Grecs, à nostre habit, & demanda comme nous avions fait pour venir en son païs, & traverser une si vaste étendue. Nous luy fîmes le recit de nostre aventure, & il nous dit de son costé qu'il estoit Endymion, & qu'il avoit esté enlevé la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui estoit le païs où nous estions. Il ajoûta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chere, & ne nous laisseroit manquer de rien; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du Soleil, nous pourrions demeurer en paix avec luy & jouïr de sa felicité. Nous luy demandâmes qui estoient ces peuples, & le sujet de leur different? Il nous dit que c'estoit un païs habité comme la Lune, & que Phaëton en estoit Roy, & le vouloit empêcher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour, qui estoit une Isle deserte & inhabitée. Mais je veux, dit-il, l'aller planter sur

*A cheval
sur des
Grifons.*

sa moustache, & si vous voulez estre de la partie, & venir avec moy, je vous donneray à chacun un des Griffons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choses nécessaires, pour demain qui est le jour du depart. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à souper; & le lendemain de grand matin que toutes ses troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs raportoient que l'ennemy paroissoit. Il avoit bien cent mille homme de cheval, dont il avoit quatre-vingts mille Hipogryphes, & vingt mille Lacanopteres, sans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres sont de grands oiseaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes, sur lesquels estoient montez les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y avoit trente mille Psyllotoxotes del'étoile del'Ourse, & cinquante mille Anémodromes: Les premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elephans, & les autres portez sur les aïles du vent. Car retroussant leurs robes qui leur pendent jusqu'aux talons, ils en usent comme de voiles, & servent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On atendoit soixante & dix mille Strutobalanes, & cinquante mille Hippogéranes, des Astres qui sont au dessus de la Capadoce, & l'on en contoit des choses estranges & incroyables; mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voila quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de teste fait de la coquille d'un limaçon, & une cuirasse à écaille d'écosse de fève, qui sont dures & forte en ce pais-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées estoient semblables aux nostres.

Qui ont les aïles d'herbes. Qui cōbats avec des aulx. Qui jettent des grains de mil. Que le vent fait courir. Passe-reaux glans. Montez sur des grües.

Quand les armées furent en presence, Endymion se plaça à l'aïsse droite avec ses Hippogryphes, & nous mit au tour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanoptères eurent l'aïsse gauche, les Alliez furent au milieu. L'infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce païs-là comme les Isles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la Lune jusqu'à l'Étoile du jour, ce qui fut fait en un instant, car elles sont en grand nombre; & il renga desus l'Infanterie, commandée par Nycteron fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, avec les Hippomyrmèques, qui sont des hommes montez sur des fourmis ailées qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aile droite estoient les Aéroconopes presque en mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands mouchérons, & sont tous Archers. Derriere estoient les Aérocordaques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans & de grand service, quoy qu'il ne lancent que des raves, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmy eux un poison mortel, & qui engendre aussi-tost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomycètes, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour bouchiers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Canicule, tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glans ailez. On atten-

*A cheval
sur des
fourmis.*

*Mouche-
rons Aé-
rons.*

*Sautans
en l'air.*

*Tige
champi-
gnons*

*Chiens
glands.*

doit des frondeurs de la Voye de lait , mais il n'y vint que des Néphélocentaures , & plust à Dieu qu'ils ne fussent pas venus : car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres , Phaëton, depuis indigné , mit leur païs à feu & à sang. Comme on vint aux mains , après avoir levé les enseignes & fait braire les asnes, qui sont les trompettes de là haut , les deux armées s'affronterent terriblement , & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord , & ne put soustenir le choc de nos Hippogryphes , qui les poursuivirent vivement , & en firent un grand carnage ; mais leur aile droite eût l'avantage , & les Aëroconopes poussèrent nos gens jusqu'à nostre Infanterie , qui reestablishit le combat , & les mit en fuite , après qu'ils eurent apris la défaite de leur aile gauche. Il y eût donc grande boucherie , & le sang ruisseloit de tous costez dans les nuës , qui en furent teintes , & devinrent rouges , comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba mesme à terre , & ce fut peutestre par une semblable aventure , qu'Homere dit qu'il plût du sang à la mort de Sarpédon , quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la poursuite , erigerent deux trophées , l'un dans les nuës , pour la victoire de l'Air , & l'autre sur la toile d'araignée , pour la défaite de l'Infanterie. Cependant les Coueurs raportent qu'on voyoit paroistre les Néphélocentaures , qui estoient des monstres aillez moitié chevaux & moitié hommes , d'une grandeur si prodigieuse , que la partie humaine estoit aussi grande que le Colosse de Rhodes , & l'autre grosse comme un gros navire. Ils estoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque , & le nom-

*Ces nuës
sont rouges.*

30 L'HISTOIRE VERITABLE,
 bre en estoit si grand, qu'il surpassé la creance.
 Lorsqu'ils eurent apris la défaite de leurs gens,
 ils envoyèrent vers Phaëton pour recommencer
 le combat, & se rangerent en bataille. Après ils
 vinrent fondre sur les nostres qui estoient en des-
 ordre, & épars çà & là dans la poursuite, ou
 parmy le bagage; & les ayans déconfits pour-
 suivirent Endymion jusqu'au globe de la Lune,
 sans avoir pü sauver qu'une partie de ses Hippo-
 gryphes. Ils renversèrent en suite nos trophées,
 & coururent tout ce grand espace qui s'estend de-
 puis le globe de la Lune jusqu'à l'Etoile du jour.
 C'est-là que je fus fait prisonnier, avec deux de
 mes compagnons. Sur ces entre-faites arriva
 Phaëton, qui fit dresser de nouveaux trophées, &
 nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant
 les mains attachées derriere le dos, avec une jam-
 be d'araignée. Il ne voulut pas assieger la Lune,
 mais il fit tirer autour, par forme de circonvalla-
 tion, un double mur fait de nuées épaisses, de
 sorte quel ne recevoit plus la lumiere du Soleil,
 & estoit dans une éclipse perpetuelle. Endymion
 touché de cette infortune, luy envoya offrir tri-
 but & des ostages, qu'il ne voulut point rece-
 voir d'abord, mais après avoir mis l'affaire en de-
 liberation, il se relâcha, & la paix fut concluë
 aux conditions: Que le mur seroit démoli, & les
 captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent:
 Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, &
 n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du
 Soleil. Que luy & ses successeurs payeroient tous
 les ans à Phaëton & aux siens, dix mille muids de
 rosée, & donneroient autant de leurs sujets pour
 ostages. Que l'Etoile du jour seroit peuplée en
 commun, & que ceux qui voudroient estre com-

*ou, un
 morceau
 de jam-
 be.*

pris dans la paix, le seroient. Ces articles furent gravez sur une colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du costé du Soleil signerent Pyronide, Thérîte, & Phlogie; & de l'autre Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoli, & nous remis en liberté. Lorsque nous fûmes de retour, nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy, nous offrit droit de bourgeoisie; mais je ne m'y pûs résoudre, qu'il me voulust donner son fils en mariage, pour la raison que je diray tantost; & comme il nous vit opiniâtres au retour, il nous traita splendidement l'espace de sept jours, & nous congédia. Mais avant que passer outre, il ne sera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du païs. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en sçait pas mesme le nom. On se sert au lieu d'elles de jeunes garçons jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu, & lors qu'ils veulent acoucher on y fait une incision. Je croy que c'est de là que vient le mot Grec de Gastrocnimie, parce que la jambe sert de ventre. L'enfant est mort venant au monde, mais en l'exposant à l'air, il commence à respirer. Il y en a une autre espèce qui naissent comme des plantes, ce qui se fait en cette sorte. On coupe le testicule droit d'un homme, & on le met en terre; Au bout de quelque temps, il naist un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, lesquels on ouvre lors qu'ils sont meurs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lors

32 L'HISTOIRE VERITABLE,
qu'ils en ont besoin. Les pauvres en mettent de
bois, & les plus riches d'ivoire. Lorsqu'un hom-
me devient vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en
fumée. Ils usent tous de mesme viande, qui sont
des grenouilles rôties sur les charbons; car l'air
en est tout rempli; mais ils ne les mangent pas,
& se contentent d'en avaler la vapeur, & pour ce-
la ils s'aprochent des tisons, lorsqu'elles rotif-
sent, comme s'ils se meritoient à table. Leur bru-
vage est de l'air pressé dans un verre, dont il sort
de la liqueur comme de la rosée. Ils ne font point
d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture
en ces lieux-là; mais ils ont un trou sous le jarer
par où ils caressent les garçons. Les plus beaux
parmy eux sont chauves, au contraire du païs
des Comedes où ils aiment les cheveux longs. La
barbe ne leur croist pas au manton, mais un peu
au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux
pieds, & n'y ont qu'un doigt; mais il naist à tous
sur le croupion, comme une espece de choux ca-
bus, toujourn vert, qui est de chair, & ne se rompt
pas quand ils se couchent. Ils ont une estrange pro-
priété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort
acre; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du lait
qui se prend après comme du fromage, en y
mellant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail,
dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fon-
taines, ils ont des vignes qui portent de l'eau,
dont les grains sont comme de la gresse; si bien
que lors qu'il gresse parmy nous, c'est que le vent
secoué les vignes en ce païs-là. Le ventre leur
sert de poche, & ils y mettent tout ce qu'ils veu-
lent, car il s'ouvre & se ferme comme une gi-
beciere; & parce qu'il est velu par dedans, les
ensans s'y nichent quand il fait froid. Les riches

*C'est qu'il
est sans
boyaux.*

portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si je parle de leurs yeux, car cela surpasse la creance. Ils s'ostent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des tresors, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Les oreilles sont de feuilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le Palais du Roy; un puits qui n'étoit pas fort profond, où en descendant on entendroit tout ce qui se disoit dans le monde; & un miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes amis & ceux de ma connoissance; mais je ne say s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté il me croira.

Après avoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fîmes voile à travers les vastes plaines de l'air; mais avant que de partir, il me fit present de deux robes de crystal, & de cinq de letton, avec une armure toute complete de cosses de fèves; mais je perd's tout cela dans le ventre de la Baleine. Nous fûmes escortez par un regiment d'Hippogryphes, l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de país, mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'Estoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes après dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent estoit contraire; quoy que nous l'eussions bien désiré, à cause que le país que nous voyions estoit fort beau & arroufé de plusieurs fleuves. Les

IV.
Arrivée
en l'Isle
des Lamps.
pes.

Néphelocentaures, qui estoient à la folde de Phaëton, vinrent fondre sur nous en cét endroit, pensant que nous fussions encore ennemis; mais ils se retirèrent lors qu'ils sçurent que la paix estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'avoir grand peur, parce que nous avions renvoyé déjà nostre escorte. Après avoir vogué toute la nuit, & le jour suivant, nous arrivâmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleïades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fumes descendus, nous ne trouvâmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantost à la place, tantost sur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple, les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une Republique, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prirent mesme d'entrer chez elles & de nous rafraichir; mais nous ne voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le Palais du Roy est au milieu de la ville, où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failly, ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espeece de mort, d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vîmes jusqu'à la lampe de nostre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

V.
Execlou-
vissement. Comme nous eûmes demeuré-là toute la nuit, nous en partîmes le lendemain, & voguant près

des nuës, vîsmes la ville de Nephélococcygie, qui nous donna de l'admiration; mais nous n'y descendîmes point, parce que le vent estoit contraire. Coronus fils de Cottyphion en estoit Roy, ce qui nous fit souvenir du Poëte Aristophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eust voulu mentir. Trois jours après, nous découvrîmes clairement l'Océan; mais nous ne voyons plus de terres, que celles que nous avions laissées dans le Ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatrême, sur le midy, le vent s'estant apaisé, nous descendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plûtoſt, que nous commençâmes à faire bonne chere de ce que nous avions; & parce qu'il faisoit un grand calme, nous nous baignâmes mesme dans l'Océan. Mais comme souvent un petit rayon de bonne fortune est le presage d'un grand mal-heur, nous n'eûmes pas vogué deux jours, qu'au troisième, au lever du Soleil, nous vîmes nager force poissons & quantité de Baleine; dont il y en avoit une d'environ quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle avoit les dents longues & pointuës comme des clochers, & blanches comme de l'yvoire. Lorsque nous la vîmes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommandâmes aux Dieux, & nous embrasâmes l'un l'autre, pour n'estre pas separez mesme par la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, avec nostre navire; mais de bonne fortune, avant qu'elle pûst nous écraser, nostre vaisseau coula heureusement dans l'intervalle de ses dents. Comme nous fûmes dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous

*de l'An-
teur, &
son se-
jour dans
la Balei-
ne Voyez
les Re-
marques*

*Ce mot
n'est pas
au Grec,
mais je
m'en sers
pour la
commodi-
té de
l'expres-
sion.*

vîmes un grand & large Monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poissons qu'elle avoit avalez, des carcasses d'hommes & d'animaux, des balles de marchandise, des anchres & des masts de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui estoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit mesme une forest, & toutes sortes d'arbres & de plantes comme en un país cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Herons & d'Alcyons & autres oiseaux de riviere, qui avoient fait leurs nids dans les bois. Après avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fis soustenir le vaisseau qui panchoit; puis ayant allumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous avions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous avions apportée de l'Etoile du jour. Le lendemain estant éveillez, comme la Baleine ouvroit la gueule, nous voyions tantost le Ciel, tantost des Montagnes, tantost des Isles; car nous la sentions remuër de tous costez en un instant. Lorsque nous fûmes acoutumez à un si triste sejour, je pris sept de mes compagnons avec moy, & entray dans la forest pour découvrir le país. Nous n'eûmes pas fait sept cens pas, que nous trouvâmes un petit Temple dédié à Neptune, comme le témoignoit l'inscription, & en suite, plusieurs sepulchres, & une fontaine tres-claire assez proche. Nous ouïmes mesme l'aboy d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le país estoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dressoient un petit jardin, & y faisoient venir de l'eau de la fon-

taine pour l'aroufer. Joyeux & estonnez tout ensemble, nous nous arrestâmes assez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'estoient pas moins surpris que nous. Après quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous estions des Dieux marins ou des hommes? Pour nous, dit-il, nous avons esté autrefois au monde, mais nous flotons maintenant dans la baleine, sans savoir au vray ce que nous sommes; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous sommes de pauvres étrangers; qui fusmes hier engloutis avec nostre navire, & il y a à parence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'un l'autre, & pour nous apprendre que nous n'estions pas seuls dans cette misere. Faites-nous donc, s'il vous plaist, le recit de vostre aventure, & puis vous sçaurez la nostre. Ce ne sera pas, dit-il, sans avoir mangé auparavant; & en disant cela, il nous prit par la main & nous amena dans sa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit. Lors que nous fusmes rassasiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous avions esté engloutis. Nous luy contâmes donc tout ce qui nous estoit arrivé depuis nostre embarquement; dequoy il parût fort estonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre, & qu'estant allé avec son fils pour trafiquer en Italie, ils avoient navigé heureusement jusqu'en Sicile, d'où ils avoient esté emportez par la tempeste dans l'Océan, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous avions pû voir le debris dans le ventre de la Baleine. Que tous les autres estoient morts, à la reserve de son fils & de luy; & qu'après leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient basti la chapelle que

38 L'HISTOIRE VERITABLE,
 nous avions veü, & cultivoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes, dont ils vivoient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y avoit des vignes au país dont le vin estoit tres-excellent; & que nous avions pü voir une fontaine dont l'eau estoit tres-fraîche & tres-bonne. Qu'ils s'estoient accommodez chacun un liçt de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles necessaires; avoient allumé du feu, & s'ocupoient à la chasse, & quelquefois à la pesche, à travers les ouies de la Baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là à un estang salé qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelquefois, & où ils peschoient aussi, parce qu'il y avoit force poisson. Qu'il y avoit vingt-sept ans qu'ils vivoient dans cette misere, & que la vie leur seroit encore suportable, sans les habitans du país qui estoient sauvages, & leur faisoient beaucoup de mal. Comment luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous? Ouy, dit-il, & qui sont faits d'une façon effroyable; Car à l'extremité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le visage d'ecrevisse & le reste d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre costé, à main droite, sont les Tritonomendettes, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste des chats. Ceux-là ne sont pas si méchans que les autres. A la gauche, sont les Carcinoquires & les Cynocephales, qui sont alliez ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à l'emboucheure du Monstre, le país est presque desert, à cause qu'il est souvent inondé. Neant-

*Comme
 qui droit
 salet ou
 confus.*

*Il fait al-
 lusion
 aux Tri-
 tons.*

*Mains de
 Cancrer.
 Teste de
 Chien.
 Pied lega-
 res.*

moins, j'y ai établi ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cens huitres que je paye de tributaux Psittopodes. Voilà l'état du païs. Il faut considerer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien sont-ils, luy dis-je ? Plus de mil, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrestes de poisson. Puis qu'ils sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les avoir défaits nous habiterons le païs sans crainte. Nous resolûmes donc de les combattre, & retournâmes à nostre navire pour faire les aprests necessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut ; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous estions nez libres, & mal-traitâmes leurs Deputez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit ; mais nous nous estions preparez à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point découvrir que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queuë ; car nous les atendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre ; mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades, avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outré en outré d'une arreste de poisson. Nous poursuivîmes les autres jusqu'à leurs cavernes, & tout le reste du jour & la nuit suivante ; demeurâmes sur le champ de bataille, ou nous dressâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitans prirent les

*Sous la
conduite
de Péla-
me.*

armes, & marcherent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'aïsse droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquies estoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vinmes rencontrer près du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui résonnoient dans le ventre de la Baleine comme dans un autre. Ils furent défaits aisément, parce-qu'ils estoient nus, & sans armes; de sorte que nous les poursuivîmes jusqu'à la forest. Aussi-tost ils envoyèrent rechercher nôtre aliance, & sur nostre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant appris cette nouvelle, se sauverent dans la mer à travers les ouïes de la Baleine. Après cette victoire, nous demeurâmes maistres du païs, nous occupant à la chasse & aux exercices du corps, cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le temps, & à se réjouir. Comme nous eûmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquième jour du neuvième mois, environ le second bâillement du Monstre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui servoit à les conter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçaits, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ses dents, nous vîmes des Geans, grands comme des Colosses, qui conduisoient ces Isles, comme l'on fait des navires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le croire;

mais je ne laisseray pas de le dire , parce qu'il est veritable. C'estoit des Isles longues & étroites , qui n'estoient pas fort hautes & qui pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit environ trente hommes sur chacune , sans compter ceux qui étoient employez pour la défense ; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme des forçasts d'une galere , & ramoient avec de grands pins feuillus. Derrière , sur une eminence , estoit le Pilote , qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé , à la prouë , il y avoit environ quarante hommes tous armez , semblables à nous , hormis que leur cheveleure étoit de feu , ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile ; car le vent venant à souffler dedans , la faisoit voguer , si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit , & l'on entendoit le siflet du Comite qui faisoit mouvoir les rames tout d'un temps , comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord ; mais sur la fin il en parût environ six cens , qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre , pour le Combat. Du premier choc il y en eut de brisées , & d'autres coulées à fons ; mais plusieurs se maintinrent courageusement jusqu'à la fin , & ceux qui combattoient à la prouë faisoient merveilles de bien ataquier & de bien défendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus , pour les empêcher de se détacher & de prendre la fuite , & l'on faisoit main basse sans faire des prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer , ils jetoient de grands polypes atachez les uns aux autres , quis'acrochoient aux arbres de la forests ;

*Cent autres vents
beuveur
de mer.*

de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eust pas esté un combat naval. On se lançoit aussi à la teste, au lieu de pierres, des huîtres & des tortuës, grosses comme des pieces de rocher. L'un des Generaux s'apelloit Eolocentaure, & l'autre Thalassopotés; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy avoit enlevé plusieurs troupeaux de dauphins, qui estoit le sujet de leur diferent. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du sien que des ennemis; car il avoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Après, il dressa un trophée sur la teste de la Baleine, qui estoit elle-mesme comme une grande Isle, ou plutôt comme le Continent, & apendit à Neptune une des Isles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre au tour du Monstre, auquel ils avoient ataché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant ensevely leurs mors, partirent avec des cris de joye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.



L'HISTOIRE VÉRITABLE,

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. L'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.

A P R E's ces choses, ne pouvant endurer un plus long séjour dans la Baleine, il nous prit envie de faire un trou au côté droit pour nous évader; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six pas sans trouver le fond, nous abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept jours entier sans en sentir rien, mais sur la fin du septième elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tôt, ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième jour, nous aperçûmes qu'elle se mourroit, car elle sentoit fort mauvais; si bien que le lendemain nous luy traversâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empêcher de la refermer, sans quoy nous estions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à nostre départ, & fîmes nos provisions, prenant l'étranger pour nostre Pilote. Le troisième jour nous tirâmes nostre vaisseau par l'intervalle de ses dents, & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après, montant sur

*I.
Conti-
nuation
du voya-
ge de
l'Au-
teur.*

le dos du Monstre , nous sacrifiâmes à Neptune , près du trophée des Isles flottantes , & ayant demeuré là trois jours , à cause du calme nous fîmes voile le quatrième. Nous rencontraâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite , contre lesquels nostre vaisseau alloit heurter comme contre des écueils , & nous demeurâmes estonnez de leur prodigeuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement ; mais la bise venant à souffler , il fit un froid si insupportable , que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contraints de descendre , & commençâmes à glisser dessus ; mais le vent venant à se renforcer , nous fîmes un trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote , où nous demeurâmes renfermez trente jours , y faisant du feu , & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin , comme les vivres commençoient à nous manquer , nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau , & mettant la voile au vent , coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquième jour elle se fondit , & nous vauçâmes sur l'eau comme auparavant , tant que nous abordâmes en une petite Isle déserte , où nous descendîmes pour faire aiguade , parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux sauvages , qui avoient les cornes sous les yeux , comme vouloit Momus , afin de mieux voir où ils frappent. Plus loing nous trouvâmes une Mer de lait , qui avoit au milieu une petite Isle de fromage , où nous sejournaâmes quelque temps , mangeant de la terre de l'Isle , & buvant du lait des raisins ; car ils ne portent point de vin. La Princesse Tyro fille de Salmonée , en estois Reine , & avoit reçu cette faveur de Neptu-

Tyro, si-
guise fro-
mage, en
Grec,

ne pour recompense de sa chasteté. Il y avoit aussi un temple dédié à Galatée, comme il paroïssoit par l'inscription.

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours, nous en partîmes le sixième par un bon vent; & deux jours après passâmes de cette mer blanche dans une autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, horsmis qu'ils avoient des piés de liège, ce qui les soustenoit sur l'eau. Ils s'approcherent de nostre navire, & nous saluant en nostre langue, nous dirent qu'ils aloient au Liège qui estoit leur patrie. Après avoir couru quelque temps autour de nostre vaisseau, ils s'en alerent en nous souhaitant une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plüost quittez, que nous découvrîmes plusieurs Isles, parmi lesquelles estoit la leur sur un grand liège tout rond. Plus loin, sur la droite il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroître beaucoup de feux; & devant nous une petite, large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Hérodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce costé-là, & trouvons en arivant de grands ports, calmes & profonds, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords estoient couverts de bois odoriferans, où l'on voyoit retenir la musique des oiseaux, qui faisoient un concert avec les Zephirs. Car les feuilles agitées par un doux vent, rendoient un son comme de flütes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou plüost des cris de réjouissance, comme dans un festin, où les uns chantent & les autres dansent au son du flajolet ou de la lyre. Estonnez de tant de merveilles,

Galatée,
veut dire
laïk.

II.
Venuë de
l'Auteur
aux Isles
Fortu-
nées.

De roses,
violetes,
&c.

46 L'HISTOIRE VERITABLE,
nous entrons à pleines voiles dans le port, où
nous ne fumes pas plütoft, que les Gardes nous
liérent avec des chaînes de roses, & nous mene-
rent vers le Prince, après nous avoir dit qu'on ne
nousferoit point de mal, & que nous estions dans
l'Isle des Bien-heureux, qui estoit gouvernée
par Rhadamante. Nous trouvâmes en arrivant
qu'il y avoit trois causes à plaider avant la nostre.
La premiere estoit celle d'Ajax fils de Télamon,
pour sçavoir s'il seroit receu en la compagnie des
Heros, après s'estre tué luy-mesme en fureur. La
seconde estoit un diferent amoureux de Thesée
& de Menelaüs, à qui demeurerait Heleine. Et la
troisième, une dispute de présceance entre Ale-
xandre & Annibal. Après beaucoup de contesta-
tion, Ajax fut receu, moyennant quelques prises
d'élébore, pour lesquelles on le renvoya à Hi-
pocrate. Heleine fut adjudgée à Menelaüs, à cau-
se des longs travaux qu'il avoit soufferts pour elle,
outre que Thesée avoit d'autres femmes, comme
l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut preferé à
Annibal, & on luy donna un siege à costé du vieux
Cyrus. Après cela, nous fumes ouïs, & l'on nous
demanda d'abord, pourquoy nous avions osé pro-
faner ces lieux sacrez de nostre presence mortel-
le? Sur nostre réponse, l'on nous fit retirer; &
Rhadamante de l'avis de Caton & d'Aristide, re-
mit à nous punir de nostre curiosité, après nostre
mort, & cependant nous permit de voir les rare-
tez du païs, & de nous entretenir avec les Bien-
heureux; Aussi-tôt, nos chaînes tomberent d'elles-
mêmes, & l'on nous conduisit à la ville, pour assi-
ster à leur festin. Nous fumes tous ravis en entrant
de voir que la ville estoit d'or, & les murailles
d'émeraudes, avec le payé marqueté d'ébeine, &

*Parce
qu'elle
avoit esté
femme d.
l'un &
de l'au-
tre.*

d'yvoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre precieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinnamonome; & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'edifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lavoit, de grands vases de porce'aine pleins de rosée. Du reste, ces Bien-heureux n'ont point de corps & sont impalpables; Ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revestüe de la ressemblance du corps; car si on ne les touche, on ne sçauroit découvrir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais ils demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespé fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le jour n'y est pas fort éciatant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toute les saisons ils ne connoissent que le Printemps, & de tous les vents que les Zephirs; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la recolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il a double moisson. Les épis au lieu de bled sont chargez de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de

48 L'HISTOIRE VERITABLE,
moudre. Il y a trois cens, soixante-cinq fontai-
nes d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens
d'huile de senteur, mais plus petites; avec plu-
sieurs ruisseaux de laiët & de vin. On mange hors
la ville dans la plaine d'Elise, à la fraischeur d'un
bois qui l'environne où l'on est couché sur des
fleurs, & les vens portent des viandes. Sur les têtes
pendent de grands arbres de cristal, qui portent
des verres de toutes sortes, & l'on ne les a pas
plütoft pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est
point en peine de se faire des guirlandes, car les
petits oiseaux qui voltigent autour en chantant,
répandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées
dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'éleve
des nuées de parfum tant de sources de senteur,
que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles
s'épreignent à l'aide des vens, & versent sur l'as-
sistance une liqueur tres-precieuse. On ne cesse
de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux
Vers, & particulièrement ceux d'Homere, qui
est assis parmi les Heros au dessus d'Ulisse. Les
danfes sont composées de filles & de garçons, &
les maistres de musique sont Eunome, Arion,
Anacréon & Steficore, dont le dernier est ré-
concilié avec Heleine. Après qu'ils ont finy
leurs chansons, paroist un second chœur de Mu-
ficiens, composé de serins & de rossignols, qui
avec les Zephirs, font un concert tres-agrea-
ble. Mais ce qui fait principalement la felicité
des Bien-heureux, c'est qu'il y a deux sources,
l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit
un grand trait avant que de se mettre à table,
ce qui le tient gay le reste du jour. Disons
maintenant ceux qui sont les plus estimez dans
cette Isle, & qui tennent le premier rang par-

mi les ombres. Premièrement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siège de Troye, horsmis Ajax le Locrien, qui est tourmenté, à ce qu'on dit, dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacarsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Ligurgue, Phocion, & Telus; les sept Sages, horsmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamède & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il luy fait forces caresses. Rhadamante l'a souvent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit son ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il est dangereux de faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit la Republique, & qu'il vivoit selon les Loix qu'il y avoit établies. Aristipe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre malotru d'Elope qu'il n'y soit, & ils s'en servent comme de boufon. Pour Diogène on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé; car il est devenu voluptueux, & a épousé la Courtisane Laïs. Il ne fait dont rien tout le jour que chanter & danser, & faire mille extravagances, sur tout quand il a bû. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le costeau, & sont ocupez à défricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils delibèrent toujours, & qu'ils ne se peuvent resoudre. On doute mesme s'ils croyent des Enfers & des Champs Elisées. Mais à mon avis, c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oster toute sorte

50 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
de jugement, & mettre l'Univers en confusion.
Voilà les plus illustres de l'autre monde ; mais on
y revere principalement Thesée & Achille. Les
femmes y sont communes, & en cela, ils sont
tous Platoniciens. On ne s'abstient pas mesme
des garçons ; il n'y avoit que Socrate qui ju-
roit qu'il ne les toucheroit point encore, croit-
on qu'il se parjuroit. Après avoir esté deux ou
trois jours en ce pais-là, j'aborday Homere, &
le priay de me dire d'où il estoit, parce que c'é-
toit une des plus grandes questions qui fust parmy
les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tel-
lement embrouillé sur ce sujet, que luy-mesme
n'en savoit plus rien, mais qu'il croyoit estre
de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tygrane,
comme Homere parmy les Grecs, à cause qu'il
y avoit esté donné en ostage. Je luy demanday
ensuite, s'il avoit fait les Vers qu'on rebute ? Il
me dit que oüy ; ce qui me fit rire de l'imperti-
nence de ceux qui les veulent retrancher. Je
m'enquis aussi pourquoy il avoit commencé son
Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'é-
toit fait sans dessein, & qu'il n'avoit pas fait
non plus l'Odissee avant l'Iliade, comme plu-
sieurs croyent. Pour son prétendu aveuglement,
je ne luy en parlay point, parce que je vis
bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres
demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me
répondoit à tout sur le champ, principalement
depuis qu'il eut gagné son procès contre Ther-
site, qui l'acusoit de calomnie ; mais il fut
renvoyé absous à l'aide d'Ulyssé qui plaida sa
cause. Sur ces entrefaites arriva Pythagore,
après avoir achevé toutes ces revolutions, &
passé par diverses metempsycofes, car il avoit

*Zenodote
& Ar-
starque..*

esté metamorphosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu; parce qu'il avoit tout un costé d'or. Empedocle vint aussi tout grillé; mais on ne le voulut point recevoir, quelque instance qu'il en fit, de peur qu'il ne fust travaillé de mélancolie. Après quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trépassés*, où Achille & Thésée présiderent, celui-cy pour la septième fois, & l'autre pour la cinquième. Il seroit long de rapporter icy tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Heraclides, vainquit Ulysse à la lute, & Epee combatit à coups de poin contre Arie, dont le sepulchre est à Corinthe, sans que pas un eust l'avantage. Il n'y a point parmi eux de jeu de Pancrace. Je ne sáy plus qui vainquit à la course; Homere remporta de bien loin le prix de la poésie; mais Hésiode aussi fut couronné. La couronne estoit faite de plumes de Pân, & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouvelle vint que les Enfers s'estoient revoltez sous la conduite de Phalaris & de Bufire, acompagnez de Dioméde, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Isle des Bien-heureux, après avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Heros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thésée, d'Ajax & d'Achille; car le second estoit déjà retourné en son bon sens. Après un grand combat, où Achille fit des merveilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eust-il pour recompense un beau jardin au faux-bourg où il tenoit Academie, qu'on apelloit *l'Academie des Morts*.

A pis faire,
re,

Anciens brigans,

Les vaincus furent renvoyez aux Enfers pour y estre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant; mais je le perdis avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme, *Je chante des Enfers les combats redoutables*. Après la victoire on fit un grand festin selon la coustume, où l'on ne servit que des fèves, c'est pourquoy Pithagore ne s'y trouva point. En suite, il arriva de nouvelles aventures; Cinyre fils de Sintare, nostre Pilote qui estoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne put estre long-temps caché; car ils se faisoient mille caresses à table, & quelquefois après le repas s'égaroient tout seuls dans la forest. A la fin, ils se resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils savoient bien que nous ne le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur dessein, & cinglerent en haute mer, sans que personne s'en aperçût. Mais Menelaüs s'estant éveillé en sursaut, & ne trouvant plus près de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du liët alla éveiller son frere Agamemnon, & vint avec luy faire ses plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyez à la découverte, rapporterent qu'on voyoit un navire fort éloigné, & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros sur un vaisseau d'Asphodelle fait tout d'une piece, & les envoya après. Ils firent si grande diligence qu'ils les ateignirent sur le midy, avant qu'ils pussent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remarquant leur vais-

feau avec des chaînes de roses; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desespéroit, s'arachant les cheveux, & baissant la veüe de honte. Rhadamante, après avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y estre chastiez de leurs crimes, parce que l'Isle des Bien-heureux est exemte de suplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pereils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un si agreable sejour, pour entrer dans de nouveaux malheurs; mais les Heros me consolèrent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprès d'eux après ma mort. J'alay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois routes en feu, sont celles des Enfers; plus loin est celle des Songes; & en suite, Ogygie où demeure Calypso; mais tu ne le saurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages; puis vous retournerez dans vostre pays; après de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine de Mauve, & me la presentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand je serois arivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'aprocher d'un garçon qui eût plus de dix-huit ans; & me dit qu'en observant bien ces choses, je serois reçu dans l'Isle des Bien-heureux après ma mort. Alors je fis mes prepara-

*Rallerie
contre
Pythagore.*

54 L'HISTOIRE VERITABLE,
tifs pour mon depart, & alant dire adieu à Ho-
mere, je le priay de me faire un quadrain, que je
gravay sur une colonne près du port ? Il conte-
noit ces mots.

*Lucien favory des Dieux
A veu ces hautes destinées,
Et hors des Isles fortunées
Retourne en son país joyeux.*

Après avoir demeuré là le reste du jour, & pris congé des Heros, je partis le lendemain; & ils me vinrent conduire jusqu'à mon vaisseau, où Ulysse me tirant à part, me donna une lettre pour Calypso, sans que sa femme en vist rien. Rhadamante envoya avec nous le Pilote Nauplion, pour empescher qu'on ne nous arêstât en quelqu'une des Isles voisines, & témoigner que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

III.
L'Isle des
Enfers.

Au sortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en un puant & épais, qui distilloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin une odeur de soufre & de bitûme, avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rôtit. Parmi cela retentissoient les coups de fouët, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à une de ces Isles qui estoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans ce n'estoit qu'une roche seiche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous pûmes par un sentier rude & épineux, nous arivâmes au lieu des supplices, qui estoit tout semé de pointes d'épées & de halebardes & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de bouë, & le troisiéme de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardans, & d'autre plus petits.

comme des charbons , qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite , qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de nostre guide , & vismes tourmenter plusieurs Roys & particuliers , dont il y en avoit quelques-uns de nostre connoissance. Cynite y estoit pendu par les parties naturelles , & tout noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent , & qui discouroient sur la vie de chacun , & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs , & ceux qui avoient imposé à la posterité par leurs écrits fabuleux , comme Ctesias & Hérodote , ce qui me donna quelque consolation , parce qu'il n'y a guere de vice dont je me sente moins coupable. Après cela nous sortîmes , ne pouvant plus souffrir la puanteur ni l'horreur du lieu , & prenant congé de nostre guide nous retournâmes à nostre vaisseau.

Nous n'ûmes pas navigé beaucoup , que l'Isle des songes nous aparut , mais obscurément comme les songes ont accoutumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en approchions ; mais enfin l'ayant atrapée , nous y entrâmes par le havre du sommeil , & y descendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une forest de pavos & de mandragores , qui étoit pleine de hibous & de chauves-souris ; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit , & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de couleur changeante comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes , quoy qu'Homere n'en mette que deux. Les deux

56 L'HISTOIRE VERITABLE,
premieres regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes afreux & mélancoliques; les deux autres sont tournées vers le port; l'une de corne & l'autre d'yvoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son Palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit, qui est la Déesse qu'on y adore; & en suite, celui du Coq. Le Sommeil a sous luy deux Lieutenans, Taraxion & Plutoclez, engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge & l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interprete des songes est le Prophete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differents, les uns beaux & de belle raille; les autres petits & contrefaits; ceux-cy riches à ce qui paroist, & vestus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedies; Ceux là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en vîmes plusieurs de nostre connoissance, qui nous conduisirent chez eux & nous traiterent splendidement, & après la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à nôtre départ. Quelques-uns nous menerent en nostre païs, & nous ramenerent le mesme jour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne conte point autrement, & tout ce temps-là nous ne fîmes que manger & dormir; mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire & quitons le port.

P.
Avan-

Trois jours après nous arrivâmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder je décachè-

ray la lettre d'Ulyſſe, de peur que ce fourbe ne nous eût fait que que ſupercherie, & n'y trouvoy que ces mots, LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO. *curves ex- trava- gantes.*
Je ne vous eus pas plûtôt quittée que je fis naufrage, & ne me ſauvay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Phœaques. Comme je fus de retour chez moy, je trouvoy ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mon bien; & après les avoir tuez, je fus aſſaſſiné par Telegone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je ſuis en l'Iſle des bienheureux, où je regrette les plaiſirs que nous avons eus enſemb'e, & voudrois eſtre toujourns demeuré avec vous, & avoir accepté l'ofre que vous me faiſiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échaper, ſoyez aſſurée de me revoir. Adieu. Il ajoutoit à cela que que choſe en nôtre faveur. Nous n'eûmes pas eſté fort loin que je trouvoy la grotte de Calypſo, telle qu'Homere l'a décrit, où elle travailloit en tapifferie. Elle n'eut pas plûtôt lû la lettre qu'elle ſe prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverſes queſtions pendant le repas, s'enquerant fort ſi Penelope eſtoit auſſi belle & auſſi chaſte que la Renommée la publioit. Nous luy répondimes, ce que nous vîmes qu'elle auroit de plus agréable, & après avoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nôtre vaiſſeau, & paſâmes la nuit ſur le rivage. Le lendemain dès le matin, nous fiſmes voile par un grand vent, & après avoir eſté batus de la tempeſte deux jours entiers, au troiſième nous fûmes ataqez par des Barbares qui navigoient ſur de grandes citrouilles longues de ſix coudées. Car lorsqu'elles ſont ſeches ils les creuſent, & ſe ſervent des grains au lieu de pierres dans le combat, & des

58 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
feüilles au lieu de voile avec un mast de roseau.
Après un rude combat, nous vismes paroistre sur
le midy d'autres Pyrates, que ceux-cy n'eurent
pas plütoſt aperçeus qu'ils nous quitterent pour
les aller rencontrer, parce que c'estoient leurs
ennemis. Auffi-toſt nous mîmes la voile au vent,
& cinglaſmes en haute mer, ſans ſavoir qui
remporta l'avantage; mais il y avoit aparence
que les derniers eſtoient les maîtres. Car ou-
tre qu'ils eſtoient en plus grand nombre, leurs
vaiſſeaux eſtoient plus forts, eſtant faits de la
moitié d'une coque de noix, qui ſont groſſes &
dures en ce païs-là, & longues à proportion.
comme nous les eümes perdus de veüe, nous
pensâmes nos bleſſez, & nous tirmes ſur nos gar-
des de peur de ſurpriſe. Ce ne fut pas en vain; car
avant le coucher du So'eil nous fûmes attaquez
par quelque vingt hommes, qui eſtoient à che-
val ſur des Dauphins, leſquels ſautoient & hen-
niſſoient comme des chevaux. Lors qu'ils fu-
rent près de nous, il ſe ſeparerent en deux ban-
des, & nous enfermant au milieu, nous lance-
rent des yeux de cancre, qui eſtoient gros com-
me des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à
nous aſſommer. Nous les repouſſaſmes à coups de
trait juſques dans leur Iſle, qui eſtoit deſerte &
ſterile, ce qui les contraignoit à faire le mé-
tier de corſaires. Sur la minuit qu'il faiſoit
grand calme; nous rencontrâmes un nid d'al-
cyons d'une ſi prodigieuſe grandeur, que la me-
re faillit à nous ſubmerger du ſeul vent de ſon
aiſle, & nous le prenions d'abord pour un é-
cueil. Après l'avoir connu nous y deſcendiſmes,
& trouvaſmes qu'il eſtoit fait de grands pins
tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs,

dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits estoient prests à éclore, & on les entendoit déjà crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu éloignez, il nous arriva divers prodiges. Car l'oïseau qui estoit peint sur la poupe de nostre navire, commença à chanter, & à déployer les aïles; nostre Pilote qui estoit chauve, devint tout à coup chevelu, & l'arbre de nostre vaisseau jetta des fruits & des branches. Estonnez de tant de merveilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eusmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous vîmes une forest de Pins & de Cyprès, qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fust la terre ferme, mais en abordant nous trouvasmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouvions descendre, ny passer à travers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire, nous tirâmes nostre navire en haut, à force de cables, qui haussant les voiles, coulâmes sur le faïste qui estoit couffu, comme sur de la glace. Cela me fit souvenir du Poëte Antimaque, qui appelle la mer *Bocagere*. Lors que nous eusmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendîmes nostre navire comme nous l'avions monté, & navigeâmes sur une mer claire & unie jusqu'à ce que nous arrivâmes à un precipice. Car les eaux se separant en deux, laissoient au milieu un abyssime où nous faillîmes à tomber; Mais nous pliâmes en haste les voiles, & après avoir jetté la veüe de tous costez, nous aperçusmes comme un pont sur l'eau qui joignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans un autre Ocean.

Où, en relief.

Où, La navigation.

Cela à quelque rapport au détroit de Magellã

71.
*Autres
 avan-
 te extra-
 gantes.*

C'estoit une mer douce & paisible, où nous découvrîmes d'abord une petite Isle qui estoit facile à aborder, & y descendîmes pour faire aiguardes, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des vivres, nous ouïmes des mugissemens assez proches, & y accourûmes pensant que ce fut un troupeau de vaches; mais en arrivant, nous visîmes que c'étoient des Sauvages, qui avoient la teste de Tauréau, comme on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuivirent de si près, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste se sauva à la course. Lors que nous fûmes arrivez à nostre vaisseau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & r'avoit nos camarades; mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pieces, & qu'ils se les distribuient comme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie, en tuons cinquante, & en faisons deux prisonniers. Comme nous n'avions rien à manger, plusieurs estoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens; mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faisoit besoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs, & des legumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'avoient que trois pieds; parce que ceux de devant s'unissoient en un. Après avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous visîmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnûmes

à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de plaisans nageurs; C'estoient des gens couchez sur le dos avec un baston entre les jambes, qui ser-voit comme de mast, où estoit atachée une petite voile qu'ils conduisoient avec la main, & voguoient ainsi sur l'Ocean. D'autres estoient assis sur des lieges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en carosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'ap-
 rochant de nous admiroient nostre façon de naviger autant que nous faisoient la leur. Sur le soir nous abordâmes en une petite Isle habitée par des femmes qui avoient le pied d'afnon; mais du reste estoient tres-belles & vestuës en Courtisanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empescha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien & nous menerent chez elles; mais je n'y alois qu'en tremblant, & me défiois de leurs caresses. Et de fait, j'aperçus chez l'une en entrant des carcasses & des ossemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes; & à prendre ma racine de Mauve selon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'assister en cette occasion. Après mettant l'épée à la main, je me saisis de mon hostesse, & la contraignis de me dire qui elles estoient. Elle m'avoüa qu'elles estoient des femmes marines qui égorgeoient les étrangers après avoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Aussi l'ayant liée je montay sur le haut de la maison & apellay mes camarades, qui ne furent pas plütoft venus que je leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les aperçut elle se changea en eau; mais trem-pant mon épée dedans, je la retiray toute sanglante. Après, nous nous en courûmes à nostre

*Voyez les
Remar-
ques.*

navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découvrîmes à l'aube du jour les Antipotes. Nous commençâmes alors à faire des actions de grâces aux Dieux, & à délibérer de ce que nous avions à faire. Les uns estoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer aussitôt pour tascher de regagner nostre patrie, puis-que nous avons rencontré ce que nous cherchions : Les autres de laisser nostre vaisseau sur le rivage, & d'entrer plus avant en terre ferme pour découvrir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleva tout à coup une tempeste qui brisa nostre navire, & chacun se sauva comme il pût avec ses armes, & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau monde; Je d'écriray aux Livres suivans les merveilles que j'y ay veuës.

Le supplément de cette Histoire est à la fin du troisième Volume.





LE MEURTRIER DU TYRAN.

DECLAMATION.

Un homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouvant point tué son fils, & luy laisse son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée & s'en tue de desespoir. Le meurtrier demande le prix proposé à celui qui tueroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans; quoy que je sois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du desespoir. C'est moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'est mon épée qui a tué les Tyrans; Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuer moi-mesme celui qui se pouvoit deffendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à son fils. Je devois donc rapporter double récompense, & cependant voicy qu'on m'en conteste une; & je suis sur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmi l'allegresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay conservées, & ce n'est pas tant par l'amour du bien public, comme on le veut faire croire, que par celui qu'on porte aux Tyrans, puisqu'on veut venger leur mort sur celui qui en est l'Auteur. Mais pour mieux comprendre la gran-

deur de mon bien fait, & de vôtre délivrance, repassez un peu dans vôtre esprit les maux que vous avez soufferts de la tyrannie. Vous n'étiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en aviez deux ; l'un déjà vieil & cassé, que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez ; l'autre jeune & vigoureux & en état de faire des crimes. En un mot, la domination du pere étoit beaucoup plus supportable que celle du fils, puis qu'il n'étoit ni si violent dans les passions, ni si rude dans ses châtimens, ni si ardent dans ses convoitises. On disoit mesme qu'il n'étoit pas enclin de son naturel à la cruauté, mais qu'il y étoit porté par son fils, qu'il aimoit uniquement, comme il l'a montré à la mort. Aussi luy obeïssoit-il en tout, & n'étoit que l'exécuteur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souverain, c'étoit son fils qui regnoit, & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere étoit le nostre. C'étoit luy qui ravissoit nos enfans & qui violoit nos femmes ; C'étoit luy qui pilloit & qui sacageoit nos maisons ; les exils & les tourmens estoient le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'est de voir qu'il étoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle devenoit éternelle. Après la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de servitude ; mais les plus sages desespoient de la liberté, voyant un successeur qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & sans considerer le peril, je l'ay affronté tout seul,

seul , non pas tout seul neantmoins , paisque j'a-
vois avec moy ma fidele épée. Je n'ay point crain-
t d'acheter au prix de ma vie vostre liberté ; car il
n'y a point d'apparence de dire la mienne, veu qu'il
ne me restoit aucune esperance d'en échaper.
Après avoir donc tué une partie des Gardes , &
repoussé l'autre ; après avoir franchy tous les ob-
stacles qui s'oposoient à mon passage , je marchay
droit au fort de la Tyrannie , & tuay de plusieurs
coups celuy qui se pouvoit défendre ; & lors que
je vis par la mort vostre délivrance achevée , je
crüs qu'il n'estoit pas digne de mon courage d'a-
taquer un vieillard foible & sans défense , & luy
laiday faire à luy-mesme une action qui m'eust
deshonoré en la faisant. Je viens donc tout en-
semble , vous annoncer & vous apporter la liberté.
Goustez en paix le fruit de mes dangers & de ma
gloire. Le Palais est abandonné , il n'y a plus de
Tyrans. Vivez desormais selon vos loix , & admi-
nistrez la justice comme auparavant. Vous devez
tout ce que vous avez à mon courage & à mon
épée ; ne leur déniez pas une juste recompense.
Ce n'est pas que je ne sache bien que la vertu n'a
point d'autre recompense qu'elle-mesme ; mais
vous ne devez pas deshonorer une si belle action
par ingratitude , de peur qu'elle ne paroisse
moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit
encore celuy qui s'opose à un si juste dessein ?
Que je n'ay pas tué le Tyran ? Je luy demande-
rois volontiers , s'il reste encore quelque chose
à faire , si ce n'est pas moy qui ay monté au Pa-
lais , repoussé les Gardes , tué le fils de ma main ,
& le pere , de mon épée. Y a-t'il quelqu'un
encore qui commande , qui menace , qui tyrannise ?
Que qu'un des Tyrans est-il échapé ?

Rien de tout cela. La vi le est en paix, la liberté recouvrée, les loix restablies, la Tyrannie abatuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys sont sans crainte, la ville celebre sa délivrance. Qui est cause de tout cela? Que si quelqu'un se montre; Je luy cede cét honneur. Que si personne ne paioist, pourquoy refuse-t'on à ma valeur le prix qu'elle a meritè, tandis que l'on en jouit? Mais quoy? les loix ne promettent la recompense qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué. Et qu'importe que je l'aye tué de ma main ou de la sienne? Cela ne revient-il pas à un? & n'ay-je pas accomplyle dessein du Legislatteur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si j'ay tué celuy sans qui le Tyran ne pouvoit vivre? ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort; car c'est ce qui a meritè la recompense. Et qui en est cause que moy? Si je l'avois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que je ne l'aurois pas tué de ma main? Faut-ils s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on desire? & dans une cause si favorable déniera-t'on la reconnoissance à son bien-facteur, par une interpretation trop scrupuleuse? Il me souvient que nos loix, si je ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont plus en usage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'executeur du crime. Il s'ensuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, soit par soy-mesme ou par l'entremise d'autrui, merite une égale recompense. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon dessein. Eussè-je laissé-là le plus foible pour m'a-

taquer au plus fort ? Pouvois-je redouter ce qui n'estoit point à craindre , après avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux ? Dira-t-on que celui qui est mort n'estoit pas le Tyran , parce qu'il n'en portoit pas le nom ? Ne fait-on pas bien qu'il estoit plütoft le seul Tyran , puis qu'il estoit la seule cause de la Tyrannie. D'ailleurs , le Tyran luy-mesme est mort , de quoy vous plaiguez-vous , & pourquoy demandez-vous encore que'que chose après le recouvrement de vostre liberté ? Vous voyez que la Loy se contente de la fin , sans éplucher trop curieusement les moyens. Pourquoy voulez-vous estre plus habiles que le Legislatateur ; Si quelqu'un avoit chassé le Tyran , vous luy accorderiez la recompense comme à vostre Libérateur , quoy qu'estant chassé il püt encore revenir ? Maintenant non-seulement le Tyran est mort ; mais la Tyrannie est éteinte. Considérez je vous prie cette action , depuis le commencement jusqu'à la fin , pour voir si j'ay otmis quelque chose de mon devoir. Vous m'avouerez qu'il faloit bien de la resolution & de l'amour de la patrie , pour se presenter à une mort toute certaine , & entreprendre seul de tuer un Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes ? Si je nel'avois qu'entrepris sans le mettre en execution , je meritois quelque recompense ? Mais je ne dis pas , Je l'ay entrepris ; Je dis , Je l'ay executé : J'ay affranchy mon país , J'ay rétably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de difficile à l'entreprise , je l'ay fait & acomply de ma main : car la difficulté n'étoit pas à tuer un vieillard , qui ne se pouvoit deffendre ; mais à démolir les remparts de la Tyrannie ; à forcer son Palais , à tuer ses Gardes , à défaire sa force , son tout , son soutien. Desire-t-on quel-

que chose de moy , après cela ? Ne suis-je pas tout sanglant ? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de nostre liberté ? Si dans ce glorieux dessein j'avois seulement tué un des Ministres du Tyran , je meritois quelque salaire ? Mais ce n'est pas son serviteur que j'ay tué , c'est son fils , le plus cruel & le plus insupportable de tous les Tyrans , la seule cause de tous nos maux , & celuy qui ne nous ravissoit pas seulement la liberté , mais l'esperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort , & que l'autre seroit encore en vie , si je vous demandois la recompense , vous auriez de la peine à me répondre ; & vostre conscience me l'accorderoit , si vostre justice me la vouloit dénier. Car si je vous disois , voulez-vous que le pere soit mort , & que le fils soit vivant ? vous répondiez que vous aimez mieux que ce soit le fils qui soit mort , parce que c'estoit le plus redoutable , c'est donc une marque que j'ay plus fait , que si j'avois tué le Tyran , & cependant vous m'en refusez la recompense. Mais je soutiens que j'ay fait ce que la loy desire , & que j'ay tué le Tyran , non pas de ma main , mais de la sienne ; non d'un seul coup , comme il eût bien voulu après tant de crimes , mais de mille morts ; en voyant devant ses yeux tout percé de coups , son fils , son espoir , son amour , celuy qu'il destinoit pour successeur , & qu'il souhaitoit seul de de laisser en vie. Voilà les coups qui l'ont tué ; voilà les coups que peut recevoir un pere ; voila une mort digne de sa vie. Car un Tyran n'est pas digne de mourir tout d'un coup , il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes ; autrement ce luy seroit une faveur plutôt qu'un supplice. Mais celui-cy , outre l'affection des peres , aimoit

encore son fils par interest, comme celuy sans lequel, il ne pouvoit subsister, estant exposé de tous costez aux embüches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à son fils ne l'eust pas obligé à se tuër, le desespoir l'eust fait mourir, n'étant plus en assurance après sa mort. Voila les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il est mort pour moy sans enfans, sans appuy, sans esperance. Il a mené un dueil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est le plus cruel & le plus juste pour un Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'épée qui a fait un si beaucoup ? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne ? O compagne de ma gloire, on te méprise après une si belle action ? on te croit indigne de récompense ! Quand je ne la demanderois que pour roy, après avoir servy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier sans injustice, mais combien est-elle plus deüe à celuy qui t'a employée contre l'un, & qui t'a prestée à l'autre pour se défaire. Vous la devez donc conserver dans vos Archives comme le gage & l'instrument de vô. re liberré. Elle vous doit estre en veneration comme une chose divine & sacrée. Representez-vous maintenant ce qu'à pü faire & dire le Tyran avant sa mort. Comme je perçois le fils de plusieurs coups, & que je le b'essois à dessein aux endroits qui pouvoient plus toucher le pere, il commença à l'appeller, non pas à son aide, car il ne le pouvoit plus secourir, mais à sa vengeance. Je me retiray alors pour luy laisser achever le reste. Lors qu'il fut arrivé, & qu'il eut veü son fils unique aux abois. Ha ! mon fils, s'écria-t'il, je suis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton meurtrier ?

70 LE MEURTRIER DU TYRAN.

Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il ? méprise-t-il ma vicillesse, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort ? Non, c'est qu'il sçait qu'il m'a déjà tué en ta personne. En disant cela il demande une épée, parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que son fils vivoit, & trouvant la mienne, il l'arrache du cœur de son fils où je l'avois laissée à dessein, & s'écrie, O épée, il est temps que tu me consoles après m'avoir affligé. Vien tarir la source de mes larmes ; Vien m'enlever à ma douleur ; vien aider ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Plût à Dieu que tu m'eusses trouvé le premier ; je fusse mort laissant un héritier de mon sceptre & de ma douleur, qui eust assuré ma vengeance & la sienne. Mais maintenant je meurs sans consolation. Après avoir dit cela, il se donna de mon épée à travers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler plusieurs fois. Combien de coups grands Dieux ! combien de tourmens ! combien de morts ! combien de supplices ; combien de récompenses dûes & méritées ! Enfin, vous avez veü le fils étendu, tout robuste & vigoureux ; le pere veautré dans son sang ! victimes que mon bras a immolées à vôtre salut. Mon épée est encore auprès pour servir de témoin de sa gloire & de la mienne. La vengeance eût esté moindre, si la chose se fût passée autrement. Le danger a esté pour moy seul, la gloire & le profit pour vous tous. J'ay joué le premier personnage de la Tragedie, le fils le second, le pere le troisième ; mais mon épée à tout fait.



LE FILS DESHERITE.

DECLAMATION.

Un fils desherité par son pere apprend la Medecine & le guerit comme il estoit devenu furieux. Le pere le rapelle à sa succession : mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie, il le desherite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa deffense.

CE n'est pas une chose nouvelle, Messieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut estendre son pouvoir sur la Medecine, ou la rendre esclave de ses passions, & la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut executer tout ce qu'il desire. Car qu'y a-t-il de plus estrange, que de me vouloir obliger à suivre les regles de son caprice, plutôt que celles de mon Art, dans la cure des maladies ? Plût à Dieu, Messieurs, que la Medecine pût guerir, non seulement la fureur, mais la colere ! mon pere ne retomberoit pas si souvent, & je ne serois pas maintenant en peine de me deffendre. Mais depuis sa guerison sa colere s'est augmentée du débris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & qu'il se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rappellé que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas là une belle récompense,

pour l'avoir guery d'une maladie incurable ? Car, Messieurs, je n'ay point attendu son commandement, je me suis présenté de moy-mesme pour le guerir, lors que j'ay crû le pouvoir faire, quoy que j'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle aparence donc maintenant qu'il m'a rappelé à sa succession que je luy voulusse desobeyr, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouvoir ? Mais pourquoy veut-il que je hazarde ma reputation pour un mal qui est sans remede ? Pourquoy veut-il que s'il arrive quelque accident, comme il en survient de grands dans les maladies, on me puisse imputer un crime, & merendre responsable des evenemens qui sont au pouvoir de la fortune ? Que ne fera-t'il point si je ne reüssis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait ? Veritablement j'ay regret de voir malade une personne qui luy est chere, & suis fasché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie : Mais je ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la sauver, & il me senble que je n'ay pas mérité qu'on me desherite pour ne vouloir pastenter une chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont je ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis qu'il me desherite la seconde pour un si foible sujet. La liberté avec laquelle je suis acouru à son secours après mon exheredation fait assez voir que j'ay gardé le sentiment de fil's, lors qu'il avoit perdu celuy de pere. Mais il est temps de répondre à ses objections. Car je ne veux pas qu'il me puisse apeller avec quelque couleur enfant perdu & desobeyssant ? Lors qu'il

qu'il me chassa de chez luy, je crus que je ne me pouvois mieux défendre de ses reproches & justifier mon innocence, qu'en vivant de sorte, qu'il ne pût trouver à redire à ma conduite; si bien que je ne hantay que d'honneste gens, & ne m'adonnay qu'à des choses honnestes. Car je me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se justifier, & déjà plusieurs jugeoient par la violence de sa colere qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque jour utilement, s'il avoit besoin de mon secours, j'apris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire en cette profession. A mon retour, j'trouvay ce que j'avois aprehendez, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoissoit pas la cause de son mal. En cette extremité, sans me souvenir de l'injure qu'il m'avoit faite, ni attendre qu'il me rapelast en l'estat où il estoit, je fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejettay la cause de son mauvais traitement, plutôt sur les principes de fureur, qui estoient alors inconnus, que sur le defect d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de nostre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on découvre la cause du mal avant que de travailler à la guerir, & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son temps & sa peine, ni hazarder la reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris sa guerison, contre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il en melarrivoit on ne m'in-

putast sa mort. Ma belle-mere estoit presente toute craintive; non qu'elle se défiast de moy, mais du succès, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle connoissoit toutes les causes & les symptômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convalescence, & reconnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rapella à sa succession, sans prendre l'avis de personne, & me nommoit par tout son sauveur. Aussi chacun me combloit de benedictions & de louanges, & ma belle-mere ne pouvoit dissimuler la joye qu'elle avoit, de voir son mary guery contre son attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut aprouvée de tous les honnestes gens, je remarquay quelque secret mécontentement dans le visage de quelques-uns, à qui mon exheredation estoit plus avantageuse que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tomba malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas une simple fureur, mais un mal qui paroissoit couvé de long-temps, qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veüe du Medecin, & qui luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que je ne la pouvois secourir, & que tous mes remedes estoient inutiles. Mais mon pere, sans s'enquerir de la grandeur du mal ni de son origine, veut contre les principes de mon Art que j'en entreprenne la guerison, & sur mon refus il s'emporte contre moy, & impute mes excuses à malice; Lors que je m'en veux justifier il s'irite davantage, comme on fait dans les transports de la passion. Mais je luy veux répondre icy, tant pour

défence que pour celle de la Medecine , & je commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le mesme pouvoir qu'auparavant. Car comme le Legislatteur savoit que plusieurs se laissoient transporter à la colere pour de tres-foibles sujets , & sur le raport d'une femme ou d'un valet , faisoient des choses dont ils se repentoient après tout à loisir, il n'a pas voulu donner aux peres une puissance absoluë , & sans limites , mais a érably des Juges pour examiner les causes de l'exheredation , & empescher qu'ils ne pussent opprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne sans les ouïr , ni entendre leurs défences. Mais avant que de venir là , Considerez , Messieurs , s'il a encore droit de me desheriter , & si cette facilité n'est point consommée par la premiere exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois , il semble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois , encore faut-il que ce soit pour des causes legitimes , parce que son autorité n'est point infinie , & qu'il ne faut pas rendre les Loix esclaves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner une fois au pere cette liberté ; mais depuis que par un acte autentique il avouë un enfant pour sien & qu'il approuve sa conduite, il est obligé de persister en son jugement , sans pouvoir changer à toute heure , ni abuser du pouvoir que les Loix luy donnent. Car le Legislatteur pourroit dire: s'il estoit méchant & digne d'estre desherité , pourquoy le rappelez-vous ? faut-il se moquer des Loix , & vouloir qu'elles condamnent ou absolvent vostre fils selon que bon vous semblera ? Ne permettez donc pas , Messieurs , que celui qui a condamné son premier jugement par moi

rapel, me desherite une seconde fois, & reprend ne la puissance paternelle dont il a déjà une fois usé avec tant d'injustice. Il est permis d'appeler des jugemens, où l'on tire au sort des Juges; mais quand on est tombé d'accord soy-mesme d'un Juge, il faut aquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou de laisser le fils que la Nature luy a donné; mais après l'avoir jugé digne de son alliance & de sa succession, je soutiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouvoir departir à sa fantaisie. Car ce n'est pas icy une simple exheredation, mais une abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contente pas de desheriter un fils, mais on le desavouë, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est juste que vous soyez mon pere, puisque vous l'avez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand je ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'aurez pas le pouvoir que vous pretendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lorsque vous vous estes une fois déterminé. Combien plus quand celuy qui estoit vostre fils, l'est devenu une seconde fois par vostre jugement? Si j'étois né vôtres esclave & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rapeller à la servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez je vous prie, quel est le fils qu'il rebute. Je ne diray pas que lors qu'il me desavoua j'estois sans sçavoir, & que depuis je me suis ron-

du considerable en ma profession. Que j'estois alors jeune, & que je suis à cette heure en un âge exempt des fautes de la jeunesse. Mais lors qu'il me chassa la premiere fois il n'avoit receu de moy aucune faveur; Maintenant il chasse son bien-facteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable de son salut. Quelle ingratitude de desheriter celui qui l'a guery lors qu'il ne luy estoit plus rien, & qui l'a traité de pere lors qu'il n'estoit plus son fils? D'ailleurs, le service que je luy ay rendu n'est pas un service vulgaire; car encore qu'il ne sache pas en quel estat il estoit alors, Vous savez tous, ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lorsque je le suis venu guerir; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, je l'ay mis en estat de se pouvoir presenter en Justice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'état où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t'il del'en avoir delivré? & pourquoy ne témoigne-t'il autant de reconnoissance qu'il fait paroistre d'ingratitude? Si-tost qu'il est revenu à soy il me fait apeler en Justice, & l'on diroit que je ne l'ay sauvé que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il avoit conceuë contre moy. C'est une belle reconnoissance, pour un malade qui a recouvré sa santé, d'éprouver ses forces contre son Medecin. Vous rendez-vous, Messieurs, complice d'un si grand crime? Luy permettez-vous d'opprimer son bien-facteur, & de faire perir celui qui l'a fait revivre? Si j'avois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de moy devoit le faire oublier, & les fautes passées contrebalancer les

fautes presentes. Sur tout, le service que je luy ay fait, estant d'une nature qui surpasse toutes les injures que je luy puis faire. Car je croy avoir un droit particulier sur celuy que j'ay sauvé, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puis que la santé de l'ame est beaucoup plus precieuse que celle du corps, & que sans cela la vie n'est qu'un continuel supplice. Cecy sert encore à ma défense, de voir que lorsque je n'estois plus son fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guerison, mais plusieurs choses plütoist à ne le pas faire, je m'y suis ofert volontairement, & j'ay si bien fait que j'en suis venu à bout. Par là j'ay éfacé hautement toute la mauvaisé opinion qu'il pouvoit avoir de moy, esteint sa colere par ma soumission, vaincu son inimitié par mes services, rompu son exheredation par ma pieté, & rémoigné ma fidelité en un danger si pressant & dans une conjoncture si delicate. Combien pensez-vous que j'ay souffert de peines à estre toujours auprès de luy, à prendre le temps & les occasions favorables à sa guerison, lors que le mal luy donnoit quelque relâche ? Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine, & il arrive souvent que la violence du mal & le degoust des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faveur sans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, le nourrir de viandes convenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauvaises humeurs; ce qui est facile dans les autres maladies; mais les furieux ne se peuvent traiter. Souvent qu'on

eroit estre à la fin , il ne faut qu'un leger accident pour tout gaster , & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines , souffrir tant de caprices , courir tant de dangers , combattre un si grand mal & le vaincre , vous permettez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature ? Pour moy , Messieurs , j'ay obeï à leurs justes loix après avoir receu la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir ; Tandis qu'il violoit les droits du sang , je les gardois. O pere qui hays injustement ! O fils qui aime avec plus d'injustice ! car je me blâme moy-mesme de ce que j'aime celuy qui me hait , au lieu que les peres ont accoutumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse , comme l'Ouvrier fait son ouvrage. Il méprise donc les loix civiles , qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter un fils sans sujet , & celles de la Nature qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non seulement il n'aime pas comme un pere doit aimer son fils , il n'aime pas comme on doit aimer son bien-facteur. Prodiges étranges , de hair celuy qui nous aime , chasser celuy qui nous suit , faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées , faire la guerre à la Nature par la Loy ; mais elles s'accordent trop bien ensemble , il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la nature , elle la suit , c'est qu'il est mauvais interprete de leurs maximes.

Je pense avoir assez bien montré que celuy qui a une fois avoué un fils pour sien , ne le peut plus rejeter ; & quand il le pouroit faire , qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bien-facteur. Venons maintenant à la cause de l'ab-

dication, & considerons si elle est juste : Car quand mesme il seroit permis de traiter un fils de la sorte, & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pouroit pas toujours faire sans sujet; autrement les Loix n'auroient pas ébly des Juges pour examiner les causes qu'on peut avoir. Voyons donc quelles elles sont. La premiere chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé, c'est de casser ce qu'il avoit fait contre moy. J'estois alors son fils, son tout, son sauveur; Depuis cela qu'ay-je fait qui puisse faire perdre cette qualité? Luyay-je manqué de respect? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exheredations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute; Vous voulez que je la guerisse; Suis-je le Dieu de la Medecine? Mais si vous ne le faites, je vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix, comme j'ay dit, ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira, & ne m'obligent pas à vous obeïr en tout & par tout. Il y a des choses où je vous puis desobeïr sans crime. Si je vous abandonnois estant malade, si je negligois vos ordres dans la conduite de ma vie, si je dissipois mon bien, & autres choses semblables, vous auriez juste sujet de vous plaindre; Mais vous n'avez aucun pouvoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien, ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie, sur tout lors qu'il ne luy a pas fait aprendre son métier. J'ay appris la Medecine sans vous, je l'ay exercée sans vous,

& vous n'en sauriez encore rien , si je ne vous avois guery. Chacun est libre dans l'exercice de sa profession , & je le dois estre d'autant plus dans la Medecine , que cét Art est plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne soumettons point à la servitude des loix une doctrine que les Dieux nous ont laissée , & qui a pour but la conservation du genre humain. Quand je vous aurois donc répondu tout court, je n'en feray rien ; je pouvois peut-estre bien guerir ma belle-mere, mais je ne le veux pas; vous n'aurez pas droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres , mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit persuader & non pas commander au Medecin. Ses services ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'est un Art à qui les peuples ont accordé de grands privileges. Voila ce que je vous pouvois répondre quand je tiendrois de vous mon savoir ; mais vous n'y avez rien contribué , & c'est une injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay prise , lors que je n'estois plus vostre fils , & par consequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est-ce pas assez que je l'aye employée pour vostre salut ? Où est l'argent que vous avez dépensé pour me l'apprendre ? Où sont les Maistres que vous m'avez donnéz ? Où sont les drogues que vous m'avez achetéez ? Rien de tout cela. Estant chassé & abandonné de vous j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy , & vous voulez jouir tyranniquement de ce que j'ay aquis par mon travail , & où vous n'avez rien contribué que de la haine , de l'aversion , & de l'injustice. Soyez content des graces que

vous en avez reçûs , lors qu'un juste ressentiment me sollicitoit au contraire ; Est-il raisonnable que mon bien-fait m'assujettisse à vos caprices, & que pour vous avoir guery je devienne vostre esclave ?

Voila ce que je vous pourois dire legitime-ment , quand ce que vous me commandez seroit en mon pouvoir ; Mais quel est vostre commandement ? Guerissez ma femme de la fureur. Pourquoi ? parce que vous m'en avez guery. Pour faire voir la foiblesse de ce raisonnement , je vous diray , Messieurs , que tous les malades ne se ressemblent pas , & ne doivent pas estre traitez de mesme ; & que ce qui a guery l'un , fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes soient composez de mesme matiere , ils ne sont pas de mesme temperament , c'est pourquoy ils sont sujets à diverses maladies , & dans une mesme maladie à divers simptoms. Les uns sont tres-faciles à guerir , les autres sont tout à fait incurables. Un mesme grain de froment semé en diverses terres rapportera diversement ; Il en est de mesme des maladies. Mais mon pere sans prendre garde à ce qu'il n'entend pas , croit qu'un Medecin qui a guery un malade peut guerir tous les autres. Il ne fait pas que les corps des femmes ne sont pas semblables à ceux des hommes , & qu'il y a grande diversité , tant à cause du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles ne souffrent pas si bien les remedes , & sont plus sujettes aux maladies , & particulièrement à la fureur ; car comme elles ont plus de legereté , de foiblesse & d'inconstance , elles sortent plutôt des bornes de la raison. Quand vous dites donc

Guerissez de la fureur , ajoûtez , ma femme ; sans confondre toutes sortes de fureurs ; & gardez la distinction que vous voyez dans la Nature. Car après avoir considéré l'estat de la maladie , il faut considérer celui du malade. S'il est froid ou chaud, vieux ou jeune , fort ou foible , & autres particularitez semblables, & ne donner les remedes qu'après avoir examiné toutes les choses , si l'on a envie de réussir. Il y a plusieurs especes de fureur, plusieurs choses la produisent, & particulièrement dans les femmes ; la haine , l'envie , la jalousie , la colere , le chagrin , le dépit : car pour peu que ces passions ayent plus de violence ou de durée , elles se tournent en fureur. Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvent le mal incurable , pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir ? D'ailleurs quand il seroit moindre je n'en entreprendrois pas la cure si facilement , de peur que quelque accident inopiné ne donnast lieu à la calomnie. Mais elle est en un estat que tous les Medecins du monde ne la sauroient rétablir. Vous ne devez donc pas desirer que j'en entreprenne la guerison , si vous avez tant soit peu de soin de mon interest & de mon honneur. Que si pour cela vous me desheritez , je ne vous souhaite aucun mal ; mais si le vostre vous reprend , comme la rechute est fréquente & dangereuse dans ces maladies , que voulez-vous que je fasse ? Je n'atens point vostre réponse ; car quoy que vous fassiez , je vous seray toujours bon fils. Mais sans mentir , je crains que vostre colere ne rameine vostre fureur. Il n'y a que trois jours que vous estes guery , & vous vous abandonnez aux passions qui ont causé vostre mal.

PHALARIS.

Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphe pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince envoyoit en offrande à Apollon. C'est une espece de declamation comme les precedentes.

MESSIEURS, Phalaris nous a envoyez icy pour consacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy sur le raport de la Renommée. Car il desire particulièrement de conserver sa reputation auprès de vous, qui estes comme les Conseillers & les Assesseurs d'Apollon, & il croit que vostre sentiment sera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ny tromper ny corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince, avant que de vous parler de son offrande, Phalaris est né dans la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illustre, & après avoir esté eslevé dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition, a esté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'est conduit si bien, qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de son administration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses envieux luy dressoient de secrettes embusches, & qu'ils cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour sa sureté, de se rendre maistre de l'Estat, tant pour s'affranchir de leur tyrannie, que pour faire cesser les divisions qui regnoient au grand prejudice de la Republi-

que, Son dessein, quoy que hardy, fut approuvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition qui y contribuèrent de tout leur pouvoir, & il ne fut suivy d'aucun meurtre ni bannissement, ou autres semblables violences qui ont coûtume de se pratiquer à l'établissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas mesme de ceux qui avoient conspiré contre luy; mais croyant les gagner par la douceur, après les avoir vaincus par la force, il leur pardonna le passé, & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table, après avoir pris & donné la foy reciproquement. En suite, pour reformer les desordres qui s'estoient glisséz dans l'Estat, il regla les revenus publics, qui estoient mal dispenséz par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'administration, & fit si bien qu'il y eu de l'argent de reste pour les choses qui ne servent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin après, de l'instruction de la jeunesse, & donna ordre à ce que les vieillards goûtassent en paix le repos & la tranquillité de la vie; retint le peuple en son devoir, par des largesses & des spectacles, & ne fit aucune concussion ni violence. Enfin, il deliberoit de quitter l'Empire & de rendre la liberté à ses Citoyens, lors qu'il aprist que ses ennemis & ses envieux conspiroient contre luy, qu'ils faisoient amas d'hommes & d'argent, qu'ils se fortifioient de l'alliance de leurs voisins, & qu'ils avoient envoyé des Deputez jusques à Lacedemone & à Athènes. Comme la chose estoit sur le point de l'execution, il en fut averty en songe, par l'assistance des Dieux, & découvrit en suite la conspiration par plusieurs indices. Mettez-vous en sa place, Messieurs, & considerez ce qu'il devoit faire dans une si fatale conjoncture. De-

voit-il pardonner une seconde fois à des ingrats
 & à des traîtres, & leur rendre, s'il faut ainsi dire,
 la gorge, ou bien assurer sa vie & son Empire,
 comme il fit, par la punition des coupables ? Il les
 envoie donc querir, & après les avoir convaincus
 par leur propre confession, il les châtie comme
 meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a
 été obligé de prendre des Gardes & d'assurer sa
 vie par le supplice de ceux qui luy estoient suspects,
 & qui brassoient quelque trahison contre luy. Ce-
 pendant, le peuple qui ne regarde que les effets,
 sans s'enquerir de la cause, appelle sa Justice,
 cruauté ; comme si la punition des coupables
 n'estoit pas plutôt une action de clemence, puis-
 qu'elle conserve les innocens & assure la vie des
 gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux
 mauvais Princes, fait que l'on hait même les
 bons, tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont
 gouverné les Peuples avec toute sorte d'équité
 & de justice. Ce n'est donc pas par la severité
 qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gou-
 vernement, mais par la raison qu'on a d'estre
 severe ; autrement vous seriez injustes de punir
 les impies & les sacrileges. Vous voyez combien
 les Legislatteurs employent de temps à parler
 des peines & des supplices, comme le reste
 n'estant rien sans cela. Que s'ils sont nécessaires
 à quelques-uns, c'est sans doute à ceux qui
 n'ont autour d'eux que de faux amis ou des en-
 nemis couverts, & qui commandent à des gens
 qui n'obeissent que par force. Car la rebellion est
 comme une hydre, dont on n'a pas plutôt coupé
 une teste qu'il en renaist plusieurs autres, si l'on
 n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter
 la victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé

une fois à exercer la severité, il la faut continuer, si l'on ne se veut résoudre à périr. Mais on n'en vient que par force à cette extremité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaire à entendre des cris & des injures, plutôt que des benedictions & des louanges. Combien de fois avons-nous veu le nostre pleurer & gemir dans le suplice des criminels, & déplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les jours ce qu'il leur faisoit souffrir une fois, & d'estre toute sa vie en de continuelles apprehensions de la mort? Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre les innocens, qu'il aimeroit mieux périr luy-mesme en laissant vivre les coupables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de déplaisir à un homme bien né de faire le mal que de le souffrir; & je ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir une fois, que d'estre tous les jours en peine de se deffendre. Mais il n'y a personne qui n'aime mieux conserver sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conserver qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant, Phalaris en a conservé plusieurs, après les avoir convaincus manifestement. J'en appelle à témoin Acanthe, Timocrate & Leogoras, qu'il a sauvez les pouvant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pass'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de maltraitter, mais aux autres qu'il traite avec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coste, qui l'avertissent des Estrangers qui arrivent, afin qu'il les puisse recevoir selon leur merite; & les Sages de la Grece n'ont pas dédaigné de le venir voir & de rechercher son amitié. Témoin Pytagore qui s'est retiré d'auprés de luy.

avec autant d'estime de sa vertu, qu'il avoit ouï de blâme de sa cruauté, & qui a eu pitié de le voir contraint d'exercer la justice si sévèrement. Pensez-vous qu'un homme qui traite si bien les étrangers, se plût à mal-traiter ses Citoyens sans sujet? Voila ce que nous avons à représenter pour sa justification. Quant à ce qui concerne son ofrande, vous devez sçavoir que Perilaüs qui ne le connoissoit comme vous que par le rapport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire de plus grand plaisir que d'inventer quelque nouveau supplice, & comme il estoit excellent Sculpteur, il fit un Taureau d'airain d'un artifice admirable; si bien que le Prince s'écria si-tost qu'il le vit, que c'estoit une ofrande digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la parole, Si tu favois, dit-il, pourquoy j'el'ay fait, tu ne parleroïs pas de la sorte. Enfermes dedans un coupable, & mettant le feu dessous, tu entendras mugir le Taureau, qui est la seule chose qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une si detestable invention, le fit enfermer luy-mesme dans son Taureau pour en faire l'épreuve; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point souïller par sa mort une ofrande qu'il vouloit consacrer aux Dieux, il la destina pour Apollon, & fit graver dessus cette histoire. Recevez donc ce present, Messieurs, & le mettez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la justice de nostre Prince. Il fera encore d'autres presens, si Apollon le conserve long-temps en vie, & le délivre comme il fait des embulches de ses ennemis; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire, est de l'exempter à l'avenir de voir tant de peines & de

supplices

*On met
roit de
dans
quelque
instru-
ment
pour cela.*

suplices. Voila , Messieurs, ce que nous avions à vous dire de sa part & de la nostre , & que nous atestons pour veritable. Que s'il est permis à des Sujets d'interceder pour leur Prince , nous vous conjurons , Messieurs, en vertu de nostre alliance, car nous sommes comme vous originaires des Doriens , de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche vostre amitié , après vous en avoir donné divers témoignages tant en public qu'en particulier. Recevez donc son ofrande; & la consacrant à Apollon , faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne les pouvez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.

— — — — — : — — — — — : — — — — — : — — — — — : — — — — — : — — — — —

SUITE DU DISCOURS PRECEDENT.

C'est la harangue d'un Prestre de Delphe , pour obliger les autres à recevoir le present de Phalaris.

MESSIEURS, Quoique je n'aye ni amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins , ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interests, je ne croy pas qu'on puisse refuser leur offrande, qui est un chef-d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la justice d'un Prince, tant en sa consecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus longue deliberation seroit criminelle, puis que ce n'est pas un moindre crime de refuser les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moi, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphe, prens part à la gloire d'Apollon & de son Temple,

je ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empêcher les marques du zele & de la reconnoissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par-tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En un mot, si l'on refuse cette offrande, personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à un refus, & courir fortune de passer pour impie, en donnant des marques de sa pieté ? C'est condamner Phalaris des crimes dont on l'accuse, que de renvoyer son present ; cependant, vous sçavez qu'ils nous sont encore inconnus, & qu'il ne faut pas juger des Grands sur le raport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé devant moy s'est fort emporté contre les cruautéz & contre les autres vices de ce Prince ; mais il ne les peut sçavoir luy-mesme que par des bruits, qui sont faux ou incertains, puis qu'il n'a jamais veu celuy dont il parle, ni n'a esté en son país. Et quand ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celles de Juges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouvernées, mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour avoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alleguer Homere, pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des precipices, & que tout ce país seroit un triste desert sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait jouir sans peine de toutes les richesses de la terre, comme si nous habitions un país fertile, ou que nous fussions dans le siecle d'or des Poëtes. Conservons à nos enfans un tresor si precieux.

Comme nous l'avons receu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les revenus d'un Temple, où il n'est point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait jamais refusé de presens ni de victimes. Il n'appartient qu'aux Dieux de juger de la conscience des hommes, puisqu'il n'y a qu'eux qui en connoissent tous les ressorts, & toutes les cachettes. Il n'est pas question icy de Phalaris ni de son Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera jamais dans tous les siecles. Vous voyez les immenses richesses que ce Temple a amassées depuis le temps qu'il est libre d'y venir; J'ay peur qu'en voulant faire les Censures, vous n'ayez plus dequoy censurer. Je suis donc d'avis qu'on recoive cette offrande suivant la coustume de nos Ancestres, qui est conforme à nostre interest & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OU LE FAUX PROPHETE.

C'est l'histoire d'un imposteur qui vivoit du temps de Lucien.

TU ne m'impose pas une petite charge, mon cher Celsus, de vouloir que je t'écrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'est guere moins illustre que celle du grand Alexandre, puis que l'un ne s'est pas plus signalé par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutesfois de l'entreprendre pour te complaire, & tâcheray de m'en acquiter au moins.

C'est ainsi qu'il s'appeloit.

mal qu'il me sera possible, pourveu que tu ayes assez de bonté pour suppléer à mes defauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule je travailleray à nettoyer l'estable d'Augie, & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puiffes comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs avoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au jour tant de vilénies, & toy de m'y convier. Car celui dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes, que d'estre celebré dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque je me deffendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epictete, qui n'a point estimé indigne de son savoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, & d'un brigand, non pas de forests ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deserts, mais qui a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le tein blanc, la voix claire, le ton doux & asable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les frens, meslez si adroitement qu'on ne les pouvoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans deffaut; mais pour son esprit, grands Dieux ! il eust mieux valu tomber dans les mains d'un ennemy que dans les siennes. Du reste plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes en mal, & dont il s'est servi pour l'emporter par dessus les plus méchans & les plus scelerats qui ayent jamais esté au monde. Cependant, écri-

vant un jour à songendre Rutilianus, il se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaît, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un enfant auprès de luy. Non pas que je le vueille comparer à un si méchant homme, mais je veux dire que tout ce qu'on a dit faussement de Pythagore, n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire véritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy un abrégé de toute sorte de fourbes de mensonges, & d'impostures, accompagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couvert, qu'on ne sortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien du monde. Comme il estoit fort beau & fort pauvre en sa jeunesse, il se prostituoit à tout le monde, & particulièrement à un Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs secrets tant pour faire aimer ou haïr, que pour découvrir des tresors, atraper des successions, perdre ses ennemis, & autres choses semblables. Et véritablement il estoit expert dans la Medecine; & comme la femme de cet Egyptien, dont parle le Poëte, savoit plusieurs secrets tant pernicious que salutaires, estant du país d'Apollonius Tyanéus, & de ceux qu'il avoit fréquenté, & qui la-voient toute son histoire. Tu vois de quelle école étoit sorty ce charlatan, & que ce n'estoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, capable de luy rendre service, il prit plaisir à l'instruire, estant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son savoir, & fit après son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, &

que son docteur fut mort & sa beauté passée, la nécessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tâcher de subsister. S'estant donc allié d'un Croniqueur Bisantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrèrent une vieille qui faisoit encore la belle, & qui estoit bien aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella, autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suivirent jusques-là, de la Bithynie, vivant à ses dépens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grands serpens, qui sont si privez qu'ils tettent les femmes, & se jouient avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias; Ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux, qui est la source & l'origine de toutes les aventures que je vais décrire. Car ces deux méchants esprits pourvus de qualitez que j'ay dites, s'étant unis ensemble pour mal-faire, & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curiosité & de la superstition, ils resolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent un Oracle, dont le succès surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diverses Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera son pais, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'établissement.

*Qui cou-
roit
avec un
serpens.*

d'une nouvelle religion. Car la plupart des Paphlagoniens, & particulièrement ceux qui demeurent par de-là le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent après le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour ou les cymbales, & le prennent pour un homme descendu du Ciel. Cét avis ayant esté suivy, ils cachèrent des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & écrivirent dessus qu'Esculape viendroit bien-tost avec son pere, établir sa demeure en la ville dont je viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouvées, la nouvelle s'en répandit aussi-tost par tout le Pont & toute là Bithynie, & particulièrement au lieu designé; de sorte que les habitans discernèrent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser des fondemens. Cependant, Cocconas dressoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme je croy, d'une vipere; & incontinent après Alexandæ prit sa place, avec une longue chevelure bien peignée, une saye de pourpre rayée de blanc, couvert d'un surplis par dessus, & tenant en sa main une faux comme Persées, de qui il se disoit descendu du costé de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens, quoy qu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens, estoient si sots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit fils de Podalire, qui devoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nôtre imposteur. Il debitoit un autre Oracle de la Sibyle qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin, près de Sinope, il viendroit un Libérateur d'Ausonie, & entreméloit cela de termes mysti-*

Ville de la Paphlagonie.

Equipage des anciens Prophetes.

Apollon.

Ou, d'un manteau blanc.

ques & embrouillez. Alexandre donc venant en sa patrie, après toutes ces prediCTIONS, estoit suivy & reveré comme un Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur divine, & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement; ce que les sots attribuoient à la force du Dieu qui le possédoit. Il avoit préparé long-temps auparavant une teste de Dragon faite de inge, qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un cri de cheval, pour s'en servir avec le serpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le principal personnage de la Comedie. Lors qu'il voulut commencer il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple, & y ayant trouvé de l'eau, soit de source ou bien de pluye, il y cacha un œuf d'oye, où il avoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naistre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir sa nudité, tenant en sa main sa faux & branlant sa longue chevelure comme font les Prestres de Cybelle; Puis montant sur un Autel élevé, il commença à dire que ce lieu estoit heureux d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots toute la ville qui estoit acouruë à ce spectac'e dressa l'oreille, & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juive ou Phenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En suite il court vers le lieu où il avoit caché son œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les louanges d'Apollon & d'Esculape, & à inviter celuy-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe dans

dans l'eau, & en retire cét œuf myfterieux, qui tenoit un Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en fa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit attentif à contemp'ler ce beau myftere, lors qu'ayant cassé cét œuf, il en sortit ce petit serpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de joye, entremêlez de benedictions & de loiianges; L'un demande au Dieu la santé, l'autre des honneurs ou des richesses. Cependant, nostre imposteur retourne au logis tout courant, tenant en sa main Esculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & suivy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy jusques à ce que le Dieu fût devenu grand, & un jour que toute la Paphlagonie y étoit accouru, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut jusqu'en bas, il s'assit sur un lit en son habit prophetique, & tenant dans son sein ce serpent qu'il avoit aporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son col, & traînant une longue queue, tant il étoit grand; Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge, qui avoit la figure humaine; ce qui remplissoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres idiots, à qui il avoit déjà osté la cervelle & le cœur par ses prestiges; outre que la Renommée & l'Espérance estoient capab'es seules de les aveugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeueroit pas long-temps, & qu'à mesure qu'on entroit on en sortoit par une autre porte, comme les soldats d'Alexandre, à sa mort. Ce spectacle

*C'est
qu'il étoit
né de
Coronis,
qui signifie
le Cor-
neille.*

dura quelques jours, & se renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'estonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, veü que les plus fins ne savoient que dire en voyant & touchant un dragon qu'ils avoient veü naître, & qui estoit crû en un instant à une si prodigieuse grosseur; & portoit la figure humaine. Il eust falu un Epicure ou un Democrite pour reconnoître la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient savans dans la Nature, & qui auroient bien veü qu'il y avoit de la fourbe, quand mesme i's ne l'auroient pü découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y acouroient en foule sur le raport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits qui en couroient par tout, avec des statuës d'argent & de cuivre faite après nature. On publioit mesme un Oracle qui prédisoit son nom, & l'apeloit *Glygon le troisième sang de Jupiter qui apportoit la lumiere aux hommes*: Car nostre imposteur voyant l'occasion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui après la mort de son pere Amphiaraus, estant chassé de Thèbes, se retira en Asie, où il prédisoit l'avenir aux Barbares pour deux carcus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponses luy-mesme dans un certain temps, & qu'on écrivit ce qu'on luy voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le Sanctuaire du Temple, qui estoit déjà construit, il faisoit appeler d'ordre par un Heraut tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponse du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoître à un homme d'entendement;

OU LE FAUX PROPHETE. 99

Mais des sots ne s'apercevoient pas qu'il décachettoit en particulier les billets, & après avoir répondu tout ce qu'il luy plaisoit, il les rendoit cacherez comme auparavant. Car il y a plusieurs moyens de lever un cachet sans rompre la cire, & j'en veux mettre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une subtilité pour un miracle. Premièrement avec une aiguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre, sans rien défaire du cachet, & après qu'on a leü ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a une autre invention, qui se fait avec de la chaux & de la colle, ou avec un mastic composé de poix, de cire, & de bitume, meslez avec de la poudre d'une pierre fort transparente dont on fait une boule, sur laquelle quand elle est encore tendre, on imprime la figure du cachet, après l'avoir frotté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit, & sert à recacher comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas nécessaire de t'écrire, puis que tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour détromper les ignorans, & empescher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Propheete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquaît la tromperie, se sauvant toujours par quelque réponse obscure ou ambiguë, suivant la coutume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il détournoit les autres de leur entreprise, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescrivait aux malades des regimes ou des remedes, car il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens & des succes-

Poix Be-
rytisme-
ne-

sions, il differoit toujourns d'y répondre, & les remettroit à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prieroit; car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit environ dix sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une somme tres-considerable, parce qu'il en debitoit bien soixante ou quatre-vingts mille par an. Car le peuple estoit si friand de ces sottises, comme on est curieux de nouveauté, & de sçavoir l'avenir, qu'une mesme personne faisoit quelquefois douze ou quinze demandes à dix sols piece, n'estant pas permis d'en mettre deux en un billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à son profit; Car il avoit sous luy plusieurs Officiers, dont les uns mettoient les Oracles en vers, les autres les soufcrivoient, les cachetoient, les interpretoient, ou les gardoient, & chacun tiroit pension à proportion de son service. D'ailleurs, il avoit des espions & des emissaires dans les Provinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, assurant qu'il prédisoit l'avenir, faisoit retrouver ce qui estoit perdu, découvroit les tresors, guerissoit les malades, & plusieurs autres choses semblables. On y acouroit donc de toutes parts avec des victimes & des presens, tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par un Oracle de faire du bien à son Ministre, parce qu'il n'en avoit pas besoin pour luy. Lorsque plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe, & particulièrement les Philosophes de la secte d'Epicure, il tâcha de les intimider, en criant que tout le pais se remplissoit de Chrestiens & d'Impies, qui semoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit être aux bonnes grâces du Dieu. Com-

*C'est
qu'ils
passoient
pour Impies,
à
cause
qu'ils*

me quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il estoit plongé dans un borbier, & chargé de chaînes. Car il luy en vouloit sur tout pour avoir mieux découvert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impostures qui se glissent dans le monde, sous prétexte de religion. Mais Platon, Chrysippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulièrement la ville d'Amastris à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas un des habitans. Mais un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconsul, il se fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'estomac, & encore en termes si ridicules, qu'on ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eust personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne feust que répondre. Cependant, il monroit souvent le serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teste cachée dans son sein, & ne laissoit toucher que le corps, & particulièrement la queue. Un jour voulant raffiner sur son imposture, il dit qu'Esculape répondroit visiblement, & cela s'appelloit *des réponses de la propre bouche du Dieu*; Ce qui se faisoit par le moyen de quelques nerfs de gruë qui aboutissoient à la teste du Dragon, fait de linge, & qui servoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre; mais cela ne se faisoit pas tous les jours, & estoit seulement pour les personnes de condition. Celui qu'il rendit à Severien, touchant l'entreprise d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy prédisoit la victoire; mais après sa défaite il en substitua

un autre, qui le détournoit de cette entreprise. Car il estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui avoient mal réüssi; & s'il arrivoit qu'il eût promis la santé à un malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit un tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Male, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles aussi trompeurs que les siens, il commandoit de les consulter; sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiver quelque demande. Voilà ce qui se passa dans les lieux proches de sa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répandue en Italie & à Rome, chacun y acourut ou y envoya, & particulièrement les Grans, & ceux qui avoient le plus de credit auprès du Prince, dont le principal étoit Rutilianus, qui s'estoit signalé en plusieurs occasions, & estoit fort homme de bien, mais extraordinairement superstitieux, jusques à se mettre à genoux devant toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin, sur lesquelles on avoit fait quelque effusion, ou jetté quelque guirlande. Il faillit donc à quitter l'Armée qu'il commandoit, pour y acourir, & y dépeschoit Couriers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il envoyoit n'étoient que des valets, ils se laissoient tromper aisément; & ajoûtoient de nouveaux mensonges aux anciens, pour rendre leur rapport plus recommandables, ce qui ne faisoit qu'acroistre sa passion & redoubler sa fureur. Cependant, comme il estoit amy des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy avoit rapporté, & y méloit encore du sien, comme on a de coûtume, pour faire la piece plus belle; de sorte qu'il remplit toute la ville de ces prestiges, & engagea plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune.

Ils furent fort bien reçus du Prophete, qui leur fit divers presens, afin qu'à leur retour ils disent du bien de luy, & qu'ils publiassent ses loüanges. Il se seruoit d'une autre fourbe; c'est qu'après avoir leü leurs demandes, s'il en trouuoit que qu'une trop hardie, il retenoit le billet sans y faire réponse, pour auoir comme un gage de la fidelité de celuy qui l'auoit donné, qui par ce moyen estoit contraint de le caresser au lieu de s'en plaindre. Je veux mettre icy tout d'un temps quelques-unes des réponses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à son fils, il répondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere*; Mais l'enfant estant mort quelque temps après, comme il estoit en peine de défendre son Oracle, Rutilianus aidoit luy-même à se tromper, & assuroit qu'il auoit prédit la mort de son fils, en luy donnant pour Precepteurs des gens qui n'estoient plus au monde. Une autre fois comme le même luy eut demandé, suivant la doctrine de Pythagore, ce qu'il auoit esté avant que d'estre ce qu'il estoit, & ce qu'il seroit un jour, il luy répondit qu'il auoit esté Achille, puis Ménandre, & qu'il deviendroit un rayon du Soleil, après auoir vécu cent quatre-vingts ans; mais il mourut de mélancolie à soixante & dix, contre la promesse de l'Oracle, quoy que c'en fût un des plus authentiques. Comme il songeoit à se remarier, il luy offrit sa fille, qu'il disoit auoir eüe de la Lune, deuenüe amoureuse de luy aussi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouser. Alors Rutilianus sans delibérer davantage la fit venir & l'épousa, après auoir immolé des Hecatombes à sa bellemerc, comme s'il eust déjà esté de la troupe des immortels. Après

un si grand succès, nostre imposteur medita de plus hauts desseins, & dépeschoit par tout des Couriers avec des Oracles, prédisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur envoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour servir de preservatif contre la contagion qui estoit alors tres-violente, & on le voyoit écrit sur les portes des maisons, comme un remede souverain contre ce mal; mais par malheur ces maisons-là furent les premieres attaquées, pour s'estre negligées peut estre sur une vaine confiance. Il avoit plusieurs personnes dans Rome qui lui mandoient le sentiment des principaux, & qui l'informoient de ce qu'ils devoient demander en arrivant, afin qu'il eût le loisir de preparer sa réponse. Il avoit étably aussi une espece de société ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverses ceremonies qui duroient l'espace de trois jours. Le premier on proclamoit comme on fait à Athenes : *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se mocquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant : *Hors d'icy Chrestiens,* & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens,* puis on celebroit les couches de Latone avec la naissance d'Apollon & le mariage de Coronis, suivy de la venue d'Esculape. Le second jour on solemnisoit la nativité de Glycon, & le troisieme le mariage de Podalire & de la mere de nostre Prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y representoit aussi les amours

*On le
nomme
Dadu,
comme
qui devoit
les tor-
ches.*

du Prophete & de la Lune, d'où naissoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme un autre Endymion. Alors descendoit du plancher une belle Dame qui representoit la Lune. C'estoit la femme d'un des Maîtres d'Hostel du Prince, qui avoit l'insolence en la presence de son mary de venir baiser & embrasser nostre imposteur, & peut-estre qu'ils eussent passé outre s'il n'y eust point eu tant de lumiere, car ils ne se haïsoient pas l'un l'autre. Il rentroit une autrefois avec ses habits Pontificaux, dans un grand silence, puis cria tout à coup *Io Glycon* : A quoy répondoit un excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*, suivis de Herauts Paphlagoniens, qui étoient de gros coquins qui sentoient l'ail, & qui portoient des chaussures de peaux. Cependant, comme la procession passoit avec des torches & des gambades mystérieuses, il découvroit de temps en temps une cuisse d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme je croy, d'un calceçon doré qui reluisoit à la clarté des flambeaux. Cela émut une grande question entre deux Philosophes, s'il n'avoit point l'ame de Pythagore comme il en avoit la cuisse ! Mais elle fut remise à la décision de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naissoit & mouroit de temps en temps, mais que celle du Prophete estoit immortelle, & de celeite origine. Quoy qu'il deffendit l'amour des garçons comme un crime detestable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en envoyer pour consulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous les trois ans des enfans de bonne maison & des mieux faits de la jeunesse, dont il se servoit à ses plaisirs,

*Ou, In-
tensans.*

& avoit estably une plaifante coustume, qu'on ne l'osoit baiser en le salüant lorsqu'on avoit plus de dix-huit ans; de sorte qu'il ne baisoit que de jeunes garçons, qu'on apelloit pour cela les enfans du baiser, & donnoit sa main à baiser aux autres. Voilà comme il abusoit le sot populaire, qui tenoit à faveur de voir caresser sa femme & les enfans, & quelques-unes se vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veux rapporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio, dont on reconnoitra l'esprit par celuy de ses demandes; car je les ay luës moy-même chez luy. *Demande.* Dymoy, Glycon, qui és-tu? *Réponse.* Je suis le nouvel Esculape. *D.* Es-tu Esculape luy-même, ou quelqu'autre qui luy ressemble? *R.* Il n'est pas permis de reveler ces mysteres. *D.* Combien seras-tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu en suite? *R.* Dans la Bactriane & les païs voisins, pour honorer aussi les Barbares de ma présence. *D.* Les Oracles de Claros & de Delphes & de Didyme, sont-ils de vrais Oracles? *R.* Ne desire point de sçavoir les choses deffenduës. *D.* Que seray-je après cette vie? *R.* Chameau, puis cheval, & enfin Philosophe, & Prophete aussi grand qu'Alexandre. Voilà ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste nostre Charlatan sçachant que ce Prestre estoit amy de Lepidus, il le voulut persuader par un Oracle de le quitter, comme Lepidus estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs, comme mortels ennemis de ses impostures, & faillit un jour à perdre un Epicurien qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens

par un faux Oracle ; ce qui arriva de la sorte. Il avoit conseillé à un homme du païs d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province , comme coupables de la mort de son fils ; qui navigeant sur le Nil, en remontant vers sa source, se laissa persuader d'aller jusques aux Indes ; sans en rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles, ils crurent qu'il estoit mort, & retournerent vers le pere, qui les acusa comme j'ay dit, devant le Proconsul de la Galatie, à la persuasion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint, qui justifia leur innocence, mais il n'y avoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouvant souffrir ces justes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur s'ils ne vouloient estre ses complices ; & ils l'eussent fait, sans un certain Demonstrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauva. Pour moy, je ne l'eusse pas trop plaint ; car pourquoy hazarder sa vie pour détromper des sots qui ne meritent pas de l'estre ? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cét imposteur vouloit rendre ses réponses, il apelloit par ordre tous ceux qui avoient présenté leurs demandes, & un Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles ? Alors s'il répondoit du Sanctuaire à quelqu'un, qu'il allast à la mal-heure, personne ne vouloit plus recevoir cét homme-là, ny communiquer avec luy ; on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le païs. Il fit une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est une des plus belles pieces de l'antiquité, & qui

*Jusqu'à
la ville
de Clyf-
ma, où
Arsinoé,
où il y a
un canal
qui va
dans la
mer Rouge.*

puige mieux un ame de ses ordures, que toutes les ceremonies de la purification. Car non-seulement elle nous guerit de nos passions, mais elle nous delivre de toute superstition, & des vains fantômes qui nous épouvantent. Ayant donc trouvé ce livre, comme j'ay dit, il le brûla publiquement, après avoir debité un Oracle qui le commandoit, & jetta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les mentonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de son gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele, qui faisoit la guerre en Alemagne, par lequel il luy commandoit de jeter deux lions dans le Danube avec plusieurs ceremonies; sur l'assurance d'une paix prochaine qui seroit précédée par une insigne victoire. Ces lions traversans le fleuve furent tuez par les ennemis, & incontinent après les Barbares défirent les Romains qui penserent perdre Aquilee après avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour se sauver se servit de l'artifice d'Apollon contre Crésus, & dit qu'il avoit bien prédit la victoire; mais qu'il n'avoit pas ajouté le nom du vainqueur. Cependant, comme on acouroit à luy de tous costez, & que la petitesse de la ville où il estoit ne pouvoit pas contenir une si grande multitude, & encore moins la nourrir, il inventa des Oracles de nuit, car c'est ainsi qu'on les nommoit, ce qui se faisoit en cette sorte. Après avoir reçu les demandes, il se cotochoit dessus, & estoit averty la nuit en songe à ce qu'il disoit, de la réponse qu'il devoit faire, qui estoit toujours ou ambiguë, ou obscure, particulièrement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courre fortune de decouvrir

Aux
Quacs
& aux
Marc-
mans.

la fourbe en voulant lever le cachet, il répondoit tout ce qui luy venoit en la fantaisie, croyant que sa réponse estoit plus Oracle de la sorte, outre que cela estoit de grand revenu. Car il avoit auprès de luy des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faisoient, luy donnoient chacun tous les ans un talent de recompense, au lieu de recevoir de luy quelque apointment. Quelquefois lors qu'il n'y avoit personne pour le consulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les sots, comme celuy qui dit : *Cherche l'esclave en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, il souille ta couche, & de peur que tu ne le découvres, sa femme & luy te preparent du poison, & l'ont caché sous ton chevet, dequoy ta servante Calypso est complice.* Qui est le Démocrite qui n'y eut esté trompé, après tant de circonstances? mais il s'en fut moqué aussi-tost, lors qu'il eut découvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangere, il diferoit sa réponse pour la pouvoir faire en la langue même, & quand il n'avoit personne en main pour cela, il répondoit en la sienne, comme il fit une fois lorsqu'il dit : *Retourne en ton país; car celuy qui t'a envoyé a esté tué aujourd'huy par son voisin Dioclés, & les assassins sont pris.* Ecoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-même. Un jour que je m'estois enquis du Dieu par une demande bien cachetée, si son Prophete estoit chauve, il me répondit par un Oracle de nuit : *Malach fils de Sabardalack étoit un autre Atis.* Une autre fois ayant écrit une même demande en divers billets qu'on luy porta de divers lieux, afin qu'il ne se défiait de rien, il m'ordonna à l'un de me froter de Cymide, & de la rosée de Latone; ayant esté trompé par celuy qui luy

porta le billet, qui luy dit que je cherchois le remede pour le mal de costé. Cependant je luy demandois qu'elle estoit la patrie d'Homere. En un autre, sans avoir plus d'égard à Homere ni à sa patrie, il me défendit d'aler par mer, pour avoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le billet, qui lui dit que je m'enquerois du chemin que je devois tenir pour retourner en Italie. Je fis plusieurs autres inventions pour découvrir son imposture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'une demande, & de le payer comme s'il y en eust eu plusieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun rapport entr'eux ny avec la demande. Cependant, comme il eut appris la fourbe, & que j'avois essayé de détourner Rutilianus de son alliance, il conceut une haine mortelle contre moy, & lui répondit par un Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne: *Que j'aimois les beaux garçons & les plaisirs déjendus.* Mais l'étant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats que le Gouverneur de la Province qui étoit de mes amis m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage; si-tôt qu'il eut appris ma venue, il m'envoya prier de l'aller trouver, & me recût tres-civilement; Toutefois, comme je le haïssois à cause de ses impostures, je lui mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que je le salüay par son nom, sans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il supporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu s'avoit aprivoiser les esprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde; il se plaignit à moy de l'avis que

On, pour
m'accom
pacher
jusqu'à
la mer.

j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis semblant de prester l'oreille à ce discours, pour me sauver du danger qui me menaçoit, & sortis assez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toute l'assistance. Ensuite voulant m'embarquer, il m'envoya divers presens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que je crus qu'il faisoit pour achever de me gagner par cette faveur, mais lorsque je fus en pleine mer & que je vis le Pilote qui pleuroit & qui contestoit avec les matelors, j'entray en quelque défiance, d'autant que je n'avois qu'un de mes gens avec moy, ayant renvoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc du sujet de leur diferent, & il me dit qu'étant déjà vieil, & ayant toujours vécu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses jours se souiller d'une méchante action, & exposer sa femme & ses enfans après sa mort à la vengeance divine. Et comme je le pressois davantage, il avoua qu'il avoit ordre de me jeter dans la mer. Sur cét avis je mis pied à terre à Egiale dont Homere fait mention dans son Poëme, & y trouvay des Ambassadeurs du Bosphore qui aloient en Bithynie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; si bien que leur ayant conté mon aventure, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela je luy declaray une guerre ouverte, & j'estois sur le point de me porter pour denonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Heraclée; mais le Gouverneur de la Province me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que



quand j'aurois découvert toutes les impostures, il estoit trop ami de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il chargeast de nom à sa ville, & la nommast Jonopolis, & qu'on fit des médailles où la figure du serpent fust empreinte d'un costé, & la sienne de l'autre, avec les armes d'Esculape, & la faux de Persée, dont il se disoit descendu du côté de sa mere. Enfin, après avoir prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il perit miserablement avant qu'il en eût soixante & dix, d'un ulcere puant à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauve, en luy apliquant quelques remedes sur la teste pour en apaiser la douleur. Voilà la catastrophe du Charlatan, qui fut un juste supplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire un Epitaphe, & luy donner un successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'en estant remis à Rutilianus, il se reserva le don de prédire quand il seroit mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y avoit parmy eux un vieux Medecin nommé Petus, qui faisoit en cela une chose indigne de son âge & de sa profession. Voilà l'abregé de la vie de cet imposteur, que j'ay entrepris pour contenter ta curiosité & venger l'honneur d'Epicure, outre que cela pourra servir à en détromper plusieurs à qui il avoit imposté durant sa vie. Je n'ay pû refuser cela à ton amitié, ni à l'estime que je fais de ta vertu, sans parler de ta haute suffisance & de l'amour que tu as pour la verité.

DE LA DANSE.

DE LA DANSE.

DIALOGUE

DE CRATON ET DE LYCINUS.

C'est une Apologie de la Danse, & particulièrement des Balets.

LYCINUS. **C**OMME tu as condamné la Danse par un long & grave discours, & que tu as dit qu'elle estoit plus digne de la mollesse des femmes, que du courage des hommes, nous acusant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choses de neant ; j'en veux entreprendre la défense, pour te faire voir combien tu es éloigné de la raison, de blâmer une des plus douces choses de la vie. Mais il te faut pardonner, si faisant profession d'une vertu morne & austere, tu ne fais ce que c'est des divertissemens qui relâchent l'esprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'étant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quittes l'entretien des Savans, & les occupations des Sages, pour voir danser un Baladin, au son de la flûte ou de la lire, avec des postures lâcives, & des contenance deshonnêtes, & représenter les amours & les aventures de quelque éfeminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui sont des choses indignes d'un honnête homme. Cela me fit pitié lors que j'apris que tu te donnois tout entier à ces spectacles, & que tu quittois l'étude des Anciens & des Philosophes.

pour demeurer assis tout le jour à contempler des choses vaines & ridicules, comme si tu te faisois chatoüiller l'oreille avec une plume. Car si tu aimes les divertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plutôt la Tragedie & la Comedie, qui divertissent l'esprit avec quelque sorte d'instruction? Tu aurois bien de la peine à te défendre devant les Juges graves & severes, & je te conseillerois plutôt de le nier tout à plat que de t'embarasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te délivrer de l'enchantement de ces Sirènes, qui dressent des embüches aux yeux, & non pas aux oreilles comme les autres; & de t'enlever comme Ulysse se fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCINUS. Que tu es devenu severé, Craton? mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort ou quelque chose de pire étoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaisir que je reçois de la douceur des spectacles, qui est comme un festin qu'on fait à mes yeux, j'en reviens toujours au logis plus sage & plus sávant.

CRATON. Tu es d'une étrange humeur, de faire gloire d'une chose dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades desesperés, qui ne croient pas seulement étre malades.

LYCINUS. Dy-moy, Craton, condamne-tu ces choses-là sur le rapport de la Renommée, ou si tu les as veuës toy-même? car il n'est pas juste de blâmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est justement ce qu'il me faudroit, avec ma mine grave & mes cheveux blancs,

de demeurer aussi tout le jour parmy des jeunes gens & des femmes, à voir danser un boufon, & à jouïer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aimer pas un plaisir dont tu n'as jamais goûté; mais je ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autrui. Que si tu veux te prester à moy pour quelques heures, & relâcher un peu de gravité, je m'assure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dansera point de ballets que tu n'aïles long-temps auparavant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement, que de mettre ta félicité en des choses infames & deshonestes.

LYCINUS. Veux-tu que laissant à part toutes ces injures, je t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cet exercice, où l'esprit & les yeux trouvent de quoy se divertir si agréablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique?

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre discourir un furieux qui fait vanité de sa fureur; si tu veux toutefois, je demeureray-là par complaisance, tandis que tu parleras, pourveu que tu vueilles parler comme si personne ne t'écouloit.

LYCINUS. Je ne demande que cela; je te feray bien-tost voir que la Danse n'est pas une chose si extravagante que tu t'imagines. Premièrement, il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naissance avec l'Amour. Témoin le bal mesuré des

*Le plus
anciendes
Dieux.*

*Curtes
Cory-
bantes.*

fixes & errantes. Car c'est du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris son origine: cét Art divin, qui s'est augmenté avec le temps, & a aquis maintenant sa perfection. On dit que Rhéa fut la premiere qui se plût à cet exercice, & qu'elle l'enseigna à les Prestres tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette invention ne luy fut pas inutile; car en sautant & dansant ils sauverent la vie à Jupiter que son pere vouloit devorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Danse; mais c'estoit alors un exercice militaire qui se faisoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. En suite les plus honnestes gens la cultiverent en Crete, de sorte qu'elle devint le passe-temps, non seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est-ce par forme de loüange qu'Homere apelle Merion bon danseur. Car il y fut si savant qu'il en estoit estimé non seulement des Grecs, mais des Troyens, parce que comme je croy il en avoit meilleure grace sous les armes, & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Je pourrois aleguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là; mais je me contenteray de Pyrrhus qui inventa la Pyrrique, qui est une Danse qui se fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que sa beauté ni sa valeur. Les Lacedemoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grece après avoir pris cét Art de Castor & de Pollux, le cultiverent avec tant de soin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte; de sorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Danse & à la Musique. Aussi leur jeunesse n'en exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Danse finissoit tous les exercices. Car alors un joueur de

flûte se mettant au milieu d'eux commençoit le branle en joüant & dansant, & ils le suivoient en bel ordre, avec mille postures guerrières & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en avoit une autre qui disoit, *Avancez le pied, mes enfans, & trespignez à qui mieux mieux*, comme si elle eust voulu donner des preceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la Danse qu'ils appelloient *Hormus*, qui estoit un branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Danse avec des postures de mâles & belliqueuses, & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils avoient encore une autre Danse qui se faisoit nuds pieds; sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne; ni des deux sauteurs ou baladins qui marchent à la teste, & qui font des sauts perilleux. Une autre troupe de jeunes gens danse encore au mesme endroit à une noce, comme si l'on n'eust pü rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Phéaques, je ne m'étonne pas qui les represente si adonnez à la Danse, puis qu'il represente en leur personne une vie delicieuse; Aussi est-ce ce qu'Ulyssé admire principalement que leur adresse en ce point. Les Theffaliens en faisoient tant d'état que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom, & s'apeloient *Proorquesters*, comme qui diroit, *qui menent la Danse*. Car cette inscription se lit encore sous leurs Statuës, aussi bien que celle-cy, *À l'honneur d'un tel, pour avoir bien dansé au*

combat, c'est à dire pour avoir bien fait à la bataille. Je passe sous silence les fêtes & autres telles solennitez qui ne sont jamais sans Danse, pour avoir esté instituées par d'excellens Danseurs & Musiciens, comme Orphée, Musée, & quelques autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût estre initié dans les misteres, sans la Danse & la Musique. Je ne parle point aussi des Orgyes, pour ne point divulguer les misteres de Bacchus; mais tout le monde fait qu'on appelle *deffauter*, quand on les revele. En Délos on ne fait point de sacrifices sans la Danse & la Musique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux mènent la Danse au son de la flûte, ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs chansons. Mais pourquoi parler des Grecs, puisque les Indiens mêmes adorent le Soleil, non pas en baisant la main comme nous adorons les Dieux, mais en dansant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité; car cela se fait au coucher & au lever du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dansant, & avant que de tirer leurs flèches qui sont rangées au tour de leur stestes en forme de rayons, ils sautent & dansent pour étonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée represente un excellent Danseur, qui faisoit mille postures diferentes, & dont le corps souple & l'esprit ingénieux savoient tout contrefaire & tout imiter si adroitement, qu'il sembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a apparence aussi qu'Empouse qui se changeoit en tant de formes, estoit une excellente danseuse. Mais il ne faut pas oublier la Danse sacrée des Prestres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui est un Sacerdoce.

*Fantôme
ancien.*

de Rome tres-auguste, & tenu par les principaux de l'Empire. La Fable même de Priape n'est pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens disent que c'est un Dieu belliqueux, & comme je croy l'un des Titans, ou des Daçtyles Idéens, qui ayant reçu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant, mais rustique & grossier, quoy que robuste & vigoureux; luy aprit la Danse avant l'exercice des armes, comme si c'eust esté un prelude de la guerre, & pour récompense, on luy consacra la dixme des dépouilles qui sont vouïées à ce Dieu. Toutes les festes de Bachus, comme tu fais, ne consistent qu'en sauts & en Danses; & c'est par là qu'il a domté les Lydiens, les Myrreniens, & les Indiens, nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Danses les plus nobles, le Cordace, le Sycinnis, & l'Emmelic, ont pris leurs noms des Saryres qui sont les Ministres de ce Dieu. Prends donc garde qu'il n'y ait de l'impieté à vouloir condamner une chose si divine & si misterieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux & par les Dieux, qui a pour Auteurs les Dieux mesmes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en revient. Mais je m'étonne qu'un homme comme toy, qui revere Homere & Hesiode, ait la hardiesse de la condamner; car tu fais l'estime qu'ils en font, & que celui-cy la conte parmy les choses les plus agreables, comme l'Amour, la Musique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehensible, attribuant la douceur à la Musique, qui est sa compagne inseparable. En un autre endroit il la met en paralele de la Guerre, disant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adresse à chanter & à danser, comme si ces divines qua-

litez estoient un present du Ciel ; aussi faut-il beaucoup de naturel pour y réussir. D'ailleurs , il semble avoir voulu distinguer par là toutes choses en deux, en la Paix & en la Guerre, & faire la Danse & la Musique le symbole de la paix. Hesiodé, comme tu fais, dit qu'il a veü luy-même danser les Muses au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere ; si bien que blâmer la Danse, c'est presque s'ataquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au jugement des Dieux mêmes, n'a pas seulement loué la Danse comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace ; mais il l'a voulu aprendre en sa vieillesse, tant il admireroit cet exercice. Et veritablement il eût eut tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de se trouver dans les Assemblées des Musiciennes, & qui frequentoit la Courtisane Aspasic. S'il voyoit donc maintenant la Danse au point où elle est, car il ne l'a veüe qu'en son enfance, je m'assure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit aprendre aux enfans. Mais il semble qu'en louant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Danse particuliere, l'une le Cordace & quelquefois le Sycinnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois puisque tu les as preferées d'abord à la Danse ; examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté sur des échasses & chargé de quantité d'habis pour en paroistre plus gros & plus grand, représenter un Heros ou un Dieu, & bâiller avec un grand masque, comme s'il vouloit avaler les spectateurs ? Ce n'est pas tout, car il se contourne, & se deméne comme un furieux,

&

*On Bat-
lesjes.*

*Il a déjà
parlé de
la Musi-
que.*

*Cosbur-
de.*

& chante des plaintes qui seroiēt suportables en la personne d'Hecube & d'Andromaque; mais quelle aparence de voir Hercule avec la peau de lion & la massuë, fredonner ses travaux sur un Theatre? Ce que tu reprins donc en la Danse, en disant que c'est plütoſt le métier des femmes que des hommes, se peut mieüx dire de la Tragedie & de la Comedie, où il ya touÿours plus de femmes que d'hommes. Ajoütez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance de ses masques, au lieu que celui du danseur aussi bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne bâille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autrefois un même baladin chantoit & dansoit; mais comme on vit que le mouvement empêchoit la respiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & danser les autres. Pour le sujet de la Pièce, il est commun au Ballet & à la Tragedie, mais il y a plus de diversité & de changement dans les Ballets, & s'il faut ainsi dire plus d'erudition, Que s'il n'y a point en Grece de prix étably pour cét exercice comme pour les autres, je croy que c'est qu'on la trouvé au dessus de la récompense, ou qu'on a crü qu'il y avoit quelque chose de divin à cause de la Religion; quoy que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, l'ait ajoüté à ses jeux comme pour leur accomplissement. Je vëux maintenant rendre raison pourquoy j'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye point que je l'aye fait par ignorance. Car je ſay que d'autres devant moy ont composé des livres sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Danses, avec

*Cela est
prouvé
par la
suite.*

Calcede.

leurs noms & leurs Auteurs , pour faire paroître leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'utilité qu'on peut tirer de cét exercice , particulièrement depuis le siecle d'Auguste, je me suis contenté de parler des Danses les plus communes, sans rechercher pedantestiquement celles qui ne sont plus en usage , comme *le saut de la Gruë* , & autres semblables. Ce n'est donc pas par ignorance que je n'ay rien dit de cette Danse Phrygienne qui se fait dans la débauche, où l'on voit sauter & gambader des païsans au son de la flûte, qui est une Danse penible & laborieuse, qui se pratique encore à la campagne , mais qui n'a rien de commun avec celle dont je veux parler. Aussi Platon , dans ses Loix approuve les unes & condamne les autres, les divisant en utiles & agreables , & en bannissant les des-honnestes.

Voilà ce que j'avois à dire touchant la Danse en general, sans m'étendre davantage dans le particulier. Je représenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danseur , pour faire voir que cét Art n'est pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danseur de Balet, qui est celuy dont j'entens parler, sache plusieurs choses , comme la Poësie , la Geometrie, la Musique & la Philosophie même ; quoy qu'il n'ait pas besoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait aussi le secret d'exprimer les passions & les mouvemens de l'Ame que la Rhetorique enseigne , & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverses postures & contenance, en sorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Apeliés pour ce regard. Mais sur tout il a besoin de memoire ; car il faut que comme dit Calcas , il sache le present , le passé , & l'avenir , & qu'il les ait toujours

prests en son esprit, pour les pouvoir représenter dans l'occasion. Mais il doit savoir particulièrement expliquer les conceptions de l'Âme, & découvrir les sentimens par les gestes & le mouvement du corps. Enfin il doit avoir ce que Thucydide attribue à Périclès, le secret de voir par tout ce qui convient, qu'on appelle *le Decorum*, afin de s'en bien acquiter; & avec cela estre subtil, inventif, judicieux, & avoir l'oreille tres-delicat. Pour sa maniere, l'histoire ancienne, ou plutôt la Fable luy en fournit suffisamment. Il faut donc qu'il sache tout ce qui s'est passé d'illustre depuis le Chaos & la naissance du monde, jusqu'à la Reine Cleopatre, car cette science embrasse toute cette étendue; mais il doit représenter principalement les Fables les plus celebres; Comme Saturne châtra son pere, la bataille des Titans, la naissance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de sa mere, la suposition d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des trois Freres, la revolte des Géans, le larcin de Prométhée & son supplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. En suite le mouvement de l'Isle de Délos, l'accouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embûches de Tyche, le milieu de la Terre trouvé par le vol des Aigles, le deluge de Deucalion, l'Arche où furent conservées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le demembrement d'Iaccus, la fourbe de Junon, l'embrasement de Séméle, les deux naissances de Bacchus; Tout ce qui se dit de Minerve, de Vulcain, & d'Éricton, avec le différent touchant le Païs d'Athènes, & le premier jugement de l'Aréopage. Puis toutes les Fables de ce païs-là, & particulièrement les aventures de Cérés

Le Ciel.

*Proserpine.**Egée.**On le flo-
quet,**Niobe.*

qui cherche sa fille, l'hospitalité de Celée, l'invention de l'Agriculture de Triptoleme; comme Icare planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye, de Thésée de son pere; l'enlèvement de Médée & sa retraite en Perse; les filles d'Erectée & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Phyllis ni Acamas, ni le premier ravissement d'Heleine, ni l'entreprise de Castor & de Pollux contre la ville d'Athènes, ni la mort d'Hipolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela est de l'histoire d'Athènes, que j'ay détachée son corps pour servir d'exemple. Après, vient celle de Megare. Nifus, Sylla, le cheveu de pourpre, le passage de Minos, son ingratitude envers sa bienfaitrice. Puis Cithéron, les calamitez des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nâquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Thebes au son de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme, sa punition, son duel, son silence; En suite les tristes aventures d'Acteon, de Panthée, & d'Epide; Hercule & tous ses travaux, avec le meurtre de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi de sujets. Glauque, Creon, & devant eux Bellerophon & Stenobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des enfans de Nephelée par l'air sur un belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Après, l'histoire des Pelopides, Mycenes, & tout ce qui s'y passe, & auparavant Inacus, Io, Argus, Astrée, Thyeste, Europe, la Toison d'or, les nopces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon,

le suplice de Clytemnestre. Et plus haut encore l'entreprise des sept Princes contre Thebes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraste, l'oracle qui fut rendu sur leur sujet, la sepulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Menecée. Ce qui s'est passé à Nemée; Hipsipile & Arquemore, & avant tout cela la prison de Danaé, la naissance de Persée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy est attaché l'histoire d'Étiopie; Cassiopée, Andromède, Cephée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel après leur mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux freres Danaüs & Egiptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacedemone a les amours d'Hyacinthe, où Zephire est rival d'Apollon; le meurtre de ce beau fils d'un coup de palet, la fleur issuë de son sang, & les caracteres de douleur qu'elle porte emprains; la resurrection de Tyndare suivie de la colere de Jupiter contre Esculape, le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Déeses, l'accueil qu'on luy fit chez Menelaüs, le ravissement d'Heleine. Car l'Histoire de Troye est jointe à celle de Sparte, & fousnit de soy une ample matiere, puisque tous ceux qui s'y sont trouvez, peuvent faire chacun un sujet à part, que le Pantomime doit avoir present, comme j'ay dit, à sa memoire, & particulierement ce qui est arrivé depuis le ravissement d'Heleine, jusqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreste n'est pas éloignée de ce sujet, & son aventure chez les Scythes, ni ce qui est arrivé auparavant, je veux dire la demeure d'Achile parmi des filles en l'Isle de Scyre, la folie suposée d'Ulyse, avec l'abandonnement de Philoctete.

Toutes les erreurs de ce Heros, Circé & Calypso, Télégone, Eole & les vents, avec le reste jusqu'à la mort des galans de Penelope; Et devant cela les embûches dressées à Palamede, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre de même nom. L'Elide aussi n'en fournit pas moins, Enomais, Myrtilé, Saturne, Jupiter, les premiers Athlètes des jeux Olympiques; Mais il y a une grande moisson de Fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauvage de Calisto depuis sa grossesse, l'ivrognerie des Centaures, la naissance de Pan, les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crete nous y trouverons Europe, Pasiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophétie de Polyde, Tale de ce gardien d'airain de l'Isle. En Eolie on trouve Althée, Méleagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirènes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut passée Nesse, la jalousie de Déjanire, suivie de l'embrâsement d'Hercule sur le Mont Oëta. La Thracie vient après, avec Orphée & sa mort, sa teste qui parle, & qui nage sur la lyre, Hemus, Rhodope, le supplice de Lycurgue. Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets, Pelias, Jason, Alceste, la flote des Argonautes, Argos & la Carène parlante; les aventures de Lemnos, Ete, le songe de Médée, le démembrément de son frere, & le reste de ses traverses, puis Laodamie & Procefilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde jusqu'en Perse. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret

*c'est
qu'il por
roit des
tables
d'airain.*

de Tantale, l'épaule de Pelops servie aux Dieux en un festin, au milieu de laquelle ils en remirent une d'yvoire. En Italie, l'Eridan, Phaëton & ses sœurs changées en arbres, qui distillent l'Ambre. De là en Afrique, les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas, puis en Espagne, Geryon, & l'enlèvement des bœufs d'Erythie. En Phenicie, Myrrha, & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sache aussi routes les Metamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux des femmes en hommes, comme de Cécée, Tiresias & autres. Il apprendra même les histoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes; Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulièrement leurs amours & leurs metamorphoses. En suite toute la tragedie des Enfers, le supplice des méchans & la cause de leurs peines, l'amitié de Thesee & de Piritous conservée jusques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homere, Hesiode, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voilà un petit abrégé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir comme j'ay dit, tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le savoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de même que si l'on parloit. C'est ce qu'avoïa le Philosophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & disoit que ce

*Demo-
strus.*

n'estoit qu'une suite de la Musique, à laquelle on avoit ajouté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on jouoit ; mais qu'elles estoient le plus souvent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aidez du geste & de l'harmonie. Alors un illustre Pantomime du temps de Neron, qui avoit le corps excellent, & savoit fort bien son métier, le pria de ne le point condamner sans l'avoir veü ; & faisant cesser les voix & les instrumens, il representa devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les decouvroit, Vulcain qui leur dressoit des embüches, les Dieux qui acouroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars étonné & supliant, & le reste de la Fable avec tant d'artifice, que le Philosophe s'écria, qu'il luy ressembloit voir la chose même, & non pas la representation, & que cét homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, je te veux rapporter tout d'une suite le témoignage d'un Barbare de ce temp-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & qu'il eut veü ce fameux baladin danser avec tant d'adresse, qu'encore qu'il n'entendist rien de ce qu'on chantoit, il ne laissoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire present de ce Pantomime : Et comme Neron s'estonnoit de cette demande : C'est, dit-il, que j'ay pour voisin des Barbares, dont personne n'entend la langue, & celuy-cy servira de truchement, & leur fera entendre par gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cét Art est de contrefaire si bien ce qu'on joue, qu'on ne fasse ni geste ni posture qui n'ait

du raport à la chose qu'on represente, & sur tout qu'on garde le caractère de la personne, soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour un baler, & ne voyant qu'un danseur, demanda qui feroit les autres personnages; Et comme il eut appris qu'il les joueroit tous luy seul, Il faut donc, dit-il, que dans un seul corps il y ait plusieurs ames. C'est pour cela que les Romains les ont appellez Pantomimes, & on leur peut apliquer ce que dit le Poëte : *O mon fils, sois comme un Polype, pour prendre toute sorte de couleurs, & changer de face selon la diversité des affaires.* En un mot, cét Art fait profession d'exprimer les mœurs & les passions des hommes, & de contrefaire tantost le joyeux, tantost le triste, tantost le doux, tantost le colere, & les deux contraires presque en un même moment. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont unes, c'est à dire ne representent qu'une seule idée; mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses, il y a du plaisir à voir la multitude & la diversité de son appareil, & comme on a joint au bruit des pieds & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont diferentes; mais icy elles sont unes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy un Ancien disoit que les Pantomimes avoient les mains savantes, & il les aloit voir pour s'instruire: & un autre Philosophe voyant danser un Baler, Grans Dieu! dit-il, de quel plaisir m'étois-je privé jusqu'alors par trop de scrupule! Que s'il est vray ce que dit Platon, qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, le raisonnable, le Pantomi-

Qui imitent tous,

La fibre, le charme, la bonne voix de l'Âme, & le concert des Musiciens. Les beaux Mytileniens. Timocrate son precepteur.

me les représente tous trois, l'irascible quand il contrefait le furieux, le concupiscible quand il fait l'Amant passionné, & le raisonnable quand il joue une passion modérée, ou plutôt cette dernière qualité est répandue par tout, comme le sens de l'atouchement par tout le corps. D'autre côté, quand il a toujours pour objet ce qui est beau, pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t'il pas l'opinion d'Aristote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire même que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pythagore. Ajoutez à cela que cet Art rassemble en un l'utile & le délectable, qui est le premier point de la perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y est d'autant plus utile, qu'il est joint au délectable. Car combien ce spectacle est-il plus agréable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & se veautrer dans la boue ou dans la poussière? ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balers, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de souplesse, ces sauts, ces pirouettes, ces culebutes, & ces divers mouvemens du corps, réjouissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus souples & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lute & d'autres semblables exercices. Comment donc, cet Art ne seroit-il pas très-loüable, qu'il exerce en même temps le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'aide de la Poësie & de la Musique, & instruit les spectateurs? Car qu'y a-t'il de plus doux, de plus aimable, & de plus mélodieux tout ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte? Qu'y a-t'il de plus plein d'instruction que les Fables anciennes, au

recit desquelles vous voyez tout le théâtre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime, qui est un chef-d'œuvre, & une chose aussi rare que de trouver en une même personne la douceur & la majesté. Quant aux perfections du corps, je desire, que selon la maniere de Polyclète, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignèrent un jour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur representoit Hector, ils demanderent tout haut quand Hector viendrait, & que ce n'estoit-là qu'Asrianax. Une autrefois qu'un grand homme representoit Capanée sous les murs de Thebes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'échelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles. A un gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crièrent qu'il prist garde de ne pas enfoncer le Théâtre; Et à un maigre & défait, qu'il songeast à se guerir, & non pas à danser. Raileries pleines d'iastruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aimé cet exercice, & en ont reconnu les défauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ^{de} le corps ferme & souple tout ensemble, pour se pouvoir arrester tout court & tourner en un instant, ce qu'il a de commun avec le Luteur, comme il prend de l'Orateur le geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sont plus fidelles que les oreilles, parce qu'on croit plutôt ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy, il faut le jugement de l'un de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'un

*On s'ou-
plesses.*

Amant s'y peut guerir de sa passion & un mélancolique de sa tristesse ; & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit selon les divers sujets qu'on représente. Ceux de Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la Fable de Bacchus, quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la joue, ce qui arrive souvent, ils passent les jours entiers à voir sauter des Titans, des Satyres, & des Coribantes ; & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaïses, que de leur noblesse ou de leur dignité. Après avoir veü les vertus du Pantomime, considérons maintenant ses deffauts ; j'ay déjà dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns se troublent en dansant, & déceus par la ressemblance, représentent une chose pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'histoire de Saturne, à cause qu'elles ont du rapport, & que l'un & l'autre mange ses enfans ; & celle de Glaucé & de Séméle, à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'Artisan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les regles, & louer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites ; mais il faut pour bien faire, que chacun se reconnoisse dans la diversité des personnages qu'il représente, & qu'il se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne se peut contenir d'aise, & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se connoistre soy-mesme, si bien qu'on revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bienséance, sans s'emporter trop

avant. Car il y a un vice de trop d'affectation comme dans l'éloquence, lorsqu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps, jouant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eust dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frapoit du pied devant luy avec des fouliers de fer, selon la coustume, pour faire plus de bruit; & arachant l'instrument d'un Musicien il en donna un tel coup sur la teste à celuy qui representoit Ulysse, qu'il l'eut assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne fait point garder de bornes estoit si ravvy de cette extravagance, qu'il faisoit cent postures ridicules comme s'il eust esté fou luy-mesme, tant l'autre luy avoit bien imprimé la passion qu'il representoit. Mais les honnestes gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâchassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit, jusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit apprehender avec raison, qu'il ne les prit pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne devint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dès qu'il fut revenu de son transport il en eut tant de regret qu'il en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redanser ce Balet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'avoir esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fascha le plus, c'est qu'un de ses rivaux representa en suite le mesme sujet sans tomber dans la mesme faute, ni sortir des bornes de la representation, ce qui fut approuvé de tout le monde. Voila ce que j'avois à dire

pour justifier ma passion. Que si tu veux un jour prendre part à ce divertissement, tu n'en sera pas peut-estre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Ulyssé, que ces charmes sont impuissans; au contraire, ton esprit en sera tout transporté, & tu feras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te métamorphoser en animal, il te rendra plus excellent; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'est déjà arrivé; car il me semble que tu m'as dessillé les yeux, & que je commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré jusqu'à présent. Souvien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que j'aye part aussi bien que toy, au plaisir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un si agréable divertissement.

Il y a icy un Dialogue intitulé Lèxiphané, contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou comme nous disons, Phébus & Galimatias. Mais outre que le Phébus de nostre langue ne se raporte point à celui de ce temps-là, ce Dialogue est si obscur que les plus Doctes mêmes n'y voyent goutte; c'est pourquoy je ne l'ay point traduit.



L' EUNUQUE, OU PAMPHILE. DIALOGUE

DE PAMPHILE ET DE LYCINUS,

C'est le recit d'une dispute de deux Philosophes Peripateticiens pour une chaire de Professeur, dont l'un voulit exclure l'autre, à cause qu'il estoit Eunuque.

PAMPHILE. **Q**U'AS-tu à rire Lycinus? Quoy que tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lorsque tu sauras le plaisant procès qui est entre deux Philosophes.

PAMPHILE. Cela est déjà si ridicule, que des Philosophes ayent procès ensemble; en tout cas, cela ne devrait point troubler la tranquillité de leur esprit, ni émouvoir leurs passions.

LYCINUS. Ils sont bien éloignez de cela; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Est-ce pour quelqu'une des choses qui sont controversées entr'eux, ou si c'est quelque nouveau différent?

LYCINUS. Ce sont deux Philosophes de même Secte qui disputent publiquement avec aigreur, en la presence des principaux de Rome, devant lesquels ils devroient rougir de la moindre faute,

PAMPHILE. Dy-moy quelle est leur dispute, afin que j'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

*Des Stoï-
ciens, des
Platoni-
ciens, des
Epicu-
riens,
&c.*

LYCINUS. Tu sais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la jeunesse, & il s'agissoit de recevoir un Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

PAMPHILE. Je le say; car celuy qui l'estoit est mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voilal'Helcine pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas dequoy le trouver estrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui preschent le mépris des richesses, de se battre pour le revenu, comme s'il s'agissoit de deffendre la Religion ou le sepulcre de leurs Anestres. Car ce qu'ils consideroient icy n'étoit pas l'instruction de la jeunesse, mais trois mille livres de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richesses indifferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il est vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la deffense de leurs loix & des coütures de leurs Anestres: mais il y a du particulier dans la dispute qui la rend bien agreable. Plusieurs Champions se sont presentez en ces jeux funebres; mais les deux principaux qui paroissoient devoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, estoient le vieux Dioclés & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres, où chacun a soutenu la Doctrine de son Maistre, sans que pas un ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclés laissant là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre son

son ennemi, & c'est mis à le décrier, & à reveller ses défauts; & l'autre pour se revancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouve pas estrange; car il faut avoir égard aux mœurs, aussi bien qu'à la doctrine dans l'institution de la jeunesse; & si j'en estois crû, on prefereroit le plus homme de bien au plus habille.

LYCINUS. Je suis de même sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclès a reproché à son compagnon qu'il n'étoit pas digne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque, & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Philosophes, & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus non-seulement de toutes les charges publiques, mais des mysteres des Dieux & des Assemblées, comme des monstres, dont la recontre seule est funeste. Il s'est donc fort estendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni malle ni femelle, qui est un prodige dans la Nature.

PAMPHILE Voilà un crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit un mal-heur; mais qu'à répondu Bagoas à une si grande objection? car la chose commence déjà à me faire rire.

LYCINUS. Il est demeuré long-temps sans parler, soit que ce fût de honte ou de crainte; car ont dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage. Mais à la fin il a répondu d'une voix gresle: Que Dioclès avoit tort de vouloir exclure des hommes une profession qui admettoit même les femmes, & a allegué les exemples d'Aspasie, de Thargelic, & de Diotime, &

celuy d'un Eunuque Gaulois qui a esté fort illustre du temps de nos peres dans la Philosophie Academique. Mais Dioclés estoit si animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons ; & je croy qu'il eût exclus ce Gaulois même, s'il eût esté present, malgré sa reputation & sa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques qui ont joué sur ce defaut. Voilà la question qui se presentoit à juger. *Si un Eunuque peut estre receu à Philosopher & particulièrement à enseigner la Philosophie?* Dioclés soutenoit que non, & qu'il faisoit du moins pour cela une grande barbe ; l'autre répondoit, qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit, & qu'on devoit simplement avoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos l'autorité d'Aristote, qui devoit estre de grand poids en cette matiere ; lequel avoit fait une estime particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, jusqu'à luy sacrifier comme à un Dieu. Il ajoûtoit, que les Eunuques bien loin de devoir estre exclus de l'institution de la jeunesse y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate même ne s'estoit pû garantir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries, & disoit que si la barbe estoit si considerable en cet endroit, un bouc devoit estre préféré à un Philosophe. Là-dessus un de la troupe se levant ; Messieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'ait point de barbe, il n'est point Eunuque ; mais il a esté contraint de le contrefaire pour se sauver d'un adultere où il a esté pris sur le fait ; si bien qu'à present que le danger est passé, je croy qu'il avouera ce qu'il est. A ces

Mots il s'est fait un éclat de rire , dont le docteur tout confus , n'a sçeu s'il devoit confesser ou nier le crime.

PAMPHILE. Veritablement la Comedie est assez belle , mais qu'en est-il arrivé ?

LYCINUS. Que les Juges ne se pouvant accorder ont remis la chose à la décision du Senat & de l'Empereur. Car les uns vouloient qu'on dépouillast Bagoas , comme on fait les esclaves qu'on veut vendre , pour voir s'il estoit capable de philosopher. D'autres plus ridicules opinoient qu'on luy accordast le congrès avec quelque Courtisane en la presence de l'un des Juges. Cependant , l'un instruit son accusation & veut faire revivre le crime de l'adultere , quoy qu'il fasse contre luy ; l'autre tâche à se montrer homme , & met en œuvre toutes ses facultez naturelles , pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout , s'il peut faire voir qu'il est bon estalon , comme la marque d'un bon Philosophe , & un argument au genre demonstratif. Cela me fait souhaiter que mon fils que je destine à la Philosophie , ait cette partie-là excellente plutôt que le jugement ou la memoire , afin de pouvoir estre un jour grand Philosophe.

*On y voit
demon-
strations.*





DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

Le titre sert d'Argument. Du reste, ce Traité est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien.

MON dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie; sans donner pourtant ni preceptes ni doctrine, mais seulement quelques remarques & quelques observations sur ce sujet. Je m'estonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'estat de celle-cy. Car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois, qui ont esté chers des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en pas avoir assez de lumiere, & lors qu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie, non plus que les autres Sciences ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, sont les premiers qui l'ont découverte, à cause que leur Ciel est sans nuages, & qu'ils n'éprouvent pas comme nous le changement des saisons; outre que c'est une nation fort subtile, & qui surpasse toutes les autres en

esprit & en sçavoir. Après avoir donc remarqué les faces différentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cause, & trouverent à la fin que cela venoit des divers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils étudierent en suite le cours & la nature des autres Planettes, & leur donnerent des noms non-seulement pour les discerner, mais pour marquer leurs diverses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'année en mois & en saisons, la réglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celui de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont représenté chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diversité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se servoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner, mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui observerent les proprietés du Belier, adorent le Belier; & ainsi du reste. On dit même qu'ils reverent le bœuf. Apis en memoire du Taureau celeste; & dans l'Oracle qui luy est consacré, on tire les predictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier; en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Caldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline, si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont aprié d'Orphée qui leur en a donné les premières lumieres, bien qu'obscurément, & sous le voile de plusieurs mysteres & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebroit des Orgyes, & chantoit des hymnes & des cantiques, est composée de sept cordes qui re-

*De ceux
du Ciel.*

presentement les sept Planettes, c'est pourquoy les Grecs l'ont placé dans le Ciel après sa mort, & apellé une constellation de son nom. Aussi le peint-on assis avec une lyre, environné d'une infinité d'animaux qui sont l'image des feux celestes. On dit aussi que Tirésias estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré mâle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe aux Planettes. Du temps d'Atrée & de Thyeste, les Grecs avoient déjà grande connoissance de l'Astrologie; & ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celuy qui y seroit le plus savant, Thyeste leur decouvrit les proprietés du Belier, d'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un Belier d'or; Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile; ce qui le fit preferer à son rival. J'ay le mesme sentiment de Bellérophon; & je ne croy pas qu'il ait jamais eu de cheval ailé; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de mesme, à mon avis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur un Belier d'or; & je croy que Dédale & son fils ont esté savans dans l'Astrologie, & que l'un pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaë pour avoir ouï l'autre discours du Taureau celeste, & des autres Astres, devint amoureuse de sa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle estoit devenuë amoureuse d'un Taureau, dont elle avoit joiü par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & qui se sont exercez chacun sur diverses parties, les uns ayant observé le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil ou de quelque autre Planette, avec leurs diverses influences, comme Phaëton & Endy-

mon, dont le premier laissa cét Art imparfait par
 sa mort, & l'autre s'en acquita si bien, qu'on dit
 qu'il jouit de ses amours, & qu'il coucha avec la
 Lune. C'est ainsi qu'on fait naître Enée de Venus,
 Minos de Jupiter, Astalaphé de Mars, Autoly-
 que de Mercure, parce qu'ils sont nez sous ces
 Planettes: Et comme on retient toujors quelque
 chose de son ascendant, Minos a esté Roy, Enée
 beau, Astalaphé vaillant, & Autolyque voleur. Ju-
 piter aussi n'a pas enchainé Saturne, ni ne l'a pré-
 cipité dans les Enfers, comme le croit le peuple
 ignorant, mais on a feint le premier à cause de
 son mouvement lent & tardif; & la profondeur de
 l'air a esté prise pour l'abîme des Enfers. Il est ai-
 sé de voir par les vers d'Homere & d'Homere que
 les Fables anciennes s'accordent avec l'Astrolo-
 gie, comme quand celuy-cy parle de la chaîne
 d'or de Jupiter, & des dars du Soleil que je crois
 estre l'an & les jours, pour ne rien dire des villes
 que Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni
 de la Danse, & du cercle luisant de son Ecu. Car
 tout ce qu'il dit de l'adulteré de Mars & de Ve-
 nus, & de la façon dont il fut découvert, est pris
 de l'Astrologie; à quoy a donné lieu le frequent
 concours de ces deux Planettes. En un autre en-
 droit il décrit les effets de ces deux Astres, attri-
 buant à Venus les plaisirs de l'Amour, & à Mars
 ceux de la guerre. Les anciens sachant bien ces
 choses, se sont fort a donnez aux prédictions qui
 se tirent des estoilles. Car ils n'entreprenoient rien
 de considerable sans consulter quelque Devin,
 soit qu'il fust question de prendre femme, ou de
 faire quelqu'autre chose d'importance. Les Ora-
 cles même ont du rapport à l'Astrologie. La Vier-
 ge qui rend les réponses à Delphes, signifie la

Vierge celeste, le Dragon qui siffo sous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Jumeaux. En un mot, la divination est une chose si sainte & si ancienne, qu'Ulisse dans ses longues & perilleuses erreurs voulut descendre aux Enfers, non par une simple curiosité, mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue, sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit, il creusa une fosse, & y égorga des victimes; & lorsqu'il se vit environné d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de sa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le sang dont elles paroissoient fort alterées, que celle de Tirésias n'eust bû la premiere, afin d'apprendre d'elle l'avenir. Lycurgue ce grand Legislatteur des Laecedémoniens, forma sa Republique sur le modelle des Astres, & deffendit à ses Citoyens de marcher au combat avant la pleine Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Astrologie, estans si fots que de croire qu'ils sont nez avant la Lune. Voila comme nos Ancestres ont esté curieux de cette Science; mais maintenant, les uns disent? Qu'il est impossible de connoistre l'avenir, parce que toutes choses sont incertaines, & peuvent arriver diversément; Que ce n'est pas pour nous que les Astres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni se meslent de leurs affaires, mais se remuent par necessité. Les autres soutiennent que l'Astrologie n'est pas tant menteuse qu'inutile, parce que les choses ne se peuvent éviter, quand elles se pourroient prévoir. Mais je répondray aux uns & aux autres, que les Etoiles veritablement ont leur cours necessaire

dans

dans le Ciel, mais queles effets en viennent juſ-
 qu'à nous. Car ſi la courſe des chevaux & le mou-
 vement des hommes, ſont capables de reſtiter des
 pierres par l'ébranlement de l'air agit, pourquoy
 le cours de ſi grands globes ſera-t-il ſans effet? Le
 moindre feu produit de la chaleur que nous reſ-
 ſentons, quoy qu'il brûle neceſſairement, & ſans
 avoir égard à nous, & pourquoy ne ſentirions-
 nous point les influences des Aſtres? Il eſt vray
 que l'Aſtologie ne change pas la nature des cho-
 ſes, & n'empêche pas qu'elles n'arivent; mais les
 prédictions agréables donnent de la joye; & l'on
 peut plus aiſément remedier aux maux qu'on pré-
 voit, outre qu'ils ne ſurprennent pas tant, & qu'ils
 ſont plus facile à ſupporter. Voilà quel eſt mon
 ſentiment touchant cette partie de l'Aſtologie.

DEMONAX.

*C'eſt la vie d'un Philoſophe qui eſtoit du temps
 de Lucien.*

NOSTRE ſiècle n'a pas eſté dépourvu de
 perſonnes extraordinaires, tant pour les
 avantages du corps que pour ceux de l'eſprit. So-
 crate le Béotien que les Grecs apelloient Hercu-
 le, peut ſervir d'exemple de l'un, & le Philoſo-
 phe Demonax de l'autre. Car jo les ay connus
 tous deux, & j'ay veſcu long-temps avec le der-
 nier. Mais j'ay parlé du premier en un autre livre,
 où j'ay décrit ſa taille, ſa force, & ſa façon de vi-
 vre toute ſauvage. En effet il demouroit à décad-

vert sur le Parmacée, & se nourrissoit de vivres
 champêtres, sans prendre aucun repos que dans le
 travail. Il a nettoiyé les grands chemins de voleurs,
 comme on fait Hercule & Thésée, ouvert le pas-
 sage à travers des lieux inaccessibles, & rendu des
 rivières navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris de
 mettre icy comme une idée de sa vie, afin d'en
 conserver la memoire, & de porter la posterité à
 l'imitation de ses vertus; car il ne l'a cédé à pas un
 des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de
 l'Isle de Cypre, d'une maison assez illustre & opu-
 lente; mais comme il avoit l'esprit encore plus
 grand que sa fortune, il méprisa tout, pour s'a-
 donner à la Philosophie. Il n'y fut porté de person-
 ne, quoy qu'il ait vécu familièrement avec Aga-
 tubule, Demetrius, Epictete, & Timocrate d'He-
 raclée, qui estoit un autre grand Philosophe, sans
 parler de son esprit & de son éloquence. Quittant
 donc toutes les grandeurs & les richesses pour
 suivre le chemin de la Vertu, il conserva toute sa
 vie une grande liberté, tant en ses paroles qu'en ses
 actions, & mena une vie exemplaire & irreprehen-
 sible. Il passa par les Lettres humaines, avant que
 de se jeter dans la Philosophie, & ne se contenta
 pas d'une legere teinture des Sciences, mais il en
 voulut sçavoir le fond. Il avoit accoustumé son
 corps au travail, tant pour estre plus vigoureux
 que pour se pouvoir passer des autres; & comme
 il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme,
 il sortit volontairement de la vie, laissant beau-
 coup à parler de soy aux plus grands personnages
 de la Grece. Il n'embrassa point de Secte parti-
 culiere; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en
 chaeune; il laissa indécis laquelle il ostimoit le
 plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus

*On bâ-
 ty des
 ponts.*

d'estat de Socrate que des autres Philosophes, quoy qu'en son habit & en sa façon de vivre, il imitast davantage Diogene; Mais c'estoit sans vanité, & sans envie de se faire admirer; car il vivoit du reste comme les autres, & s'accommodoit aux loix & aux coustumes de son païs. Il n'affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agreable en son entretien, & delicat en ses railleries; de sorte que ses disciples n'aprehendoient pas la severité de ses reprehensions, encore qu'ils ne méprisassent pas ses avis, & qu'ils en fissent leur profit. On ne le voyoit jamais crier ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colere, lors qu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïlloit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & taschoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'estoit le propre de l'homme de faillir, & celuy du sage de pardonner & de redresser ceux qui faillent. Dans cette sorte de vie il n'avoit besoin de personne, & chacun avoit besoin de luy. Il avertissoit ses amis qui estoient dans une haute condition, de ne se point fier à une chose si fresse que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des sots; & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouvoient longtemps durer, & que la coustume adoucissoit les choses les plus rudes, & aprivoisoyt jusques aux maux. Il se plaisoit à reconcilier ceux qui estoient mal ensemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouvoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne voulussent point pardonner. Il fit un jour une belle harangue au peuple dans une sedi-

tion, & en ramena plusieurs à leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il disoit & à tout ce qu'il faisoit, & l'on eust dit que la persuasion habitoit sur ses lèvres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce, gaye & paisible, & si quelque chose troubloit sa tranquillité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand thresor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'ennemis, & se pouvoit dire plutôt ami de tout le monde; car il ne refusoit son secours à personne, & croyoit que c'estoit assez d'estre homme pour estre en droit de luy demander son assistance. Mais il y en avoit dont il aimoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant sur tout ceux qui nous font la cour, sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tant grands que petits l'avoient en singuliere veneration, & ils n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de vivre, & eut des accusateurs qui luy reprocherent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardiment en public pour se deffendre, en l'estat d'un homme qui ne craint rien, & répondit tantost fort doucement, & tantost plus rudement que sa coutume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on met aux victimes, afin qu'on le pût sacrifier si l'on en avoit envie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerve, il dit que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine, qu'il

n'avoit pas desiré de les savoir , parce qu'il n'eût jamais pû empescher de les publier , soit qu'ils fussent bons ou mauvais , pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaisa le peuple , & luy fit quitter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez , & ses réponses promptes & aiguës. Favorinus ayant appris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchés pour un Philosophe , le vint trouver & luy demanda , qui c'estoit qui se moquoit de luy ? Un homme , répondit-il , qui a l'oreille assez delicate , & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie ? En vertu , dit-il , de ce que je suis né homme. Une autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie ? Qui t'a dit , répondit-il , que je suis Philosophe ? & se rira en souriant. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit ? Je ris , dit-il , de ce que tu juges les Philosophes à la barbe , toy qui n'en as point ; car c'estoit un jeune homme à qui il parloit. Un Rheteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue , qu'il avoit passé par toutes les Sectes ; mais il vaut mieux rapporter ses paroles , *Si Aristote m'appelle au Lycée , j'iray ; si Platon à l'Academie , je le suivray , si Zenon au Pécile , j'y demeureray , si Pytagore me veut , je me tairay.* Il s'écria , Pytagore t'appelle. Un jeune Seigneur Macedonien , assez beau garçon , luy ayant proposé un argument sophistique pour se moquer de luy , il luy répondit par un équivoque qui taxoit sa reputation ; dequoy l'autre s'estant mis en colere , & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il étoit homme ; Tu l'es donc , dit-il : Com-

me il se moquoit d'un Athlete qui portoit l'habit de vainqueur , pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques , il reçût de luy un coup de pierre à la teste , & comme on luy croit qu'il alast trouver le Proconsul : Non , dit-il , mais le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet , & fit publier qu'il le rendroit à celuy qui l'avoit perdu , en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là-dessus un beau garçon l'estant venu voir , & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques : Garde bien , luy dit-il , ton anneau , car tu ne l'as pas perdu. Comme un Sénateur Romain luy monroit son fils qui estoit fort beau , mais effeminé ; Il est fort beau, dit-il , & digne de toy , mais il ressemble à sa mere. Il apelloit un Cynique qui alloit vêtu d'une peau d'Ours, Arcefius au lieu de l'appeler par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la felicité , A estre libre , répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en avoit plusieurs qui l'estoient ; J'appelle libre , repliqua-t'il , celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comme cela se peut-il faire , dit-on ? Il est bien aisé , ajoûta-t'il ; car si l'on considere de près les choses du monde, on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée , le blâmant de ce qu'il rioit trop , & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique , Ni toy l'homme, dit-il. Comme un Philosophe se mettoit en peine de prouver les Antipodes , il le prit par la main & le mena à un puits , où luy montrant son ombre renversée ? N'est-ce pas comme cela , luy dit-il , que tu crois les Antipodes ? Un imposteur se vantant de savoir un secret pour avoir tout ce qu'il

*Ou, affi-
cher,*

*C'est
qu'Ar-
cefius si-
gnifie un
Ours.*

vouloit, il le mena chez un boulanger; & tirant une piece d'argent, prit un pain & dit, Voila tout mon seeret. Herodote ce celebre Rhereur pleurant son fils, qui estoit mort avant l'âge, & ne voulant point recevoir de consolation, il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde, & comme il luy eut demandé ce que c'estoit. Que tu l'aïlles trouver, dit-il. Un autre se tenant renfermé pour le mesme sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourvü qu'il luy pust nommer trois hommes de son âge, qui n'eussent jamais pleuré personne. Et comme il n'en pouvoit trouver. Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde. Il se moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte: N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que je te parle celui d'à present? Comme un de ses amis luy disoit, Alons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils: Penses-tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy? Voyant un jour disputer deux Philosophes, qui ne disoient rien à propos: Ne diriez-vous pas, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds, ou que l'un parle une langue que l'autre n'entend point? Agathoclés le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps; Si tu es le premier, dit-il, tu n'es pas le seul? & si tu es le seul, tu n'es pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Cethegus, qui alloit ostre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit un grand monstre: Ouy bien un monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir

*c'est
qu'en
pleurant
il bastois
sa mort.*

le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre precepteur du Prince, il dit, que c'estoit Jason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle ? Ouy, dit-il, comme tout le reste. Il avoit coutume de dire, parlant d'Herode le Rheteur, qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit de grandes extravagances pour la mort de son fils ; que Platon avoit raison de donner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eust eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Atheniens, pourquoy ils vouloient exclure les Barbares de leurs mystères, vû qu'Eumolthe qui les avoit instituez estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embatquer durant l'Hyver, un de ses amis luy dit, qu'il serviroit de pâture aux poissons : Aussi m'en ont-ils servy, dit-il. Un jour un mauvais declamateur à qui il disoit qu'il se devoit exercer, luy ayant répondu qu'il declamoit tous les jours en son particulier ; C'est que tu declames devant un lox, ajoûta-t'il. Voyant un Devin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne aventure : Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te scauroit trop donner ; sinon, l'on ne te scauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escrimant contre un pieu fiché en terre, selon la coutume des Romains, luy demanda s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se démettre sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car comme quelqu'un luy eut demandé si l'on brûloit mille livres de bois, combien il y auroit de livres de fumée ? Il ne faut dit-il, que peser les cédres, la fumée

Du, ses
fils.

fera le reste. Un Grec qui parloit fort mal sa
 langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait
 citoyen Romain; J'aymerois mieux, dit-il, qu'il
 t'eust fait citoyen d'Athènes. Il dit à un Sénateur
 qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste avoit
 porté son habit devant luy. Estant dans le bain,
 comme il aprehendoit de mettre le pié dans une
 cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit :
 il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour sa Pa-
 trie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il
 croyoit de l'autre monde : Attend que j'y aye esté,
 dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Un Poëte im-
 pertinent s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe,
 qui portoit que la terre avoit le corps, mais que
 l'esprit s'estoit envolé dans le Ciel; Je voudrois
 qu'il y fût déjà, dit-il. Comme il s'apuyoit sur un
 bâton, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy
 demanda ce qu'il avoit; O'est, dit-il, que Cerbere
 m'a mordu. Voyant un Lacedemonien en colere
 qui battoit son valet; Cesse, dit-il, de te rendre
 semblable à luy. Une laideronne nommée Danaë,
 ayant un procès, & sollicitant les Juges pour tâcher
 desles corrompre; Accommode-toy, luy dit-il,
 avec ta partie : car tu n'es pas Danaë fille d'Acri-
 se. Il en vouloit particulièrement à ceux qui phi-
 losophoient par vanité; & comme un Cinque
 erioit qu'il estoit disciple d'Anrsthène, de Cratès
 & de Diogene; non pas, dit-il, mais d'Hyperide.
 Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu
 de se battre legitimement; Ce n'est pas sans cau-
 se, dit-il, que les Poëtes vous appellent des lions.
 Un Proconsul voulant châtier un Cynique qui
 le blâmoit de trop de delicatessè, parce qu'il se
 faisoit arracher le poil de tout le corps, luy par-
 donna à la fin à sa priere. Mais que veux-tu, dit-

il, que je luy fasse s'il y retourne? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy; par où il reprochoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup sans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien acquiter de sa Charge; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeast du miel, comme un mets trop délicieux pour un Philosophe; Penses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des fots? Ayant vû au Pecile une statuë de cuivre, qui n'avoit qu'une main; La fortune, dit-il, a rendu à Cynegire l'honneur que luy avoient dénié les Atheniens. Comme un Philosophe boiteux se promenoit dans la Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Peripateticien. Epictète luy conseillant de se marier, & disant que cela n'étoit pas contraire à la profession d'un Philosophe; Donne-moy, luy dit-il, une detes filles en mariage. Il dit à un méchant homme qui contrefaisoit le Philosophe & parloit toujourns des categories, Qu'il en estoit digne. Comme les Atheniens deliberoient de dresser un Amphitheatre pour les combats des Gladiateurs, ainsi qu'on avoit fait à Corinthe; il faut auparavant, dit-il, abatre l'Autel de la misericorde. Ceux d'Elide luy voulant dresser une statuë, Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Ancestres, qui n'en ont point dressé à Socrate ni à Diogene. Je luy ay ouï dire une fois à un Jurisconsulte, que les loix estoient inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les méchans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit toujourns à la bouche ce mor

*Voyez
les Re-
marques.*

*C'est à
dire se
promen-
nant.*

*C'est qu'il
n'estoit
pas ma-
rié.*

*Categorie
signifie
Grec ac-
cusation
& repre-
hension.*

*Où, de
donner
des com-
bats de
Gladia-
teurs, à
l'exemple
des Corin-
thiens.*

d'Homere. *Qu'un sot & un habile-homme meurent tous deux d'une mesme mort; & disoit que* Thersite dans ses harangues sembloit un Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes; Il dit qu'il les estimoit tous; mais qu'il reveroit Socrate, admiroit Diogene, & aimoit Aristipe. Il vécut près de cent ans, n'estant jamais triste ni malade, & servant ses amis quand ils avoient besoin de luy, sans leur estre à charge, ni faire tort à personne. Les Atheniens & toute la Grece l'avoient en si grande estime, que les Magistrats se levoient lorsqu'il passoit, & chacun se taisoit quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil, il logeoit où il se trouvoit, & on l'estimoit à bon-heur, comme si l'on eust reçu un Dieu. Les Boulangers mesme s'entrebatoient à qui luy donneroit du pain, & les enfans luy presentoient de leurs fruits, & l'apelloient leur pere. Un jour qu'il s'estoit fait une émeute dans l'assemblée du peuple, tout le monde s'arresta quand il parut; ce que voyant, il se retira sans rien dire, parce qu'il avoit fait ce qu'il desiroit. Comme il vit qu'il commençoit à estre à charge à soy-mesme, il dit à ceux qui estoient presens, ce que le Heraut crie après les jeux: *On se peut retirer, le spectacle est achevé, & mourut* faute de manger, sans rien perdre de sa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant sa sepulture; Si personne ne m'ensevelit, dit-il, la pourriture m'ensevelira: Mais quoy, répondit-on, te laisseras-tu manger aux chiens & aux oiseaux? Je seray pour le moins, dit-il, utile à quelque chose après ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques avec grand

Qu'un) l'aine & un vaillant meurent l'un comme l'autre.

appareil : Tout le monde voulut y assister , & les Philosophes le portèrent eux-mêmes sur leurs épaules. Il fut long-temps regretté , jusqu'à reverer comme un chose sacrée , la pierre sur laquelle il s'asséoit. Voila ce que j'avois à dire de ce grand Homme , pour faire voir comme un échantillon de sa gloire.



LES AMOURS.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET DE THEOMNESTE

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues ; En l'une on soutient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons : mais c'est l'amour honneste , selon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois , l'Auteur tâche malicieusement , sous ce pretexte , d'introduire le sale amour ; mais l'autre opinion y est si bien défendue , que cela ne peut corrompre personne , & sert plutôt à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se défendre. Car toutes les raisons en sont chymériques , & confondent l'amitié avec l'amour , & le vice avec la vertu.

LYCINUS. **T**U m'as réjoui , Theomneste , par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut estre toujours rendu , ni occupé à des choses serieuses j'avois besoin de quelque relâche , & je n'en voy point de plus agreable que celuy-là. S'il te souvient.

donc encore quelques-unes de tes aventures , je te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part , puis que nous celebrons aujourd'huy la feste d'Hercule , qui est un Dieu amoureux aussi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conterois plutoſt, Lycinus les flots de la mer , & les petits flocons de neige , qui tombent en Hyver ſur les campagnes , que le nombre de mes amours ; Et l'on diroit que Cupidon a lancé ſur moy tous ſes dars ; car je paſſe toujours d'amour en amour , & j'en ay fait un nouveau avant que d'eſtre déſait du premier ; où plutoſt , d'un ſeul il en renaïſt pluſieurs , comme deſteſtes de l'Hydre, ſans qu'Iolas meſme me pût ſoulager. Auſſi le feu qu'on r'allume inceſſamment, ne s'éteint jamais ; & il ſemble que l'amour eſt comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beantez , ſans en eſtre jamais raſſaſié. Je doute quelquefois ſi cen'eſt point un eſſet du courroux des Dieux , & ſi je n'ay point offenſé Venus & Cupidon , comme ces illuſtres coupables qui ont reſſenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy ! Theomneſte ſe faſcheroit d'eſtre né homme , & d'aimer ce qui eſt beau , & il chercheroit des remedes pour ſe guerir d'une maladie ſi agreable : Tu devrois plutoſt benir le Ciel , de ce qu'il ne t'a point deſtiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture , ni à un ſale indigne trafic , & aux inquietudes du marchand & du pilote ; mais à une vie delicieuſe , dont les tourmens meſmes ſont doux , & où l'on paſſe continuellement de l'amour à la jouiſſance, & de la jouiſſance à l'amour, ſans aucune interruption de plaiſir ni de delices ; puis qu'il y en a meſmes dans les deſirs & les ſpe-

rances. Tandis que tu me faisois ce long recit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer; ce qui me faisoit assez connoître que tu n'avois pas seulement aymé ces choses, mais que tu en aymoies encor le souvenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter, de tes longues & agreables erreurs, fais-en icy un sacrifice à Hercule, pour rendre son service accompli, & celebrer pleinement sa feste.

THEOMNESTE. C'est un Dieu carnassier, Lycinus, qui n'aime pas les sacrifices qui ne font point; mais puisque tu veux solemniser cette feste par des discours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne-heure, & qui n'ont réveillé dès le point du jour. Tire donc la Muse de ses exercices ordinaires; fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaist le plus de l'amour des femmes ou de celuy des garçons: car comme tu n'es engagé, ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui aime éperdûment tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de serieux? Ce n'est pas mon avis; & il me souvient encore d'une dispute que j'oüis il n'y a pas long-temps sur ce sujet, où je vis combattre deux champions avec tant de force & d'adresse, que je doutay quelque temps qui remporteroit la victoire. Si tu veux, je te feray le recit de leur combat. Ils n'estoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre passion, mais chacun avoit la sienne particuliere, & condamnoit celle de son voisin.

*Cela sera
expliqué
plus bas.*

THEOMNESTE: Que je serois heureux d'entendre une si agreable dispute! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy, & ne me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINUS: Comme j'avois dessein de naviger en Italie, je m'embarquay sur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions eüe ensemble. Lorsque j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, j'entray dans le vaisseau & m'assis près du Pilote. Mon dessein n'est pas de conter par le menu toutes les aventures de nostre navigation; mais après avoir rasé la coste de Cilicie & de Pamphilie, d'une vitesse incroyable, à l'aide des vents & des rames, & traversé, avec difficulté, les Isles Quelidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grece; nous entrâmes dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes les villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous tâchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de nostre voyage; & lorsque nous fumes arrivez à Rhodes, nous resoluâmes d'y séjourner, pour nous remettre du travail de la mer, si bien que les Matelots tirans à sec leur navire, dresseront leurs petites cabans sur le rivage. Pour moy je gagnay tout doucement le logis qui m'estoit préparé vis-à-vis du Temple de Bachus, & en passant je contemplois avec plaisir les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme je me promenois sous le portique de ce Temple, & considérois tout à loisir les diverses peintures, me remettant dans l'esprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui

estoyent presens m'interpretoit, lors qu'il y avoit quelque mystere caché; Il m'ariva au sortir de là un des plus grands pladix qui puisse ariver en un país étranger, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car je trouva deux de mes anciens amis, que tu as veus souvent icy avec moy, le beau Caricles de Corinthe, qui est toujours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames; & l'Athenien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme échuy qui a en teste l'amour des garçons, jusqu'à faire des imprecations contre Prométhée, tant il abhorre les femmes. Dur reste, grand Advocat & savant dans les affaires, mais qui aime la lute & les autres exercices, pour contenter, à mon advis, sa passion. D'aussi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embrasser, & me prièrent chacun, selon la coutume, de prendre leur logis. Je m'en deffendis le mieux que je pus; & pour les mettre d'acord, je leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy, & qu'en suite j'irois chez eux, parce que je voulois estre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hoste le premier jour, Callicratidas celuy d'après, & Caricles le troisiéme. Je remarquay en la maison de chacun des preuves de leur Passion. Car l'Athenien n'avoit chez luy que de beaux garçons; & si-tost qu'ils devenoient grands & barbus, il les envoyoit en festerres pour administrer son bien; Mais Caricles n'estoit servy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy un homme, si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuisinier, qui ne pouvoit donner de jalouste. Cependant il y avoit toujours entr'eux quelques differens sur ce sujet, que j'avois assez de peine à apaiser. Comme je

leur

leur eus dit mon dessein , ils voulurent estre de la partie , ayant envie de voir l'Italie aussi bien que moy ; & alors que nous fûmes arrivez à Cnide , nous résolûmes d'y descendre pour voir le Temple & la Venus de Praxitele , avec les autres raretez du païs. Nous y abordâmes doucement & sans peine , comme si la Déesse mesme y eust conduit nostre vaisseau. Les autres en arivant eurent soin de se pourvoir de ce qui leur étoit necessaire : mais pour nous , nous courûmes toute la ville , riant de la licence du peuple , qui estoit grande , comme dans un lieu consacré à Venus. Après avoir vû le Portique de Soltrate , & les autres curiositez de la ville , nous vinmes au Temple de la Déesse , Caricles & moy fort gayement , mais Callicratidas à regret ; & l'on voyoit bien qu'il eust preferé le Cupidon de Tespie , à la Venus de Cnide. Dès que nous fûmes à l'entrée du Temple , nous vîmes des marques de la presence de la Déesse. Car la partie du parvis qui est découverte , au lieu d'estre pavée à l'ordinaire , estoit remplie d'arbres fruitiers , qu'on voyoit tous chargez de fruits , parmi lesquels estoient entremeslez quelques platanes & quelques ciprés pour avoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte , consacré à la Déesse , & le laurier mesme , quoy que son ennemi. Chaque arbre estoit entortillé de lierre , ou de panpres chargez de raisins , qui faisoient un bel ombrage , outre que Bacchus & Venus s'accordent fort bien ensemble , & font un meslange tres-agreable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple (car on y voyoit peud'honnêtes gens) sous lesquelles plusieurs se réjouissoient , & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Après avoir admiré toutes ces merveilles , nous

entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statuë de la Déesse, qui ouvroit à demy les lèvres, comme une personne qui sourit. Elle estoit toute nuë depuis les pieds jusqu'à la teste; mais comme si elle eût oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'une main ce qu'il semble que Venus ne devoit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'étoit éforcée de surmonter la matiere; si bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus délicats d'un si beau corps. A ce spectacle, Cariclès s'écria comme hors de loy! O Mars, mille fois heureux, d'avoir esté surpris couché avec cette Déesse; & qui plus est, lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre. Et là-dessus s'aprochant, il étendit le cou le plus qu'il pût pour la baiser. Cependant, Callicratidas demouroit froid & pensif; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par une fausse-porte, qui estoit de l'autre costé, pour voir la statuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclès; Dieux! que ces épaules sont bien tournées! ses flancs charnus! ce derriere ni trop gras ni trop petit! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganymede, verse le Nectar à Jupiter. Car pour moy, je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclès demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. En suite, ayant aperçü quelque tache à la cuisse de la Déesse qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc, très-poli, je crus que c'estoit un défaut de la pierre, comme il arrive assez souvent, vü que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque legere imperfection qui en rehausse l'é-

clat, au lieu de se diminuer ; & admiray l'adresse de l'ouvrier, d'avoir sçû cacher ce défaut en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plutôt la Sacristine ; car on tient que c'est une femme, nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, poussé de quelque mauvais genie, vint à s'embraser de l'amour de cette statue. Il passoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler, ayant toujours les yeux atachez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, comme pour exhaler son feu, & adoucir loiblement qu'il enduroit. En suite il jettoit des vœux ; & quand il avoit bien rencontré, il la saluoit profondément, comme pour la remercier de cette faveur ; mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprecations contre la ville & contre soy-mesme, comme si tous les mal-heurs du monde luy fussent arrivez, & tâchoit à corriger cette chance par une meilleure. Sa passion continuant, tous les murs du Temple, & tous les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitelle au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en ofrande à la Déesse. On crût d'abord que c'estoit par devotion, mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de violence de sa passion, sansqu'il parust plus depuis, soit qu'il se fust precipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut achevé son recit, La statue donc d'une femme, s'écrie Caricles, est capable de donner de l'amour. Et que ne fera point l'original ? Pour moy je prefererois une de ses nuits, au sceptre de

Jupiter. Nous ne sçavons point encore, répondit Callicratidas en souriant, si arrivant à Thespie, nous ne trouverons point plusieurs histoires semblables de la statue de Cupidon. Après quelque contestation de part & d'autre, je les obligeay à une conférence réglée. Car il n'est pas encore temps, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agréablement notre plaisir. Quitant donc ce Temple où plusieurs pèlerins abordent, entrons sous quelqu'un de ces cabinets pour décider nostre différent, à la charge que le vaincu sera contraint d'acquiescer, sans importuner plus le vainqueur. Ils approuverent tous deux mon avis, & nous sortimes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & rêveurs, comme s'il eust esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lorsque nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais, Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où se doit terminer vostre différent; Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes; & en disant cela, je pris place au milieu d'eux, pour servir comme de juge, & m'affis avec le sourcil d'un Sénateur de l'Areopage. Caricles qui devoit parler le premier, passant la main sur le front, demeura quelque temps à rêver, puis commença ainsi: Je t'invoque grande Déesse, qui presides en ces lieux sacrez! Toy que les graces acompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit sa naissance comme sa perfection! Les discours d'amour ont besoin particulièrement de ton assistance, puisque tu en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nectar qui charme nos occurs, & ce je ne sçay quoy qui ravit tout le monde en admiration. Vien défendre la cause

La persuasion.

de son sexe & la tienne, contre des monstres qui veulent renverser l'ordre de la nature, & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes-néz. J'ateste le Principe éternel, qui par l'assemblage & le mélange des Elemens, a produit tout ce que nous voyons, & qui sachant que nous estions mortels, & que rien ne pouvoit engendrer seul, a fait la différence des sexes pour conserver chaque espece, & remedier par là à la brièveté de nostre estre. Pour cela il a donné au male & à la femelle un amour reciproque l'un envers l'autre; & après avoir distingué leur nature, y a ébly des bornes éternelles, qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Univers, & l'aneantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, jusqu'à present; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siecle d'Or a duré & que les hommes ont conservé la pureté de leur Estre, ils ont suivy les saintes loix de la Nature, sans avoir d'autre desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre se sont laissez aller à des plaisirs défendus, se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif, & ont semé dans un champ sterile, sans en prétendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; mais les miserables qui souffrent ce suplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puisqu'il détruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse; & se fanent en leur fleur; avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point,

& ce qu'ils ne peuvent estre ; & pour demeurer plus long-temps enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle & maistrresse de tous maux, en inventant tous les jours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extrayagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, nostre vie seroit exempte de crimes & de suplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions, les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles ; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces divines loix ; l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celuy qui les a voilées, & qui a employé la lumiere de sa raison à se corrompre. O insensé ! quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines ? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir ? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroit le genre humain ? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur sale amour sous un faux masque de vertu ; & se pensent bien défendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô venerables Philosophes, pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'expérience rendent plus dignes de vôtre amitié, pour aimer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau, qui soit digne d'estre aimé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour ? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais séparées ; Homere vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quel-

qu'un, que sous un beau corps il logeoit un vilain esprit : En un autre endroit il préfere de bien loin le sage Ulysse au beau Nirée; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre.* Pourquoi est-ce que la Sagesse, la Justice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous êtes transportez d'amour pour de jeunes étourdis ? Falloit-il aimer Phedre, après avoir trahy son amy, ou Alcibiade qui d'une main sacrilege mutiloit les statues des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les mysteres d'Eleusine dans une débauche ? Mais tandis qu'il n'a point de barbe ? il vous est aimable, & chacun le fuit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoi couvrant de beaux noms de vilaines choses, apelez-vous vertu de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse ? Mais arrêtons-nous là, de peur qu'il ne semble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grands personnages ; Et passant à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable mesme en ce point, à celui des femmes. Vous m'avoüerez que plus l'objet de nôtre amour est de durée, & plus il est agreable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue, ou plus heureuse ; mais puisque quelque demon envieux a racourci nôtre felicité par le retranchement de nos jours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme est capable d'être aimée long-temps ; & quoy que la fleur de la beauté ne dure pas toujours, elle a neanmoins de quoy contenter nos desirs, & entretenir nôtre passion. Mais un beau garçon, après ses premie-

Lysias.

res années , n'est plus propre à cet office , & devient trop masse pour servir de femme. Parleray-je du plaisir qu'elles ont commun avec nous, & qui redouble le nostre? car nous sommes nez pour la société, & non pas pour mener une vie sauvage & solitaire , d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons servir la table de lien à nostre amitié. En un mot, nous sentons redoubler nostre joye, & diminuer nos déplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque mesme au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il accroist le nôtre, au lieu de le diminuer; & nous ne pouvons sans injustice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ont point de part, sur tout lorsque celuy qui le donne, en peut prendre sans en oster, & qu'il nous l'augmente plutôt en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y souffrent du déplaisir; ce qu'il témoignant assez par leurs larmes, mesme après que la douleur est passée, sans parler du regret éternel qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honneste ni de dire ni de faire; Si je devenois assez furieux pour m'écartter du cours ordinaire de la Nature; J'aimerois mieux que ce fut avec une femme qu'avec un garçon, parce que c'est un objet plus aimable.

& qui me peut donner l'une & l'autre volupté ; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point , retranchons pour le moins cét autre amour , si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades , & de faire ensemble un amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus juste que les femmes deviennent hommes , que de voir les hommes devenir femmes , puisque chaque chose tend à sa perfection ? Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur , regardant son rival de travers , comme s'il eust esté coupable d'un crime énorme ; Je jettay doucement les yeux sur Callicratidas , & luy dis , que je pensois estre dans l'Aréopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement , tant les discours de Cariclés m'avoient touché : Qu'il estoit temps qu'il dépliast l'éloquence de son pays , pour résister à un si puissant ennemy. *Athènes* Après avoir donc fait quelque silence , pendant lequel il paroissoit plein d'inquietude , & agité en son esprit de diverses pensées , à la fin il parla ainsi.

Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Etat , elles t'éliroient sans doute pour leur protecteur , Cariclés , & te dresseroient des statues , puisque tu témoignes tant de passion pour elles , & que tu défens mieux leur cause , qu'elles-mêmes : Quand ce seroit cette illustre Argienne qui prit les armes contre les Lacédémoniens , pour laquelle Mars est mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite sacrée de Sapho , dont Lesbos se vante : ou

Théane la Pythagoricienne, & peut-estre que Periclés mesme n'en auroit pas tant dit pour Aspasia. Mais s'il est permis à un homme de défendre la cause des hommes, sans offenser la Déesse qui préside en ces lieux, puisque je ne condamne point son amour; Je diray que je pensois d'abord que toute cette dispute ne seroit qu'un jeu; mais puisque Cariclés d'une galanterie en a fait un crime, & qu'il a appelé à son secours la Philosophie, pour la défense des femmes, je puis bien emprunter les mesmes armes pour le combattre, veu qu'il n'y a que le véritable amour, dont je parle, qui puisse joindre la vertu avec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fussions sous l'ombrage frais de cet arbre où Socrate entretenoit Phedre, & tenoit ses divins discours que Platon rapporte. Peut-estre qu'il entrouvroit son écorce, comme ceux de Dodone, pour m'ouïr soutenir un amour dont il a esté souvent témoin. Mais puisque nous sommes separés de ces lieux par des mers & par des montagnes, & que je suis contraint de me défendre en une terre étrangere; car le voisinage du Temple de Venus est avantageux à mon ennemy; il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Verité, ny abandonner la justice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta presence, celeste Amour, pere des mysteres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit enragé comme ton rival, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Univers du Câos, où il estoit ensevely; & le releguant au fond du Tartare, où il est enfermé de portes d'ai-

rain , qu'il ne ſçauroit jamais rompre, tu as couvert pour quelque temps la lumiere de tenebres, à la faveur deſquelles tu as produit tout ce que nous voyons , tant ce qui a vie , que ce qui n'en a point, & verſé dans nos ames les ſemences de l'Amitié , qui ſe perfectionnent avec le temps, après avoir eſté infuſes dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage , il a eſté introduit par neceſſité, pour la conſervation de l'eſpece; mais l'amour des garçons eſt un ouvrage de la raiſon. Or les choſes qui ſont à ventées , pour le plaisir ou la bien-ſéance, ſont bien plus belles & plus parfaites que celles qui ſe font par une neceſſité preſente, comme l'honneſte eſt preferable à l'utile & au neceſſaire. Pendant la rudeſſe du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on ſe contentoit des choſes ordinaires , parce qu'on n'avoit pas le loisir ny l'induſtrie de chercher les autres. C'eſt ainſi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais après avoir trouvé l'invention du bled, on laiſſa cette premiere nourriture aux beſtes, & perſonne n'eſt aſſez amoureux de l'Antiquité , pour nous vouloir remener au gland de nos peres. On n'eut d'abord, pour veſtement, que les peaux des beſtes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis ſe façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour ſe veſtir, & à baſtir des maiſons. En ſuite, ces Arts venans à ſe perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on fit de belles eſtoffes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de

*On peut
défendre
par la
route ſor-
te l'extra-
vagance.*

cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siecles ; car celuy des femmes estoit alors trop necessaire pour la propagation du genre humain ; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie, comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernieres inventions, comme si c'estoient les pires ; ni preferer un amour à l'autre, parce qu'il est plus ancien ; mais gardant les vieilles coustumes comme necessaires, louer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empescher de rire, lors que j'entendois Caricles nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes, comme s'il se repentait d'estre né homme, ou Grec plutost que Barbare. Car il n'est pas estrange que les bestes qui n'ont pas l'usage de la raison ne se servent pas de ses inventions ; & que les nations rudes & grossieres n'ayent pas l'avantage de celles qui sont policées. Si les animaux estoient capables de raison, ils ne meneroient pas une vie sauvage & vagabonde, comme ils sont ; mais ils vivroient ensemble, & fonderoient des Villes & des Republicques. Les lions n'ayment pas les lions ; Pourquoi ? parce qu'ils ne philosophent point. Les autres bestes de mesme, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié ; mais la raison & l'experience ont fait connoistre aux hommes, & particulièrement à ceux qui sont les plus civilisez, que l'homme est plus digne d'estre aymé que la femme. Ne condamne donc point Caricles, ce que tu

ignores , ou dont tu n'és pas capable ; & ne préfere pas un sot amour à un amour celeste ; mais quitte avec l'âge les passions de la jeunesse ; pour prendre de plus nobles habitudes. Considere , si tu ne l'as encore fait , qu'il y a deux sortes d'Amour ; l'un enfant , qui ne peut estre gouverné par la raison , & n'est que l'ouvrage de la Nature ; l'autre celeste & divin , qui n'inspire que de saints desirs , & ne se trouve que dans les grands personages , qui estans plains de ce Dieu , n'aprouvent que la volupté qui se trouve mêlée avec la vertu. Car il est vray , selon le Tragique , que l'Amour inspire deux diverses passions ; ou plutôt , que ce sont deux choses différentes , exprimées sous un mesme nom , comme il y a deux sortes de pudeur , l'une bonne , & l'autre mauvaise. Il ne faut donc pas trouver estrange que la passion ait pris le nom de la vertu , & que l'amour de bien-veillance & celui de concupiscence , s'appellent de mesme nom. Mais , me direz-vous ; condamnez-vous le mariage ? & voulez-vous bannir les femmes du genre humain : Il seroit peut-estre à souhaiter , selon Euripide , qu'on s'en pût passer , & qu'on pût obtenir les enfans des Dieux , par des vœux & des offrandes ; mais puisque cela ne se peut , il faut obeïr à la nécessité , & laisser le choix à la raison d'un amour plus honneste & plus sortable. Qu'on fasse donc cas des femmes pour le besoin ; mais hors delà , point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs defauts ? Qui puisse endurer une femme dont toute l'occupation consiste à se parer ; qui seroit le plus souvent laide & insupportable , sans le fard & les autres ornemens ? Si quel-

qu'un avoit vû les femmes au sortir du lit, avant que d'estre parées, il en auroit horreur; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choses serieuses; mais à se peigner & à s'ajuster; environnées d'un grand nombre de servantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou un réchaut, les autres un bassin ou une aiguière, & toute leur toilette est pleine de drogue comme une boutique d'Apotiquaire. Les uns sont propres pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir; les autres pour noircir les sourcils, ou pour rougir les jouës & les lèvres. Mais la plus grande partie du temps est employée à leur coiffure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant une partie sur le front pour le couvrir, & laissant jouer negligemment le reste sur les épaules, après l'avoir parfumé avec les plus précieuses odeurs de l'Arabie, pour lesquelles elles épuisent souvent la bourse de leurs maris. Leur pied est pressé dans un patin, leur sein toujours serré pour en paroître plus ferme, leur corps plutôt nud que vestu, n'estant couvert que d'un crespé ou de quelque étoffe très-delicatè, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couvert de fard est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée; toutesfois comme elle est sans vertu & sans savoir, elle se peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres defauts qui coûtent davantage à leurs maris, leurs chaînes, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles? car elles sont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis

les pieds jusqu'à la teste. Voila quel est leur équipage , voyons maintenant quelle est leur vie ; Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de se parer , pour assister à des mysteres, dont les noms mesmes nous sont inconnus , & qui sont legitimement suspects aux maris , quoy qu'on n'y admette point d'hommes ; puisque le dedans n'est pas plus dur que le dehors. Si-tost qu'elles sont de retour , il leur faut estre long-temps dans le bain , pour passer de là à une table couverte de toutes sortes de mets , où elles se crevent d'abord , & ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures , qui sont qu'on a besoin d'un bain au sortir d'avec elles ; Je ne parle point de leur dissimulation , ni de leurs refus affectez , & autres vices , que celui qui voudroit éplucher , comme a fait Menandre , maudiroit aussi bien que luy Pro-
Adultere, en vie,
etc.
 methée ; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. Mais oposons un peu à cette vie celle d'un jeune garçon , pour en faire mieux voir la difference. Si-tost qu'il est levé & vestu, sans tant de façon , il sort du logis sous la conduite de son precepteur , suivy de quelques valets qui luy portent , non pas des peignes ny des miroirs , & autre équipage du luxe ; mais un portefeuille & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité , qu'on luy propose à imiter. Quelquefois on luy portera sa lyre , s'il va chez le Musicien. Après avoir passé une partie de la matinée dans les Sciences , il s'exerce aux armes , au maneige , ou à la lutte , & aux autres exercices du corps , méditant déjà dans la paix le dur mestier de la guerre. En suite, il se baigne legerement , & mange sobrement , pour

estre capable après d'isné de vacquer à des choses serieuses. Car il donne encore le reste du temps à l'étude : & après avoir passé ainsi tout le reste du jour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquietude & sans trouble. Qui n'aymeroit un tel garçon, s'il n'est tout à fait insensible : puisque dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles ? Puissè-je le reste de mes jours vivre en paix avec luy, sans l'abandonner un moment ; puissè-je jouir toute ma vie de son aymable entretien. Que s'il tombe malade, comme la vie humaine est sujette à mille accidens, je veux estre malade avec luy ; s'il monte sur mer, je le veux suivre ; s'il est attaqué, je le veux défendre ; s'il est pris, je renonce à ma liberté ; s'il meurt, je le veux accompagner au sepulchre, qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade ; car j'en veux que des Heros pour exemple ; qui ont vécu tous deux ensemble dès leur plus tendre jeunesse, vengé tous deux la mort d'un pere, couru tous deux mesme fortune. Si l'un estoit malade, l'autre le consoloit & sentoit les maux plus vivement que les siens ; s'il estoit accusé, il le défendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée jusqu'en Sythie ; & lorsqu'ils furent arrivez dans la Chersonése Taurique, l'un persecuté des furies vengeresses de sa mere, écumoit par terre ; & l'autre en ce triste état, luy rendoit les devoirs, non seulement d'amy, mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Micenes, chacun vouloit mourir pour son amy, comme s'il eût vécu en luy, & fut mort

en foy. Quand cet amour donc qui s'est formé dès l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison ; alors celuy que nous avons aymé, avant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoistre l'aimant d'avec l'aymé ; la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui se refléchet dans un miroir. Pourquoi donc condamne-tu comme une volupté estrangere, une doctrine reçüe du Ciel, qui a esté transmise de main en main jusqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme estant conforme à nôtre nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette discipline Socratique est approuvée par les Oracles, qui ont jugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre, il approuve l'amour des garçons comme une chose utile à la Republique. Il les faut donc aymer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'estendre jusqu'à la vieillesse, en reverant ce sacré lien ; Car de cette sorte la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni souillée d'aucun crime ; & la réputation des personnes qui auront vécu de la sorte, vivra encore après leur mort. Le Ciel mesme, selon la doctrine des Philosophes, les recevra au sortir de la terre. Après que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour & de la gloire, j'arestay Cariclès qui vouloit répondre, parce qu'il estoit temps de retourner à nostre vaisseau. Et comme ils me prièrent de

prononcer sur leur différent , je leur dis , Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ , mais que c'estoit le fruit d'une plus longue meditation ; parce qu'ils n'avoient rien oublié de tout ce qui se pouvoit dire sur ce sujet , & qu'ils s'estoient servis de raisons solides , & de paroles choisies ; Que je souhaiterois donc de pouvoir remettre le jugement à une autre fois , pour y deliberer à mon tour , & voudrois , s'il se pouvoit , ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible , & qu'ils ne cesseroient de me persecuter : je leur dis naïvement , Que je tenois le mariage necessaire , & très-heureux , lorsqu'on avoit bien rencontré ; mais que je croyois l'amour des garçons , qui est une introduction à l'amitié , digne des seuls Philosophes ; c'est pourquoy je ne permettois qu'à eux seuls de les aymer , comme les femmes n'étans pas dignes de leur amour. Ne te fasche donc pas , dis-je , Cariclés , si Corinthe le cede pour ce coup à Athenes. En disant cela , je me levay sans attendre leur réponse , honteux de voir Cariclés plus honteux que si on luy eust prononcé son Arrest de mort , & l'autre plus joyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques ; aussi nous traita-t'il splendidement pour récompense : J'essayay cependant de consoler Cariclés , en le cajolant sur son éloquence , & sur ce qu'il avoit si bien défendu la plus mauvaise cause. Voila ce qui se passa dans nostre séjour de Cnide ; Dy maintenant ce qui t'en semble , & si tu aprouves mon jugement.

LE HOMME ESTE. Qui en doute ? Crois-tu que je ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable ? J'estois si transporté pendant

*C'est une
raillerie.*

son recit que je pensois estre à Cnide, & que ce logis fut le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice, aimant un beau garçon, & couchant avec luy, de demeurer comme un Tantale, à avoir l'eau jusqu'aux yeux, sans pouvoir se des-alterer. Ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ny d'estre assis auprès de luy à l'entretenir, puisque la vûë & l'entretien ne font qu'un degré à la jouissance. Mais pourquoy m'expliquer davantage en ces matieres? laissons l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit avec luy; dequoy il ne faut pass'étonner, puisqu' Achille en usoit de mesme avec Patrocle: ce qu'on peut juger par ses regrets, où il mêle quelque chose, qui passe jusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre, que cecy n'est pas honneste; mais pour le moins il est veritable.

LYCINUS. Je ne souffriray pas, Theomneste, que tu jettes les fondemens d'une nouvelle dispute, ny que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feste. Mais sans plus tarder, alons sur la place voir allumer le bûcher d'Hercule, & représenter la Catastrophe sur le Mont Oëta.

*Il y a icy
une page
de sa'ere
re'ran-
ché.*

LES IMAGES : LES IMAGES

LES IMAGES

OU

LES PORTRAITS.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET DE POLYSTRATE.

C'est la description d'une Beauté.

LYCINUS **I**L m'est arrivé presque la même chose à la vûë d'une belle Dame , que les Poëtes feignent qu'il arrivoit à l'aspect de la teste de Meduse , d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien parfaite pour te toucher de la sorte , toy qui es épris d'un autre amour : mais encore , quelle est cette Nymphe , ou cette Déesse , dont les regards sont si mortels ? Ne m'envies pas le bon-heur de la connoistre , quand je devois estre métransformosé en rocher ; car tu ne deviendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois seulement vûë en passant , elle te rendroit plus immobile qu'une statuë : Mais le mal seroit bien plus dangereux , si elle avoit jetté sur toy l'un de ses regards ; car elle t'atireroit par la force de ses charmes ; & tu la suivrois par tout , comme le fer fait l'aiman.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINUS. Tu penses que je t'en fais acroire; mais je crains plustost qu'après l'avoir veü, tu ne m'accuses de n'en avoir pas assez dit. Du reste, je n'en sçay autre chose, sinon qu'à voir son train & sa suite, c'est quelque grande Princesse; Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un superbe appareil; mais je ne te puis dire son nom, & j'oüis seulement quelqu'un qui disoit en passant à un autre, Voila quelles sont les beautez d'Ionie; Il ne faut pas s'étonner si la plus belle de toutes les villes a produit la plus accomplie & la plus illustre de toutes les Dames.

Smyrne.

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux, de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit, & je commence à croire ce que tu as dit de ton transport, & que tu estois petrifié comme Niobe, de ne l'avoir pas suivie pour aprendre son logis. Mais pour te punir, je ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que je la connoisse au moins par le discours, si je ne la puis connoistre autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que je te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & je crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle est faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ses amis.

LYCINUS. Je feray mieux, ce me semble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans

l'Univers; As-tu veu la Venus de Cnide, & ouy ce qu'on en dit, Qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en jouir, tant il en devint amoureux?

POLYSTRATE. Oüi, j'ay veu ce chef-d'œuvre de Praxitèle.

LYCINUS. Et cét autre d'Alcamène, qui est dans les jardins d'Athènes?

*Venus.
Statuë,
qui estoit
dans la
forseresse
d'Athe-
nes.*

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes, si j'y avois manqué.

LYCINUS. Tu auras donc veu aussi la So- sandre de Calamis; car tu as esté souvent au Chateau. Mais, dis-moy, lequel tu estimes le plus, de tous les ouvrages de Phidias?

POLYSTRATE. Celuy qu'il estimoit le plus luy-mesme, je veux dire sa Lemnienne, où il daigna mettre son nom, si tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye sur sa lance.

LYCINUS. C'est assez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faisons un amas de toutes les perfections de ces grands Chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'est pas, aisé d'agencer tant de beautez diferentes, sans choquer les regles de la proportion.

LYCINUS. Ne crains rien; Je prendray premierement le front, les cheveux, & les sourcils de la Venus de Praxitèle; avec la gayeté, la douceur & la vivacité de ses yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du visage, & la delicatesse des jouës, avec la juste longueur du nez; & de son Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcamene nous donnera sa gorge & sa belle main, avec la rondeur du poi-

*Ou, sim-
plement
la bouche
& le cou.*

gnet & ses doigts qui finissent insensiblement. La Sofandre de Calamis y ajoutera son souris & sa pudeur, avec la propreté & la modestie de son habit; mais elle aura la teste nuë. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. *Sans voile.* Que te semble, Polystrate? sera-t-elle belle de la sorte?

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque chose.

LYCINUS. Tu veux dire son teint, où ce qui doit être blanc, l'est en sa perfection, & tout le reste de même; mais d'où l'emprunterons-nous? fera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux sçeu le mélange des couleurs? Euphranor nous donnera la chevelure de sa Junon. Polygnote la noirceur des sourcils, & le vermillon des joües de la Cassandre, avec la delicatelle du crespé qui la couvre, dont une partie se retrouffe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint, Appellés aura soin que la blancheur en soit vive, comme celle de sa Pæate, & Aëtion luy donnera les levres de sa Roxante. Si tu n'aimes mieux apeller à ton secours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, meslera la pourpre à l'ivoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, ses doigts de rose; & un autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là une beauté divine, & veritablement celeste; mais encore que faisoit-elle lors que tu la vis?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, & ne laissoit pas de s'entretenir avec une personne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle

disoit. Mais quelquefois en souriant elle mon-
troit un rang de perles orientales, car c'est ainsi
qu'on peut appeler la blancheur de ses dents
d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées, &
dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses
lèvres; de sorte qu'elle ravissoit tout le monde
en admiration.

POLYSTRATE. Je commence à deviner qui
c'est, à ces marques, à son païs, & à sa suite;
sans doute qu'elle avoit aussi des Gardes, car
c'est la femme du Prince.

LYCINUS. Et comment la nommoit-on?

POLYSTRATE. Panthée comme celle d'A-
bradate, qui estoit si belle & si modeste.

LYCINUS. Il me semble que c'est elle-mes-
me, lorsqu'il me souvient de ce bel endroit de
Xénophon, & il me semble aussi que je luy en-
tens prononcer les paroles que ce divin Auteur
luy fait dire, lorsqu'elle arme son mary, & qu'elle
le mene au combat, & l'encourage à se porter
vaillamment.

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que
de la beauté du corps, que tu n'as vûë encore
qu'en passant, & comme un éclair; Mais moy
qui suis de son païs, & qui l'ay entretenuë plu-
sieurs fois, je te diray celle de l'ame, sa douceur,
sa modestie, sa generosité, & le reste de ses
vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit,
ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté;
semblables à ces Palais deshabitez, ou si tu veux
aux Temples d'Egypte, qui sont si précieux au
dehors, & qui dedans ne renferment que des
monstres. Mais celle-cy a tous les avantages
tant du corps que de l'esprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille,
Fay-

fa-y-moy la description de ses vertus, afin que je ne la connoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautés de son esprit, que celles de son visage, & encor plus de les persuader, lorsqu'elles sont extraordinaires; car personne ne peut s'imaginer en autruy des qualitez plus grandes que celles qu'il possède. Mais pour commencer, je n'appelleray point à mon secours les Peintres ny les Sculpteurs, mais les Philosophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté sur leur modèle qui sera un peu à l'antique; ce qui n'est pas un défaut de la Vertu. Premièrement la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus justement que de Nestor, qu'il coule de sa langue un fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni éfeminé; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & il s'insinuë doucement dans les oreilles, où il laisse une image qui vit encore après soy, & qui y forme un divin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouvre sa belle bouche pour chanter, Grans Dieux! que de ravissemens & de charmes, & qu'elle possède en un haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre! Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'ouïr, Orphée & Amphion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils pris sur les monts de Thrace & de Cithéron cette divine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences st

justes & si bien réglées, que la lyre n'exprime jamais que ce que la voix dit, que le geste imite, & qu'en mesme temps le pié figure? Si tu l'avois ouïe, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veüe de ses beaux yeux, mais charmé comme par le chant des Sirènes, & tu en oublierois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulysse chez les Lotophages. Quand mesme tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à travers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la delicateffe de son langage, c'est plustost l'avantage de son païs que le sien propre, & elle ne peut estre qu'éloquente tirant son origine des Athéniens. Je ne voudrois pas seulement parler de sa Poësie, puis qu'elle est de la patrie d'Homere. Enfin, ce n'est qu'une mesme chose de la douceur de son chant, & de celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent estre estans sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections; car je ne veux pas faire comme toy un seul tableau composé de plusieurs beautez différentes, qui souvent n'ont point de rapport; mais chacune de ses vertus fera un portrait separé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter splendidement, Polystrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger, que de me surpasser en cela.

POLYSTRATE. Commençons par les belles connoissances, puisqn'aussi bien les avantages de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-lui tout ce qui est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure;

& difons qu'elle n'a pas feulement une legere teinture de toutes ces chofes, mais que fon ame en eft parfaitement imbuë. Que fi je n'allegue point icy d'exemples, c'eft que je ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puiſſe eſtre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections diferentes. Voila le ſecond portrait, il me ſemble qu'il n'eſt pas laid de la ſorte, & qu'il brille de diverſes beautez.

LYCINUS. Il eſt très-beau, Polyſtrate, & très-accomply,

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ſes vertus, où nous aurons beſoin de pluſieurs originaux, la pluſpart anciens, dont l'un ſera du meſme pays: Tous tirez de la main de Socraté & de ſon compagnon Eſchenés, les deux plus excellens Peintres qui furent jamais, pour tirer au naturel, & qui ont reuſſi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils eſtoient piquez ſur le jeu. Le premier ſera d'Aspaſie, qui a tant eſté aimée de Periclés, auſſi bien que de ces deux grands perſonnages; & nous le prirons de nous preſter toute ſa conduite, ſon adreſſe, & ſon experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'eſt qu'en petit, au lieu que le noſtre eſt en grand.

LYCINUS. Comment cela ?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour ſe reſſembler, ne ſont pas d'égale grandeur; comme la Republique d'Athenes n'a pas la majeſté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de ſon air, & qu'elle en ſoit comme un abre-gé. Pour achever ce tableau, nous prendrons encore Théane, Sappo, & Diotime, dont la premiere nous donnera ſa magnanimité, la ſeconde la douceur de ſes occupations; & la derniere, non-

seulement les avantages que Socrate admire en elle, mais encore sa sagesse & son esprit. Voilà le troisième portrait de nostre Heroïne.

LYCINUS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté, & sa tendresse pour les misérables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Arête & sa fille Nausicaé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en servira d'exemple, ou si tu veux, la femme d'Abirate dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puisqu'il me semble que tu as tantost décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puisque la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, qui fait qu'on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & qu'on se sert de sa puissance à se faire aimer & non pas à se faire craindre. Ce sont là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'élevent au dessus de l'envie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir, & qui ne marchent point sur la teste des hommes, comme cette Aré d'Homere, ny ne méprisent ce qui est au dessus d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estans venuës de peu, sont ébloüies de l'éclat de leur Grandeur; & aspirant toujors plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoissant leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des aïles de cire, ne s'élevent point au dessus de la condition humaine, arrivent au port désiré. C'est ce qui est de plus louable en cette Princesse, de sorte qu'elle attire sur elle les

benedictions de tout le monde, qui luy souhaite une éternelle félicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate, & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ces perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre sa félicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée que nous proposerons pour exemple à tous les Siècles; Portrait plus durable, & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puisqu'il a pour fondement le Sçavoir & la Vertu, sur qui le temps ne peut rien, non plus que sur les immortelles beautés des Muses qui en ont achevé la peinture.

•••••

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

DIALOGUE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. JE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu as louée, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'est une marque de ton zele & de ton affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais je veux bien aussi que tu saches que je ne haïs rien tant que la flaterie, & que je la prens, aussi bien que le mensonge, pour le témoignage d'une ame basse. Je suis d'une humeur,

que les louanges legitimes me font rougir , à plus forte raison les autres ; & je me boucherois à un besoin les oreilles , pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne sont bonnes qu'alors que celuy qu'on loue, se reconnoist à chaque trait ; & ce qui va au delà, est une pure flaterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui sont bien-aisées qu'on leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre belle, ayant un beau masque ; ou de belle taille, pour avoir de hauts patins. Car le masque estant levé, & les patins ostez, on en paroist plus ridicule. Veritablement, les louanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent ; mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles ostent mesme celles qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples ; l'un d'une Dame de condition, qui n'avoit point d'autre defaut que d'estre un peu trop petite : mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur des Cèdres, elle trémoussoit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fut devenue grande, tant qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui resisoit souvent cét endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excès de sa joye la faisant lever, ne découvre son defaut, & son imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheveux estant tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui loueroit mieux sa chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poëtes celebrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien-aisées que les Peintres les fassent plus.

belles qu'elles ne sont , & qu'ils corrigent leurs defauts, comme si elles pouvoient avec justicetirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais je me ris de cette foiblesse , & crois estre assez recommandable , pour n'avoir point besoin qu'on melle de fausses louanges parmi les miennes , qui ne serviroient qu'à oster la creance aux autres. Quoy que j'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention , je ne puis souffrir que tu m'ayes comparée, à des Deesses , qui ne sont pas seulement au dessus de moy , mais au dessus de la nature. Tu trouveras cela moins estrange , lors que tu sçauras que j'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes égalee aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cét endroit ; autrement je proteste que c'est malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux , comme fit Cassiopée , quoy qu'elle n'eust point disputé la beauté à Venus , ni à Junon , mais seulement aux Nereïdes. Je ne suis donc pas bien-aise que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est , parce que cela choque la modestie dont tu me loües , & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouvrage , de me contenir dans les bornes de la raison , & de ne me point élever au dessus de la condition humaine. Tu sçais qu'Alexandre, qui n'est pas loüé pour sa moderation, ne put souffrir qu'on taillast le mont Athos à sa ressemblance , ni qu'on en fist une statuë qui tint une ville d'une main , & qui de l'autre versast un fleuve; par où il s'est eslevé une statuë plus grande que le mont Athos , & s'est acquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplaist dans ton Dialogue , puisque c'est

pour moy qu'il est fait, sans mē faire une chaussure plus grande que le pié; de peur que cela ne me fasse tomber. Car je ne croy pas que tes loüanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de se faire dresser des statuës plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des yeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de mesme, que la Renommée ne brise la statuë que tu me veux dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voila ce que m'a dit cette Princesse, c'est à toy, à aviser aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à une femme, puis^q que j'ay esté moy-mesme de ce sentiment, lors que je suis venu à y rêver; car je ne m'en estois pas aperçeu d'abord, comme on ne voit pas bien les choses, qu'elles ne soient à une juste distance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'est pas tant l'élever que ravalier ces Déeses, puis^que pour arriver à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous, ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses piez, il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne; sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses? Je ne sçay comment cela est échappé à un homme qui est ennemy mortel de la flatterie, & qui se peut dire mesme avare des loüanges

louanges legitimes. Du reste tu ne dois point avoir honte après Phidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déjà veu le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statue de Jupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit après, ce qu'on y avoit trouvé à redire, le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisément que celui d'un seul, quand ce seroit mesme Phidias. Voila quel est mon sentiment, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand' Orateur; car tu m'as acablé de la force & de la multitude de tes raisons; si bien que je ne sçay que répondre, outre que mon Juge est ma partie, & qu'il n'est pas mal aisé de remporter la victoire sur celui qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de la Justice, de condamner une personne sans l'oûir; & pourveu que tu me permette de me justifier, il ne sera pas necessaire, à mon avis, de passer condamnation.

POLISTRATE. Je suis si éloigné de cela, que je contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fût presente, pour entendre mes raisons; mais je ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te vacilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation; toutefois je te promets de l'abreger en ta faveur.

Dy-luy donc , de ma part , Que ...

POLYSTRATE. Nullement; Parle comme si elle estoit presente , & je luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puisque tu veux que je luy parle par ta bouche , comme elle m'a parlé par la tienné , je commenceray ; mais je ne sçay comment l'opinion de sa presénee m'étonne ; toutefois , il n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crains point, elle te fera bon accueil , Voy-tu pas son visage doux & serein ;

LYCINUS. Vostre modestie , Grande Princesse , a triomphé de mes éloges , & la défense que vous me faites de vous louer , surpasse toutes mes louanges. J'avois oublié la plus grande , je l'avoué , qui est vôtrepieté , & vôtres respect envers les Dieux ; & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vostre tableau ; ce ne sera pas pour en ôter quelque chose , mais pour y ajoûter un dernier trait , qui l'embellira extrêmement. Vous confirmez par là , tout ce que j'ay dit de vostre modestie ; & meritez d'autant plus les louanges , que vous les méprisez. Car , comme a dit un grand Philosophe , le moyen d'arriver à la gloire , c'est de la fuir ; & celuy-là seul merite qu'on le loué , qui ne veut pas estre loué. Mais pour entrer en ma défense , je diray d'abord , Que

Diogene. les Poëtes ni les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations , & que les Orateurs pretendent le même privilege quand ils louent , parce que la louange est une chose libre , qui n'a pour but que d'enlever le sujet dont elle parle , & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs , la comparaison doit estre toujours au dessus de la chose que l'on compare ; ou pour parler plus clairement , on ne doit

jamais comparer ce qu'on louë, à quelque chose de moindre ou d'égal, mais toujours à ce qui est plus grand. Cene seroit pas louer un chien, que de le comparer à un chat, ni à un renard; & ce seroit le louer foiblement, que de le comparer à un loup. Il faut aller plus loïn, & luy donner la dernière perfection dont sa nature est capable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'apelle *Dompteur de lions*. Ainsi, pour louer l'un de ces illustres Athlètes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un simple lutteur; mais dire avec un autre Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardiesse de l'ataquer, ni Hercule avec ses bras de fer, osé se présenter devant luy*. Vous voyez comme il élève son Athlète, non seulement au dessus des autres; mais au dessus des Dieux mêmes de la lutte, sans qu'ils s'en soient jamais offensez, ni qu'ils n'ayent vengé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte; qui ont été tous deux illustres, l'un pour la force, & l'autre pour la Poësie, dont cette piece est cōme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louer, j'aye cherché un modèle au dessus de vous, & je n'en pouvois trouver que dans le ciel. Je vous estime de haïr la flatterie, car c'est une marque de vôtre generosité: mais je vous veux aprendre à la distinguer de la louange, afin que vous n'y soyez point trompée. Le flatteur, comme il a l'ame basse, n'a pour but que son interest particulier, qui cherche dans la satisfaction d'autrui, & ne craindra point de louer Thersite de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse, s'il croit que cela luy puisse servir. Mais il faut que la louange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'est d'agrandir son sujet; ce que ne peut pas faire l'Historien. Il comparera donc la vitesse

d'un excellent cheval à, celle du vent & de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celuy des Dieux; au lieu que le flatteur le dira d'un cheval & d'une maison ordinaire; on louëra une chose qui n'est pas loüable, comme ce Courtisant de Demetrius, qui le voyant enrûmé y le loüoit de touffer & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette difference, que le flatteur se sert d'hyperboles excessibles, & que l'autre y est fort retenu. Pour apliquer donc cecy à nôtre sujet, Je diray, Que si j'avois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire, je serois un veritable flatteur; Mais lors que je parle d'une beauté qui surpasse toutes les autres, je ne fors point des bornes de la loüange. D'ailleurs, je ne vous ai pas comparée proprement à des Déeses, mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitèle, ni la Minerve de Phidias, ne sont pas les veritables Déeses; & il me semble même qu'il y a quelque irreverence à donner des figures mortelles & visibles aux Dieux, dont la nature est immortelle & invisible. Mais ici l'avantage même est de leur côté. Car lors que je vous compare à leur statuë, j'aparie une chose morte à une vivante, & l'ouvrage de l'homme à celuy de Dieu. Mais quand je vous aurois comparée à des Déeses, je l'aurois pü faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere mesme vostre citoyen, qui compare Briseis pleurante, à Venus; & comme si ce n'estoit pas assez, il ajoüte; *C'est ainsi que parla Briseis pareille aux Dieux,* Vous lisez tous les jours ces vers ou de semblables, sans les condamner, & les aprenez mesme par cœur. Mais quand vous ne les aprouveriez pas, ils se sont aquis une prescription de plusieurs Siècles, où personne n'a jamais condamné

Homere pour le sujet , quoy qu'il s'en soit trouvé d'assez hardis pour donner le fouiet à son image, & pour retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il sera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure , à la Déesse du ris & de la joye ; & je-ne pouray pas comparer à son image, une Princesse gaye & rian-
te , pour ne rien dire davantage , puisqu'elle ne le veut pas. Je laisse à part qu'il donne la même épi-
thète à Paris & à Achille , & qu'il compare Aga-
memnom à Mars , & plusieurs autres à d'autres
Dieux. Pour donc faire le portrait d'Agamem-
non , il prend la teste de Jupiter , la ceinture de
Mars, & l'estomac de Neptune, mettant en pieces
trois Dieux pour faire un homme. Mais retour-
nons aux exemples des femms. Combien de fois,
dit-il, *Telle que Venus ou Diane , & telle Diane
sur les monts ?* Il ne se contente pas d'égaliser les
hommes aux Dieux , il compare la cheveleure
d'Euphorbe aux Graces , quoy qu'elle fust alors
toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein
de semblables comparaisons , ou plutôt , il n'y a
point d'endroit qui ne soit embelly de quel-
que image des Dieux. Prenez donc garde que
vous ne les condammiez en ma personne , ou que
vous ne permettiez aux autres ce que vous ne
me voulez pas souffrir. Il passe plus outre , il
compare les Dieux à des choses inferieures à
l'homme , & donne à Junon le regard d'un Tau-
reau , sans parler de l'Aurore aux doigts de rose.
Un autre compare les paupieres de Venus à des
fleurs ; tant le champ des comparaisons est un
champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner
qu'on prenne l'exemple des Dieux , puisqu'on
prend jusqu'à leur nom ? Témoin les Zenons,

les Ephestions, les Dionysiens, les Possidoniens, & les Hermiens. Une Reine de Cypres s'est nommée Latone, sans que cette Déesse en soit offensée, ny qu'elle l'air changée en rocher, comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux. quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autres au païs. Les Philosophes mêmes ont bien la hardiesse d'appeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me penissent pour ce regard; & quand je serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouter encore plusieurs choses à celles-cy; mais j'épargne ta memoire.

*Jupiter,
Vulcan,
Bacchus,
Neptune,
Mercure.*

POLYSTRATE. Non pastrop, à mon avis, Car tu as passé le temps que je t'avois prescrit; & je ne sçay comment je pourray retenir un si long discours. Mais je m'en vay de ce pas m'en décharger, & par le chemin je fermeray les oreilles, & à un besoin les yeux, pour ne voir ni entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va, & prens garde de t'en bien acquiter. Lorsque le Juge voudra prononcer la Sentence, je m'y rendray, pour m'entendre condamner ou absoudre.



TOXARIS, OU DE L'AMITIE.

DIALOGUE

DE MNE'SIPE ET DE TOXARIS.

*C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant
l'Amitié, dont chacun raporte des exemples
à l'avantage de son país.*

MNE'SIPE. **Q**UOY, Toxaris, vous sacrifiez
à Pilade & à Oreste, comme à
des Dieux ?

TOXARIS. Oüy, Mnésipe, non pas toute-
fois comme à des Dieux, mais comme à des
Heros.

MNE'SIPE. Mais est-ce la coûtume parmi
vous, d'honorer les morts par des sacrifices ?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de ce-
lebrer des festes à leur honneur, lorsque nous
croyons qu'ils l'ont mérité.

MNE'SIPE. Et que pouvez-vous espérer de
ces louanges ?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imita-
tion de leurs vertus, & de donner cette consola-
tion aux gens de bien, de voir honorer leur
memoire, outre qu'il ne nuit point d'avoir les
Heros favorables.

MNE'SIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré
en des étrangers qui estoient vos ennemis ? Car
ayant esté pris sur vos costes, après avoir fait
nauffrage & estans prests à estre sacrifiez, ils
ruerent leurs Gardes, & massacrerent vostre
Roy, puis emmenerent la Prestresse de Diane.

captivè , & la Déesse meſme à qui on les vouloit ſacrifier. Si vous les honorez donc après des homicides & des ſacrileges , prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir ſuivre leur exemple , & que vous ne demeuriez à la fin ſans Dieux & ſans Roy. Que ſi ce n'eſt pas pour cela que vous leur rendez cét honneur , Qu'eſt-ce donc qui vous oblige à ſacrifier à des gens qui devroient ſervir eux-mêmes de victimes ?

T O X A R I S. Quand il n'y auroit que l'a-
ction dont tu parles , elle eſt aſſez illuſtre pour
devoir eſtre couronnée. [Car quelle hardieſſe
n'eſt-ce point à deux particuliers , de s'embar-
quer ſur le Pont-Euxin , qui n'avoit eſté fre-
quenté juſqu'à lors que par les Argonautes ; ſans
craindre ny les Fables du païs , ny le nom d'In-
hoſpitaliere qu'on donnoit à cette mer ? Et quel
excez de valeur à des captifs , de tuer un Roy au
milieu de ſes Gardes , & d'emmener priſonniers,
juſqu'à ſes Dieux ? Ne ſont-ce pas là des actions
plus qu'humaines , & dignes d'éternelle louan-
ge ? quoy que ce ne ſoit pas pour cela eneore que
nous les adorons.

M N E S I P E. Et qu'ont-ils fait de plus il-
luſtre ? Car pour ce qui eſt de la Navigation
dont tu parles , les Phéniciens en entrepren-
nent tous les jours de plus longues & de plus
dangereuſes , d'où ils ne retournent en leur
païs que ſur la fin de l'Automne , après avoir
couru toutes les terres & les mers ; de ſorte que
ſi c'eſt pour cela que vous honorez Oreſte &
Pilade , ces gens-là meritoient mieux d'eſtre
adorez qu'eux , quoy que ſouvent ce ne ſoient
que de ſimples marchands portez de l'amour
du gain.

TOXARIS. Ecoute comme des Barbares (car c'est ainsi qu'on nous appelle) ont de meilleurs sentimens des Grecs, que les Grecs mêmes. Car nous avons bâti des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouverez-vous un tombeau illustre, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycènes, au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes? sans que pour estre étrangers on les ait jugez indignes de cet honneur. Car la vertu est adorable, même dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est gravé dans le Temple d'Oreste, sur une colonne d'airain; & c'est là première chose que nous aprenons à nos enfans, afin que ces semences de Vertu étant cultivées de bonne-heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines; de sorte qu'ils oublieroient plutôt le nom de leurs Peres, que celui de ces illustres Amis, qui ont laissé un exemple d'amitié à tous les Siècles. Leur action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un costé un vaisseau brisé contre des écueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler; & de l'autre, on les voit les armes à la main, qui ont brisé leurs chaînes, & qui défendent leur liberté aux dépens de la vie de plusieurs & du Roy même, puis enlèvent Diane & sa Prestresse. On les suit comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur navire; les uns grimpent sur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages; mais ils sont repoussez par tout vaillamment, & contrains de se sauver à la nage, ou blessez, ou étonnez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclater leur Amitié, qui est

*l'obligé-
né*

le sujet principal de nostre adoration, puis que tu le veux sçavoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus divin, ni de plus grand tresor, qu'un bon amy, & n'ont point de vice plus en horreur que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'aider leurs amis dans les plus grands dangers, & de se sacrifier pour leur service, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeins qu'ils negligent chacun leur propre salut, pour celuy de leur amy, & qui le couvrent de leur corps, lorsqu'ils ne le peuvent plus défendre de leurs armes.

M N E S I P E. Certes, Toxaris, tu montre bien que les Scythes ne sont pas seulement fidelles amis & belliqueux, mais éloquens; tant tu as sçeu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands personnages, & rendre raison d'une chose qui m'estoit encore inconnüe. Car je ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fut en si grande veneration parmy les Scythes qui n'avoient, à mon avis, qu'une impetuosité brutale, & qui estoient sans tendresse ny affection pour leurs proches; ce que je jugeois pour leur coûtume barbare; de manger leurs peres après leur mort.

T O X A R I S. Je ne veux pas maintenant défendre nos coûtumes, ny faire voir qu'elles sont plus justes que les vôtres; Il me suffit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les theatres s'entrebattre à qui mourra le premier, & se sacrifiera pour son compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lorsqu'ils ont besoin

de vostre assistance ; & demeurez muets , quand ils implorent vostre secours ; comme ces personnages de Comedie , qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux dont laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebatez si souvent , & qui ne sont connus que dans les Fables , pour alleguer des exemples modernes , nous verrons qui en apportera de plus beaux ; & je ne t'écèle point que j'aymerois mieux estre vaincu en combat singulier , au hazard de perdre la main droite , selon la coûtume de mon país , que de ceder l'honneur de cette dispute où il y va de la gloire de ma patrie.

*D' Achille
& de Patrocle , de
Thesée &
de Pirrhon.*

MNE'SIPPE. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en camp-clos , contre un si adroit & vaillant Champion , je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange : qu'elle le cedast maintenans à un Scythe , après les avoir vaincus par la main de deux de ses Citoyens ; & si je souffrois cét affront , je meriterois de perdre , non-seulement la main , mais la langue. Si tu veux donc , nous alleguerons chacun des exemples d'amitié , & celuy qui en produira le plus , remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte , mais la qualité , & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six ; car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPPE. Je le veux , Tu commenceras le premier , après avoir fait sermens de ne rien dire que de veritable , car il ne seroit pas difficile de faire un mauvais Romain.

TOXARIS. C'est à toy à commencer , puisque tu as donné lieu à la dispute.

MNE'SIPPE. Quel Dieu veux-tu que je te

jure ? Te contenteras-tu de Jupiter Philien , qui est le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs ?

T O X A R I S . Oüy , & j'atesteray celui de mon païs , qui répond à celui-là.

M N E ' S I P E . Je te prens donc à témoin , ô Jupiter Philien , & proteste de ne rien alleguer icy , que je n'aye vü moy-même , ou que je n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias , qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos , & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Ephe-se , de famille ancienne & opulente ; mais qui s'é-
 roit enrichie de puis peu. Or comme ceux qui sont devenus riches en peu de temps , ont toüjours plusieurs gens autour d'eux , pour servir à leur divertissement , Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans , qui font la cour a nos richesses , plutôt qu'à nous-mesmes. Mait Agathoclés qui l'aimoit dès la plus tendre jeunesse , ne les pouvoit souffrir , quoy qu'il ne laissast pas de vivre avec eux pour complaire à son amy , qui en estoit si charmé , qu'il en faisoit plus d'état que de luy , jusques-là qu'il luy devint mesme insupportable par ses frequentes remontrances. Car il ne pouvoit s'empêcher de luy représenter la grandeur & le merite de ses ancestres , & de le conjurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son pere avoit amassé avec beaucoup de peine , tant qu'à la fin Dinias ne l'apelloit plus à ses plaisirs , & se cachoit de luy , lorsqu'il vouloit faire quelque partie. Comme un mal en attire un autre ; ces flatteurs luy mirent dans l'esprit l'amour d'une celebre coquette , qui estoit adroite à gagner les cœurs , & tantost par des dedans affectez , tantost par de feintes caresses , sçavoit si bien enflamer ceux qu'elle avoit

pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lorsqu'elle eut attrapé ce jeune homme simple & niais, à l'aide de ses faux amis qui mettoient tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa pas échaper; mais après l'avoir envelopé dans ses filets, pour en mieux triompher elle feignit de l'amour, & causa mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Ses servantes luy faisoient croire qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & soupirer; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mesmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arrivoit, l'arestoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sçavoit mesler à propos, les larmes, les dedains, & les soupirs, parmy les attraites de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, après plusieurs allées & venuës il en jouit, & on crût de ce moment qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy; & de peur qu'il ne vint à se degouter par la jouïssance, elle ne le vouloit plus voir si souvent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de jalousie à son mary, qui estoit un homme de condition, & des principaux de la ville d'Ephese. Cela l'enflamma de sorte que ne pouvant souffrir son absence, il envoyoit tous les jours quelques-uns de ses amis la visiter, il ne s'entretenoit que d'elle, & lorsqu'il ne la pouvoit voir, il se consoloit par la vüe de son portrait. Cependant il luy donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maisons, pierreries; de sorte qu'en peu de temps on vit

*Bouquets
de.*

fondre cette famille si opulente, qui estoit la premiere du pays; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quita pour un jeune Candiot fort riche qui commença d'entrer sur les rangs, surpris par les memes artifices. Dinius s'en plaint inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis & par sa perfide maistresse, il a recours à Agathoclés, qui voyoit tout cela il y avoit long-temps, sans le pouvoir empêcher. Il luy conte donc son aventure, avec quelque pudeur d'abord; mais à la fin il tranche le mot, & luy avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. Agathoclés qui vit que ce seroit peine perduë d'essayer de l'en dissuader, & qu'il n'estoit pas temps de luy faire des reproches, vend une seule maison qu'il avoit, & luy en donne l'argent. Aussitost il va trouver sa maistresse, qui le reçoit à bras ouverts, & ses flatteurs s'entrent-en grace comme auparavant; leurs amourettes recommencent, si bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit; mais il ne fut pas plutôt entré, que le mary se presente l'espée à la main, soit qu'il en fust adverty par sa femme, ou non, & menace de le tuer. En cette extremité, il ne perd point le jugement; mais empoignant un bâton, il luy en donne un si grand coup sur la teste, qu'il l'assomme, & de rage en fait autant à sa femme, qu'il acheve après de tuer avec l'espée de son mary. En suite, il repousse les valets estonnez, qui se mettoient en devoir de l'arrester, & se sauve chez Agathoclés, où dès le matin il est pris & mené au Gouverneur de la Province, qui le renvoye à l'Empereur, après avoir tout confessé. Dans cette triste conjoncture son amy ne le quite point, & le suit prisonnier en Italie, où il entreprend sa

deffense; comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses jours. Il employa là à le nourrir le peu de bien qu'il luy restoit, & lors que tout fut mangé, il se loüa à des pescheurs d'huîtres à l'écaille, qui servent à la teinture de la pourpre, & l'entretint de son travail sans l'abandonner mesme après sa mort. Car il s'habituâ-là, & ne retourna point en son pays. Voilà une exemple d'amitié qui est arrivé en nos jours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés est mort en cette Isle.

*Plou-
gers.*

TOXARIS. Je voudrois que tu n'eusses pas fait de serment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me semble digne de mon país.

M N E S I P E. En voicy un autre, qui n'est pas moins illustre, que j'ay appris d'un Pilote de la Calcide, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mesme qui y avoient part. Il disoit que venant un jour d'Italie à Athènes, vers le coucher des Pleiades, la tempeste le prit au sortir du détroit de Sicile, & le porta à la veüe de l'Isle de Zacinthe, sans qu'il pût surmonter l'effort des vagues. Il avoit plusieurs personnes dans son navire, & entr'autres deux jeunes hommes de son país; l'un robuste & vigoureux, nommé Euthydicque, l'autre tout passé & défait, appelé Damon, qui ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celuy-cy se trouvant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaisseau, qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent, & le renversa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à son amy, qui se jette aussi-tost après sans delibérer, quoy que ce fust en plein minuit, & qu'il

fust déjà couché, & commence à le soulever sur les flots, où il ne se pouvoit plus soutenir à cause de la pesanteur de ses habits, & de la foiblesse où il estoit. Ceux du Navire émus de compassion les voulurent ayder; mais ils furent emportez à un instant par la violence de la tempeste; & tout ce qu'ils purent faire, fut de leur jeter quelques piéces de liege avec l'échelle du vaisseau. Arrestons-nous-là, je te prie, à considerer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de son amitié, que fit en cette occasion Euthydique, de se jeter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste, & de s'exposer à une mort toute certaine, pour sauver son amy, ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchissantes, mesté de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à son amy, & qui implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se precipite après luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une véritable amitié?

T O X A R I S. Haste-toy, je te prie, de me dire ce qu'ils sont devenus; car je brûle de le savoir.

M N E' S I P E. Ne crain point, ils philosophent tous deux presentement dans Athenes; mais le Pilote emporté par la tempeste, ne m'a pû conter l'histoire que jusques-là; & j'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges jusqu'au point du jour, qu'apercevant l'échelle du navire qui estoit faite de grosses planches, ils monterent tous deux dessus, & se sauverent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrester davantage en des mortalitez inutiles, Voicy un troisiéme exemple qui ne le cede point aux deux autres. Eudamidas

*Où, ils
content
le reste
ainsi.*

midas de Corinthe en mourant fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille; & l'un estant mort cinq jours après, soit de regret ou autrement, celuy qui restoit executa la commission de tous les deux; car ils estoient substituez l'un à l'autre; & pour rendre son action plus illustre, il maria la fille de son amy & la sienne en un mesme jour, & leur donna à toutes deux un mesme mariage. Quand à la mere, il la nourrit jusqu'à la mort; quoy que le peuple criaist que le défunt avoit trouvé le secret d'heriter après la mort, de son amy. *Que te semble, Toxaris, de la generosité d'Arctas; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son coheritier avec la sienne? Ne merite-t'il pas de faire un de nos exemples, à la gloire & à l'avantage de sa patrie?*

*Carixé-
ne.*

*On, en-
core pre-
sentemēt.*

T O X A R I S. Oüy, sans doute, quoy que j'admire encore plus la hardiesse & la confiance du testateur; car celuy qui a la resolution de faire un semblable testament, est capable non seulement de l'executer, mais de quelque chose encore de plus; & je ne doute point qu'il n'eust nourry la mere de son amy, & marié sa fille, mesme sans en estre prié.

M N E S I P E. Tu dis vray, passons à l'exemple de Zenothemis de Marseille, qu'on me montra en Italie, comme j'y estois Deputé de mon país. C'estoit un homme de belle taille & de bonne mine, que je trouvoy qui alloit à la campagne avec sa femme à ses costez, qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car outre qu'elle estoit borgne & petite, elle estoit contrefaite & percluse de la

moitié du corps, & tomboit même du haut mal, à ce qu'on disoit. Comme je m'estonnois donc que la fortune eust parié deux choses si dissemblables, celui qui m'accompagnoit me fit ce récit. Le pere, dit-il, de ce monstre que tu vois, estoit un riche homme de Marseille, amy de Zenothemis, nommé Menocrate, qui pour avoir rendu une Sentence injuste, fut déclaré infame, & tous ses biens confisquez, selon la rigueur de la Loy. Accablé d'un si grand coup de fortune, il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille unique, qui estoit en âge d'estre mariée, sans qu'il eût de quoy la pourvoir; car comme tu vois, elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zenothemis, & déplorait sa condition, parce qu'il l'aimoit tendrement; Ne crains point, dit-il, les Dieux l'ont pourveüe; & là-dessus il le prend par la main, le mene chez soy, & partage avec luy ses tresors, qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajoüta à cette largesse un festin, comme s'il eust eu envie de marier sa fille à quelqu'un de ses amis; & lors qu'ils eurent soupé & fait les effusions accoûtumées, Zenothemis remplissant sa coupe, Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car j'épouseray aujourd'huy ta fille, & le contract est tout dressé, où je confesse avoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre resistoit, & ne pouvoit souffrir qu'un homme si riche & si bien fait épousast une fille si pauvre & si mal-faite, il la prit entre ses bras, & alla consommer son mariage dans une autre chambre, puis vint retrouver la Compagnie. Il l'a toujours tenuë depuis pour sa femme, luy faisant mille caresses, & la

*Quatre
mille
francs.*

monant avec luy, comme tu vois. Car bien loin d'en avoir honte, il s'en glorifie, preferant l'amitié à tous les autres avantages. Aussi le Ciela beny son action, & luy a donné un beau fils, qu'il a présenté depuis au Senat, en habit de deuil, pour faire plus de compassion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiscation de son ayeul, & en sa faveur, l'a restably en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'aporter un semblable exemp^e de ton païs, où vous n'aymez que les belles. Mais passons au dernier, qui sera de Demetrius de Sunion. Il avoit esté élevé dès son enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour aprendre la Philosophie Cinique, sous ce Philosophe de Rhodes, qui estoit alors si celebre; mais Antiphile vouloit estudier en Medecine. Comme Demetrius estoit allé voir les antiquitez du païs, & navigeoit, il y avoit déjà six mois, sur le Nil, ayant laissé au logis son camarade, qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriva à Antiphile un accident, qui luy fit bien regretter l'absence de son amy. Car un de ses esclaves s'affocia avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emportèrent la statuë du Dieu, avec plusieurs autres choses qu'ils cachèrent sous un lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confesserent tout à la question; de sorte qu'on arresta l'esclave, & en suite le maistre, qui estoit aux écoles publiques, après avoir trouvé chez luy le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un sacrilege, & eust crû faire un

Alopecien.

crime de boire mesme & de manger avec luy. Cependant, ses deux autres esclaves emportent tout ce qui luy restoit, tandis qu'il est en prison abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire service à Dieu en le mal-traitant, & qui ne le vouloit pas seulement voir, lors qu'il se vouloit justifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de misere; car il couchoit sur la terre, sans pouvoir estendre ses jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à une piece de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutesfois, le bruit des chaînes l'empeschoit de pouvoir reposer le jour, non plus que de nuit, parce qu'il estoit enfermé peste-mêle avec plusieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à respirer. En ce funeste estat, insupportable mesme aux plus robustes & à plus forte raison à un jeune homme, qui avoit esté eslevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déjà plus rien prendre, lorsque Demetrius, qui ne savoit rien de l'affaire, arriva; & si-tost qu'il l'eut apris, il courut en haste à la prison, où l'on ne le voulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard & que le Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il falut donc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine mesme à entrer, & encore plus à reconnoître son amy tout defiguré, après l'avoir cherché long-temps, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne se fût avisé de l'appeller par son nom, il ne l'eust jamais pü trouver. Mais comme il eut répondu, il le reconnut à sa voix, & luy détournant les cheveux de dessus le front, s'évanouit à ce spectacle, & Antiphile aussi. Demetrius estant revenu le pre-

mier, ayda son compaignon à reprendre ses esprits, & luy donna la moitié de son manteau, au lieu des haillons dont il estoit couvert. En suite il sortit pour l'assister; & comme il n'avoit ni credit ni argent, il se loüoit pour porter des marchandises sur le port; & après avoir travaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il avoit gagné à son amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venuë, il falloit qu'il se retirast, & qu'il dormist à la porte, sur un petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vécutent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne; si bien que Demetrius qui ne pouvoit quitter son amy, s'alla par desespoir se rendre complice du mesme crime, & fut attaché avec luy: Et encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils tâchoient d'adoucir leurs maux par leur conversation, & chacun avoit plus de soin de la santé de son compaignon que de la sienne, particulièrement Demetrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour consoler Antiphile. Sur ces entrefaites un accident impreveu leur rendit la liberté, lorsqu'ils s'y attendoient plus. Car un prisonnier ayant recouvré une lime, rompit la chaîne où ils estoient tous atachez; & se sauva avec les autres, après avoir tué les Gardes: Mais la plupart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà; & cependant nos deux amis demeurèrent dans la prison, & arresterent leur esclave, ayant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime

2100
Mores.

Oris &
Vilans.

pire que la mort mesme ; & le Gouverneur de l'Egypte , ayant apriscette nouvelle , les mit tous deux en liberté , après qu'ilseurent justifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu , il donna dix mille dragmes à Antiphile , & le double à Demetrius , qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes , & laissa le tout à son camarade , lequel demeura au païs où il est encore à present. Voila , Toxaris , cinq exemples de l'amitié des Grecs , que j'aurois plus estendus , si tu ne t'estois plaint que nous avions plus de paroles que d'effet. Car j'aurois rapporté les harangues que Demetrius fit devant le Juge , où pour décharger son amy , il s'imputoit le crime dont on l'acusoit , jusqu'à ce que l'esclave les déchargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples , si tu ne te veux résoudre à la peine , dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus , parmy les Scythes. Mais après avoir si bien défendu des étrangers , tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

T O X A R I S . Et toy , ne crains-tu point que l'on te coupe la langue de l'employer ainsi contre toy-mesme , en m'encourageant à ta défaite ? Mais je vay commencer sans preambule ; car outre que ce n'est pas la coûtume de mon païs , il n'est pas besoin de discours , quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste , n'atens pas d'ouïr icy l'histoire de quelqu'un , quien faveur de son amy aura épousé une femme laide , ou par charité marié sa fille , ou qui se fera enfermé avec luy en prison , pour en sortir plus glorieux : Tout cela n'est que jeu , au prix des exemples que je te veux alleguer. Ce n'est pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois , puisque tu n'avois rien de

meilleur à dire ; & que la longue paix dont jouit la Grece , empesche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions ; car le bon Pilote ne se reconnoist que dans la tempeste. Mais pour nous qui sommes toujours en guerre avec nos voisins , soit pour l'attaque ou pour la deffense , il se presente tous les jours mille sujets de témoigner nostre courage & nostre amitié , qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous , ni ne prenons nos voisins , ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoissons un brave homme , nous recherchons son amitié , comme on fait une maistresse ; & celui qui luy rend plus de service , c'est celui qui l'emporte. En suite , on se jure l'un à l'autre une amitié inviolable ; ce qui se fait en cette façon : On se pique le bout des doigts , & l'on en reçoit le sang dans une coupe , où chacun trempe la pointe de son espée , & puis goûte de cette liqueur precieuse , qui est la marque d'une amitié éternelle , & un témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. Personne ne peut avoir que deux amis ; & ceux qui en ont davantage sont mes-estimez , comme des Courtisanes qui s'abandonnent à tout le monde , parce que l'amitié se perd , estant divisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere , je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en une bataille contre les Sarmates ; voyant emmener captif Amizoque qu'il aimoit. Cependant , je te jure par l'air que nous respirons , & par le Cymeterre que nous portons , qui sont les plus grands Dieux que les Scythes adorent , que je ne te diray rien que de veritable.

M N B' S I P B. , Je t'aurois assez cru sans jurer :

*On, l'on
ne peut
estre que
prois à
cette al-
liance.*

mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des divinitez de grande importance , afin de pouvoir mentir plus hardiment.

T O X A R I S. Quoy ! tu ne veux pas que je jure par les symboles de la Vie & de la Mort , qui sont les plus grands Dieux qu'on revere ?

M N E ' S I P E . Si cela est , tu pouvois appeler à témoin plusieurs autres deitez ; car il y a plusieurs genres de mort.

T O X A R I S. Ne sçaurois-tu t'empescher de chicaner un homme qui porte une épée ? sur tout, après qu'il t'a laissé parler ton soul , sans t'interrompre.

M N E ' S I P E . J'ay tort , jel'avouë , & t'en demande pardon ; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras , sans craindre que je t'interrompe.

T O X A R I S. Il y avoit quatre jours qu'Amisofoque & Dandamis s'estoient jurez une amitié éternelle , & qu'ils avoient bu du sang l'un de l'autre pour confirmation de leur alliance , lorsque les Sarmates entrèrent en Scythie avec trente mille hommes de pié , & dix mille chevaux. On s'estoit campé sur l'une & l'autre rive du Tanaïs , pour leur empescher le passage ; mais ils enleverent d'abord tout ce qui estoit au delà , à la reserve de ceux qui se sauverent de bonne-heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites , Dandamis voyant son ami prisonnier , qui imploroit son assistance , passa l'eau à nage pour l'aller secourir ; mais il ne fut pas plûtoit à l'autre bord , qu'il fut envelopé par les ennemis ; & sur le point de perir , il s'écria qu'il venoit pour racheter un prisonnier. A ces mots ils s'arrestèrent tout court , & le menerent au General , qui luy demanda d'abord

d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-mesme, dit-il, puisqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'une partie; & là-dessus il luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec son amy, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa veuë. Sa presence rendit le courage aux Scytes, qui crurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand tresor. Cela estonna mesme les ennemis, lorsqu'ils vinrent à considerer à quels gens ils avoient affaire; si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, après avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laissé une partie du butin. Cependant, Amisoquene voulut point conserver la lumiere que son ami avoit perduë pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illustres aveugles nouris aux dépens du public, qui reverent leur vertu. Que peux-tu opposer, Mnésipe, à un si grand exemple, quand jete laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie, & que je t'absoudrois du serment de fidelité que tu as juré? Si tu avois à traiter une si noble matiere, combien y aurois-tu meslé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis après la perte de son ami? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'aclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy? car je me suis contenté de rapporter la chose nuëment, sans rien alterer de la verité. Passons à un autre exemple qui sera encore plus court. Belite, l'un des parens d'Amisoque, voyant Basthé son amy, terrassé à la chasse par un lion, & sur le point d'estre devoré, saute en bas de son cheval, & frappe la beste par

derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher mesme d'entre les dents son ami. Le lion irrité se jette sur l'un, après avoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son épée au travers du corps, & venge d'un mesme coup la mort de son ami & la sienne. Pour éterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en mesme tombeau; & mis le lion auprès en un tombeau séparé. Mais ne s'arreste point à ces deux exemples, en voicy un troisiéme plus considerable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arfacomás ayant esté envoyé en ambassade vers Leucanor Roy de Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, il fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, après avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fut presente au festin, avec tous les grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arfacomas ne l'eut pas plütoft veüe, qu'il en devint amoureux: & comme c'est la coûtume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a, lorsque tous les autres eurent vanté à l'envy leurs tresors & leur puissance, après avoir fait les effusions acoutumées, il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmy les Scythes; & ayant bû un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit estonné de ce

discours , sachant bien que les Scythes sont fort pauvres , & que celuy-cy particulièrement n'avoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il y avoit de troupeaux & de chariots, qui sont les richesses du païs : Je n'ay rien de tout cela , dit-il ; mais j'ay vaillant deux amis , qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crût qu'il estoit ivre ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Rivaux, & emmena sa maistresse. Arfacomas de retour , conte son aventure à ses deux amis , Loncate & Masente, & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également , & qu'on avoit preferé de vains tresors à la grandeur de leur amitié; de sorte qu'ils resolerent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance ; J'aportera y la teste du Roy, & Masente enlevera ta maistresse , tandis que tu armeras le païs pour soutenir l'effort de ces Princes , qui ne manquerons pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces , tant de nos gens que des tiens ; outre ceux qui te viendront servir volontairement , attirez par le bruit de ta vaillance & par la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coûtume des Scythes, lorsque quelqu'un est offensé , & qu'il n'a pas le moyen de se vanger, de faire rostir un bœuf , puis le mettre en pieces , & s'asseoir sur la peau , au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriere le dos, comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par là, & qui le veulent secourir , en prennent un morceau , & jurent de luy amener l'un cinq chevaux , l'autre dix , chacun selon son pouvoir ; & ceux qui n'ont que leur personne , d'y venir eux-mesmes : & en

disant cela, ils mettent le pié droit sur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces, & plus considerables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse, qui s'y porte volontairement par la consideration de l'honneur ou de l'amitié. Arfacomas assembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pié. Cependant, Loncare arrive inconnu au Royaume de Bosphore, & tirant à part le Prince, comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, il entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teste, & la mettant sous son manteau remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, comme s'il fut allé à quelque commission de la part du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on eût découvert le meurtre; outre qu'on negligea de le poursuivre, pour songer à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le païs est partagé en diverses factions. D'autre costé, Masente averty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyre, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du défunt; Qu'il se hâstât donc de se saisir de l'Empire, & qu'il menast avec luy sa femme qui estoit la legitime heritiere; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les freres de cette Princeesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprise, & empêcher l'eslection du frere bâtard du Roy, qui estoit ennemy des A'ains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de mesme, & parlent mesme langage, on

*Tant In-
sisterie
legere
qu'autre.*

ne pouvoit découvrir la fourbe; outre qu'ils'estoit fait couper les cheveux, pour mieux joier son personnage; parce que les Alains les portent plus courts que les Scytes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prévenir l'élection, après luy avoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char, & quand la nuit fut venuë il la mit sur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le suivoit; & quitrant le chemin de Bosphore, il prend celui de Scyrie, où il arrive le troisième jour, après avoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arfacomas, telle qu'il la desiroit; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arfacomas ne se pouvoit lasser de luy rendre graces, il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du service qu'elle luy rend; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais suivant le proverbe comme les deux doigts de la main. D'autre costé, le Duc de Machlyne averty de la trahison, & de l'eslection du bastart dont j'ay parlé, retourne tout court en son pais; & entre avec une grande armée en Scythie, & le bastart aussi de son costé, avec quarante mille Alains ou Sarmates, sans conter les Grecs qui avoient pris son party. Après leur jonction, leurs troupes se trouverent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y avoit trente mille Archers à cheval. Nous marchâmes contr'eux avec environ trente mille soldats; en contant la cavalerie parmy laquelle j'estois, ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eümes pas plüstoit aperçus, que nous détachâmes contr'eux.

notre Cavalerie , pour ataquere l'escarmouche, mais après un long combat , nous fûmes rompus, ce qui n'empescha pas que la plus grande partie de l'armée ne se retirast en bon ordre, sous la conduite d'Arfacomas, sans que l'ennemy l'osast ataquere. Mais l'autre où estoit Loncare & Masente fut investie , & ils y furent tous deux blesez ; l'un à la cuisse , & l'autre à l'épaule & à la teste ; ce qu'Arfacomas ayant aperçû , il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy , & s'ouvrant un passage par le fer , il alla enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens , de sorte que les ennemis plierent , sur tout depuis qu'il eut tué le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut , les Machlyniens de livrer des Ostages , & les Alains de subjuguere la Sindhiane, dès long-temps revoltée, si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes servent leurs amis.

M N E S I P E. Cette histoire a quelque chose de Roman, Toxaris, & je croy , sans offenser les Dieux que tu as jurez , que tu y as un peu meslé de ton invention , pour faire la piece plus belle , car tout reüssit à ton Heros, contre son esperance.

T O X A R I S. C'est une marque de vostre incredulité , ou plutôt de vostre foiblesse , à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais je te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'est arrivé à moy-mesme. Comme je sortis de mon païs, pour aller estudier en Grece, en la compagnie de Sisinnés , avec qui j'avois esté eslevé dès mon enfance, nous arrivâmes à Amastris sur

le Pont-Euxin, & dès que nous fûmes débarquez, nous allâmes nous promener sur la place, après avoir renfermé nos hardes dans une hostellerie. Mais au retour nous trouvâmes qu'on avoit croché nos coffres, & emporté tout ce que nous avions; de sorte que par desespoir, comme un jeune homme, je me voulois donner de mon épée à travers le corps, pour n'estre point contraint par la faim de faire quelque chose d'indigne de moy, lorsque Sifinnés me retint, avec assurance qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire subsister. Car nous n'avions pas seulement dequoy vivre ce jour-là, si bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il se promenoit sur la place, il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison, qui se devoit battre trois jours après, pour un prix que la ville donnoit; & lorsqu'il l'eut appris, il revint tout court, me dire que je ne me misse point en peine, & qu'il avoit trouvé dequoy nous enrichir en un instant. Quand les trois jours furent écoulés, que nous passâmes du mieux que nous pûmes, il me mena au theatre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable, car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faisoit déchirer par des bêtes farouches. Mais en suite, on vit entrer un grand jeune homme bien-fait, suivy d'un Héraut qui cria, Que celuy qui se voudroit battre contre luy, recevroit dix mille dragmes. Sifinnés incontinent se presente, & ayant touché l'argent me l'apporte, & me dit; Si je suis victorieux, voila dequoy continuer nostre voyage, sinon, tu retourneras au païs, avec cét argent, après m'avoir ren-

*Ou, la
ferrure
de nostre
chambre.*

*500
livres.*

du les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes de pitié, il s'arma de toutes pieces, hormis de l'habillement de teste, & courant au combat, reçût d'abord un fendant sur le jaret, dont il perdit beaucoup de sang, ce qui faillit à me faire évanouïr, croyant que la blessure fut mortelle. Mais comme son ennemi s'avançoit plus hardiment après ce coup, il luy en porta un autre au défaut de la cuirasse, dont il le renversa mort à ses pieds. Aussi-tost il s'affit sur le corps, ne se pouvant plus tenir debout, & je le fis emporter au logis, après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blessure, qu'il en échapa, & il est maintenant au pays, où il a épousé ma sœur. Voila comme il hazarda sa vie, pour me conserver la mienne; & il y a encore icy plusieurs Amastriens, qui l'ont vû, sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuve de cette histoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la victoire, & je n'en prendray point d'autre que celui d'Abaucas, qui allant à la ville des Borystheniens, avec sa femme & ses deux enfans, en la compagnie d'un de ses amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & son amy blessé à la cuisse, de sorte qu'il ne pouvoit plus se soutenir. Cependant, le feu s'estant pris la nuit au logis où ils estoient, il charge son amy sur ses épaules, & le sauve à travers la flamme, laissant ses petits enfans qui luy tendoient les bras, & repoussant sa femme qui le vouloit arrester. Il luy cria seulement qu'elle le suivist, ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit embrassé, qui fut étouffé par la vapeur du feu, mais l'autre qui venoit après, échapa. Comme on luy reprochoit en suite

*L'un de
7. ans,
est autre
à la mâr-
melle.*

qu'il avoit abandonné ses enfans, pour sauver un estrangere: J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres, mais je n'eusse jamais recouvré un semblable ami. Voila mes exemples, tu as dit les tiens, il ne reste plus que de trouver un Juge, pour sçavoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNE'SIPE. Il en falloit élire un auparavant; mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut remettre nostre dispute à une autre fois, & rapporter de nouveaux exemples, après avoir choisi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les Loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plutôt par nostre union, & ne ferons qu'un mesme corps & qu'une mesme ame, comme ce Geryon des Fables, qui est à mon avis, un symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens ny de vaines ceremonies; la passion que nous avons tous deux témoignée, pour rendre cét honneur à nostre pais, fait assez voir que nous estimons l'amitié par dessus tout.

T O X A R I S. Je le veux, soyons amis désormais jusqu'à la mort; & si nous ne pouvons toujours vivre ensemble, visitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme je t'iray voir en Grece.

MNE'SIPE. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un ami fait comme toi.

L'ASNE DE LUCIEN.

L'Auteur feint qu'allant en Thessalie, il logea chez une Magicienne, qui se changea en oyseau pour aller trouver un Amant ; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Asne. Il prend occasion de-là de conter les diverses aventures qui luy arriverent, jusqu'à ce qu'il reprit sa premiere forme. Apulée a dérobé ce sujet ; mais il l'a plus étendu.

COMME j'allois à Hypate en Thessalie, pour quelques affaires, je rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hyparque, chez qui je devois loger, estoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & qui vivoit fort mesquinement. Lorsque je fus arrivé à son logis, ayant pris congé de ma compagnie, je frapay à la porte, & la femme me vint ouvrir, après m'avoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'aportoies des lettres à son mary, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussi-tost, après avoir refermé la porte, puis me revint dire que je serois le bien-venu. Je les trouvoy en arivant qui commençaient à souper, estant tous deux couchés sur un petit lit, avec une table devant eux ; mais ils faisoient fort mauvaise chere, car je ne vis rien sur la table. Lors qu'Hyparque eut lû mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galand-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme je

*Ce costume
ancienne.*

voyois , mais il estoit à mon service , & que ma
 presence le rendroit plus illustre. Alors , apellant
 la servante , Prenez les hardes de Monsieur , dit-il ,
 & le menez dans une chambre , & de là au bain ,
 car il doit estre las , après le chemin qu'il a fait. El-
 le me mena donc en une petite chambre fort pro-
 pre , & me montrant le lit : C'est là , dit-elle , que
 vous coucherez , & j'en dresseray un autre en ce
 coin pour vostre valet. De là j'allay au bain , après
 avoir donné de l'argent à la servante , afin d'ache-
 ter de l'orge pour mon cheval. Au retour , mon
 hoste me pria de me mettre à table. Le festin ne
 fut pas fort magnifique , mais il y avoit de bon vin
 vieux , dont nous fîmes carouffe après souper , &
 puis je m'alay coucher , après nous estre entrete-
 nus de diverses choses , comme on a de coûtume
 en ces rencontres. Le lendemain il me demanda
 où j'allois , & si je faisois estat de demeurer là. Je
 luy répondis que non , & que je voulois aller pour
 quatre ou cinq jours à Larisse , quoy que mon des-
 sein en effet fut de demeurer quelque temps à Hy-
 pare , pour voir si j'y pourrois rencontrer une Ma-
 gicienne , comme on dit qu'il y en a plusieurs , qui
 me fist voir quelque événement extraordinaire.
 Dans cette résolution , je me promenois par la
 Ville , lorsque je rencontray une femme assez
 bien-faite , qui paroissoit de condition à son train
 & à son habit. Elle me demanda qui j'estois ; &
 comme elle l'eut appris , elle s'écria que j'estois fils
 d'une de ses meilleures amies , dont elle n'aimoit
 pas moins les enfans que les siens propres , &
 que j'avois tort de n'estre pas venu descendre
 chez elle , mais que tout de ce pas elle m'y vouloit
 mener. Je luy fis mes excuses , & luy dis que je ne
 pouvois pas honnestement quitter mon hoste , qui

m'avoit si bien reçu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estes-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, après m'avoir si bien traité. Alors se souriant, elle me dit à l'oreille, que je prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui estoit une des plus grandes Magiciennes du pais, qui changeoit les uns en bestes, & tuoit les autres, lorsqu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse, & que ma jeunesse, jointe à la qualité d'étranger, luy donneroit assez de prise sur moy. Alors, tout ravy d'avoir rencontré ce que je cherchois, je pris brusquement congé d'elle, & me retiray en haste au logis, rêvant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la servante, qui estoit fort jolie, & qui savoit sans doute les secrets de sa maistresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte, ç'eust esté à mon avis violer le droit d'hospitalité. En arrivant, je trouvay, par bon-heur, la servante seule qui aprestoit à souper, & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisine; Elle me répondit, assez plaisamment, qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette réponse, je m'approchay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que je ne m'approchasse pas trop près, si je n'avois envie de me brûler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu: & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette brulure. Comme je riois de la gentillesse de ses reparties, & que je l'apellois belle Cuisiniere;

Vous ne sçavez pas, dit-elle, quelle Cuisiniere je suis; car si je veux, je vous accommoderay de toutespieces, & vous hacheray menu comme chair en paste. Je luy répondis, Qu'elle m'avoit déjà mis en capilotade, & que je pensois estre sur le rechaut, tant je sentoie de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette réponse, & me dit qu'elle estoit grande Magicienne, & que si elle m'avoit une fois charmé, elle pourroit après cela me jeter des pierres, que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy répondis que je sentoie déjà l'effort de ses charmes, & que je ne la pouvois quitter. Apres quelque contestation, nous tombâmes à la fin d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand sa maistresse seroit couchée. Comme son maistre fut de retour, & que nous eûmes soupé, je me retiray, après quelques santez, feignant d'avoir envie de dormir. Et entrant dans ma chambre, je trouvoy la collation prestee, & mon lit tout semé de feüilles de roses. On avoit mesme transporté ailleurs celuy de mon valet. Si-tost qu'elle eut couché sa maistresse, elle me vint trouver, & nous fîmes collation; nous nous portâmes force santez, force baisers, goustant les premices de l'amour. Apres quoi, on verra bien-tost, dit-elle, si tu sçais aussi bien faire que dire; car je m'apelle Palestre, & n'ay point encore trouvé d'Athlete qui m'ait vaincuë à la lute. Comme j'eus accepté le combat, elle se deshabelle, & me dit que le champ estoit ouvert à ma valeur. Apres quelques tours d'escrime, ou chacun tascha de montrer ce qu'il sçavoit faire, nous remîmes la partie au lendemain; & je pris tant de plaisir à ce divertissement, que j'en oubliay presque le sujet de mon

*Il y a icy
une page
de salere
retranchée.*

voyage. A la fin je la priay de m'apprendre quelque secret de son art, puisqu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eust beaucoup profité sous une si sçavante maistresse. Elle me jura qu'elle ne sçavoit point d'autre métier que celuy que la Nature luy avoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lorsqu'elle se metamorphoseroit en quelque animal. Quelques jours après elle me vint dire que l'occasion se presentoit de contenter ma curiosité, & que sa maistresse se devoit changer en oiseau pour aller trouver son galant; Que j'eusse bon courage, & qu'elle me la montreroit en cét estat. La nuit venuë, elle me méne fans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par une fente, je vis sa maistresse toute nuë, qui jettoit deux grains d'encens dans une lampe allumée, & murmuroit tout-bas quelques paroles; ce qui dura assez long-temps. En suite, tirant une phiole de son armoire, elle s'huila par tout jusqu'au bout des ongles, & en un instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras s'allongerent en ailles, & elle s'envola par la fenestre avec un grand cry. Je fus si surpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant si je songeois, ou si j'étois éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, je conjuray ma nouvelle maistresse de me vouloir transformer de mesme, pour voir ce qu'on devenoit en cét estat, & si l'on conservoit encore son jugement. Elle entre aussi-tost dans la chambre, ne me pouvant rien refuser, & m'aporta une petite bouteille, dont je ne fus pas plü-

toft huilé , qu'au lieu de plumes , tout mon corps fut couvert de poil , mon visage & mes oreilles s'allongerent , mes doigts se durcirent en corne , & il me sortit par derriere une longue queue ; de sorte que me regardant au miroir , je trouvoy que j'estois un Ane. La fille estonnée aussi bien que moy , d'un si étrange accident , commence à se fraper l'estomac , & à s'arracher les cheveux , & s'écrie qu'elle avoit pris une phiole pour l'autre , deçûë par la ressemblance , à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire , mais que je patientasse jusqu'au lendemain , & qu'elle m'iroit acheter des roses , dont je n'aurois pas plütoft goûté , que je reprendrois ma premiere forme. En disant cela , elle me passoit la main sur le dos , & me manioit les oreilles , comme on fait à cét animal quand on le veut caresser. Cependant , sous la figure d'une beste , je conservois le sens d'un homme , & entendois tout ce qu'on disoit , mais je ne pouvois m'expliquer ; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre , je commençay à braire , au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux , que je m'en alay baissant la teste droit à l'écurie , me coucher auprès de mon cheval , & du baudet de mon hoste , qui me reçurent à grands coups de pié , au lieu de me faire place , tant ils avoient peur que je ne viusse manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin fort mal satisfait de leur reception , & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir , sur le triste estat où j'estois , je commençay à condamner ma curiosité , & à reconnoistre.

Qu'il n'est rien qui punisse

Un homme vicieux comme son propre vice
Si par hazard disois-je en moy-mesme , j'allois

estre rencontré en cét estat par quelque loup, ou quelqu'autre beste farouche, je loüerois bien le personnage que je represente. Sur ces entrefaites, j'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'épée à la main, qui après avoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui estoit dedans, & en firent des balots dont ils me chargerent avec mes compagnons. En fuite nous chassant devant eux, ils gagnerent la porte par des ruës détournées, & de-là des montagnes voisines couvertes de bois, où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades : mais on ne sauroit exprimer la douleur que je sentoie à marcher sur les cailloux, avec une charge sur le dos, moy qui estois une asne de bonne maison, qui n'estois pas accoûtumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas; mais on me faisoit relever à coups de baston. En cette extremité je voulus m'écrier, *O Cesar*; pour implorer le secours du Prince; mais la parole me manqua sur l'O, & je ne pus achever le reste; si bien que cela ne servit qu'à me faire battre par les voleurs, que je trahissois par mon cry. Je resolus donc de continuer paisiblement mon chemin, puisque je reüssissois si mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empêcher de paistre en allant. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de connoissance, où nous fumes fort bien reçûs; & tandis que nos maistres dînoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais je n'en pus jamais gouter, parce que je n'y estois pas accoûtumé, & voyant le jardin ouvert, je m'y jettay à corps perdu, pour aller manger des roles qui paroïssent, & reprendre ma premiere forme. Mais en arrivant je trouvay que c'estoit un laurier-rose, qui est un poison

poison mortel aux asnes & aux chevaux. Cependant, comme je mangeois quelque salade pour me rafraîchir, le Jardinier arrive avec le baston à la main, & m'en donne quelques coups; mais je tournay le derrière si à propos, que je le jettay à la renverse d'un coup de pié à l'estomac. De-là je pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lâchast les chiens après moy; ce qui m'obligea de regagner en haste mon écurie, pour éviter la rencontre de grands vilains dogues, qu'on faisoit combattre contre des ours; mais je ne laissay pas en arrivant de recevoir quelques coups de baston du Jardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lorsque nos maistres eurent disiré, on nous remist nostre charge pour continuer nostre chemin, & par malheur la plus grosse m'échût en partage, de quoy desespéré je deliberois de me coucher là pour me faire décharger, lorsque l'autre baudet qui avoit peut-estre le mesme dessein, s'estant laissé cheoir, comme on le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarets & on le jetta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autrui. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageast encore sa charge entre le cheval & moy; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout me reüssissoit à contre-pié, je resolus desormais de porter mon mal en patience, & me hastay d'aller sur l'esperance de trouver des roses au giste, qui n'étoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille, assise près d'un bon feu, qui nous aida à nous décharger, & serra tout ce que nous avions apporté. Ces voieurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les

bras croisez, sans leur aprestre à manger : mais elle dit que tout estoit prest , & qu'ils boiroient d'excellent vin , & mangeroient de la venaison. Ils se deshabillerent donc , & s'huilerent près du feu ; puis s'estant lavez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles , & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vicille, puis s'affirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas qui fut assez long & plantureux , ils s'entretenrent de tout ce que peuvent dire des voleurs , après avoir fait un beau coup. Cependant , le cheval & moy estions attachez au ratelier , où je faisois tres-mauvaise chère. Mais lorsque la vicille se fut retirée, j'emageay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant un d'entr'eux au logis , ce qui me faisoit enrager ; car si elle eust esté toute seule, je me fusse sauvé aisément ; mais c'estoit un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit l'épée au costé , & jettoit de temps en temps des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours après les voleurs revinrent sur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desespéroit, sans vouloir ni boire ni manger ; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques épions rapporterent qu'il passeroit bientôt un estranger avec grand équipage ; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte & s'armèrent , puis sortirent en foule, emmenant avec eux le cheval & moy , après avoir laissé en garde la fille à la vicille. Je n'alois qu'à coups de baston, croyant qu'on me menoit au combat ; mais lorsque nous fumes arrivez sur le grand chemin , l'é-

tranger fut incontinent devalisé , & l'on nous chargea de ce qu'il y avoit de meilleur , laissant le reste caché dans le bois. Cependant , comme on nous faisoit marcher en diligence , j'allay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pié ; ce qui me fit boiter assez long-temps : mais lorsque je vis qu'on deliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade , je vainquis ma douleur , & fis le reste du chemin , comme si je n'eusse point eu de mal. On alla requerir la nuit mesme , ce qu'on avoit caché dans le bois ; mais on ne mena que le cheval , & l'on me laissa au logis , à cause de ma blessure. Comme on fut party , je disois en moy-mesme. Qu'attens-tu icy davantage , à servir de pâture aux corbeaux ? Ne vois-tu pas comme on a traité ton camarade , & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin ? Prends une bonne resolution ; Voila la Lune qui luit , il n'y a qu'une vieille au logis , tu n'est point lié. Dans cette pensée , je cours droit à la porte , & la vieille après moy pour m'arrester ; mais voyant qu'elle n'estoit pas assez forte , & que je l'entraînois , quoy qu'elle me retint par la queuë , elle apelle à son secours la Pucelle : qui prenant son temps monte sur moy & me pique , priant les Dieux de favoriser sa retraite , & promettant tout bas de me donner la liberté , si je la pouvois tirer hors de peril. Poussé de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein , j'alois comme un genest d'Espagne , & non pas comme un baudet estropié , lorsqu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arresterent tout court , & demanderent à la Belle en riant , où elle alloit ainsi la nuit , & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis ; mais comme je n'é-

tois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire , je ne me pouvois presque soutenir sur ma mauvaise jambe ; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maistre baudet, lorsqu'il est question de fuir, vous allez vifte comme le vent; & quand il faut retourner à la maison, vous ne sauriez faire un pas. Nous vous apprendrons bien tantost vostre leçon : & en disant cela, ils commencerent à charger sur moy, tant qu'ils me font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit pendue de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En suite, ils lierent la Pucelle pour empescher qu'elle ne se sauvast une seconde fois, & s'étant mis à table delibererent en bûvant, quel suplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour punition de nostre crime. Là-dessus, l'un dit qu'il la faisoit enfermer toute vive dans mon ventre après m'avoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi sur la pointe d'un rocher, pour servir de pasture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouvoit l'extravagance de ce suplice, & qu'on se préparoit à l'execution, le Ciel qui n'avoit pas resolu de nous perdre, amene dans cet intervalle le Prevost avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se faisoient en un instant de tous les voleurs, & les menerent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maistresse sur mon dos, pour la ramener à son pere; & par tout où nous alions on nous jettoit des fleurs en passant, & l'on acouroit au devant de nous avec des acclamations & cris d'allegresse. Lorsque nous fumes arrivez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne &c.

dé sa mauvaise fortune, & celui qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pu à sa délivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit, & j'enviois la condition des chiens que je voyois faire bonne cŕere à la Cuiſine, maudiffant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plûtôt fait levrier que baudet. Quelques jours après les nocces, cette Dame pour s'aquitter de ſa promeſſe, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cavales, qui eſtoit la plus belle récompene qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'eſtoit pas encore las de me perſécuter, voulut que la femme de celui à qui l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laiſſer en liberté; & pour comble de malheur, les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavales, croyant que je n'eſtois pas là pour enſifer des perles, eſtoient ſans ceſſe après moy à me perſécuter. Acablé donc de tous maux, & ne mangeant que du ſon, à cauſe qu'on me déroboit mon orge; au lieu d'un aſne gras & refait, je devins une méchante haridelle. D'ailleurs on m'envoyoit queſſir du bois ſur une montagne droite & pierreuſe, ſous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme un Elephant, & ne ceſſoit de me battre, ſoit que j'allaiſſe bien ou mal; & pour me faire enrager davantage, il me frapoit jôùjours au meſme endroit avec un baſton noùeux, dont il me fit une large playe, à laquelle on ne donnoit jamais le loifir de guerir. Non content de cela, ſi ma charge peſoit plus d'un coſté que d'autre, au lieu de me décharger de ce coſté-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour avoir plûtôt fait, & montoit encore ſur moy pour paſſer un petit ruiſſeau.

qui estoit au pié de la montagne , de peur de se mouïller le bout des piez. Que si je venois à succomber sous le faix , au lieu de me soulager il me frottoit à grands coups de baston tout le long de l'épine du dos ; de sorte que j'estois contraint de me relever tout seul , pour éviter un plus grand mal. Il s'avisa d'une autre invention pour me faire aller plus vifte , ce fut de m'attacher une branche d'épine au derriere , qui me piquoit à mesure que je marchois ; & lorsque je voulois m'arrêter, il me battoit tout de nouveau. Pour me venger, je luy tiray un jour quelques ruades , dont il se souvint toute sa vie, & il ne s'en souvenoit jamais qu'il ne m'en coûtast quelque éguillette de ma peau. Un autre jour que je n'avançois pas assez à son gré , estant chargé d'étoupes , il mit un charbon ardent entre mon dos & la charge , dont il m'eust brulé tout vif, si je ne me fusse plongé dans un estang ; & pour excuse , il dit à son maître que je m'estois jetté dans le feu. Une autre fois il vendit ma charge de bois à un païsan , & dit que je l'avois jettée en bas des rochers : & que dès que je sentoït quelque femelle , on ne me pouvoit plus tenir. Le maistre donc commanda qu'on me tuast , & qu'on donnast ma chair aux esclaves ; & si l'on demandoit ce que j'estois devenu , qu'on dist que les loups m'avoient mangé. J'évitay ce malheur par un plus grand ; car un voisin luy dit que je pouvois rendre encore de bons services , & qu'il ne falloit que me châtrer pour me rendre doux comme un agneau. Cela fut donc conciu , & l'on alloit passer à l'exécution , lorsque la nouvelle arriva , que les jeunes mariez s'estant allé promener sur une mer dans une chaloupe , avoient esté submergez ; si bien

que les valets ne songerent plus qu'à faire leur main, pour se sauver, tandis que la maison estoit sans maistre. Dans cette conjoncture, celuy qui faisoit paistre les chevaux, les chargea & moy aussi de ce qu'il pût emporter, & se retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contraignist de marcher jour & nuit, trois jours durant par un mauvais chemin, ce mal me sembloit doux auprès de celuy que j'aprehendois. Enfin nous arrivâmes à Beroée, qui est une des meilleures villes de la Macedoine, où dès le lendemain on nous mena vendre au marché; mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fust présenté un de ces vieux Prestres de la Déesse de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lorsque nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il apelloit ses Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux; mais lorsqu'ils m'eurent vû, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'étoit pour s'en divertir luy-mesme, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nostre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aller par país, & lorsque nous fûmes arrivez au premier village, l'un d'eux se mit à jouer de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à danser & à branler la teste, tout furieux, jettant leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prist envie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant par ce bâtelage ils amasserent quantité d'argent: car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, & le

*D'estre
chasteté.*

*7. livres
dix sols.*

Mises.

rette de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans un autre village, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étalon; ce qui me toucha tellement, que je ne pûs m'empescher de crier, en voyant leur infamie, *O Jupiter*, sans songer que j'avois perdu la parole. Quelques païsans qui avoient perdu un bauder, acoururent au cry, pensant que ce fût le leur, & en entrant découvrirent tout le mystere; de sorte que le bruit en courut aussi-tost par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit sans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à un arbre, & me foïetterent dos & ventre, pour avoir revelé leur honte, jusques-là que transportez de fureur, ils me voulurent égorger; mais la Déesse jetta des regards si furieux, que cela les arresta. Ils la chargerent donc tout de nouveau sur mon dos, continuèrent leur chemin, tant qu'ils arriverent sur le soir en la maison d'un Gentilhomme qui les reçût fort bien, & luy fit des sacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ses amis luy ayant envoyé un cuissot d'asne sauvage, les chiens le mangerent à la Cuisine, si bien que le Cuifinier se vouloit pendre de desespoir, craignant la colere de son maistre; lorsque sa femme luy conseilla de m'égorger, & de mettre une de mes cuisses en sa place, parce que j'estois gras & refait. J'estois donc mort, si je n'eusse entendu moy-mesme la trahison, & couru à l'estourdie en la chambre du maistre, où je renversay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte, où je cherchois mon salut; car tout le monde se vouloit jeter sur moy, comme sur un furieux; & on m'alloit mettre en pieces, si de frayeur je ne me fusse

fusse sauvé en l'appartement de mes Prestres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arrivâmes en un gros bourg, où ils dirent que la Déesse vouloit coucher dans le Temple; de sorte que les habitans credules la vinrent prendre aussi-tost avec grande reverence, & la placerent près la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans une méchante maison, où nous demeurâmes assez long-temps; & au départ nous emportâmes avec nostre Déesse, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant découvert, coururent après nous; & la trouvant dans nostre équipage, ils mirent les Prestres en prison, & me vendirent à un Musnier, qui chargea aussi-tost sur moy dix boisseaux de blé, & me mena chez luy par un sentier rude & espineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me fut de mauvais presage; comme en effet, on me mit à l'hastelier dès le lendemain, après m'avoir bouché les yeux; & parce que je feignois d'estre tout neuf à ce mestier, on commença à m'instruire à coups de baston. Cela me fit tourner comme une giroüette, ayant déjà appris plusieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point se laisser prier de faire son devoir. Comme mon Maistre vit que je diminuois à veüe d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se servoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demeuroid tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois aussi que quelques méchâtes laitues pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyver apro-

*Ou ,
fouet.*

choit, & qu'il n'avoit pas de quoi se nourrir, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne lui répondoit rien, il lui donna un coup de baston, sans considerer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant le Jardinier irrité se jette sur lui, & le renverse; & comme l'autre crioit qu'il le tueroit, il le batit de telle sorte, après lui avoir osté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes panniens, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant découvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maître estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayant aperçû, ils me monterent, en riant, au Juge, qui entrant là-dessus, chercha tant mon maître qu'il le trouva & le fit mettre en prison. Pour moy, on me livra aux soldats, qui me vendirent deux écus au Cuisinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui avoit son frere Sommelier au même logis. Ils me placèrent en un petit coin de leur appartement, mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes, je pris mon temps qu'ils étoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravi de trou-

ver de la viande à mon apetit. Ils ne s'en aperçurent point la premiere fois, à cause de la quantité de mets, outre que je m'étois un peu épargné; mais comme j'y retournois souvent, ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais œil, & compterent tout depuis en le reserrant. A la fin voyant que je ne mangeois point d'orge, & que je ne laissois pas d'engraisser, ils entrerent en quelque soupçon; & m'ayant épié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si estonnez du commencement, qu'ils demurerent comme immobiles; mais en suite ils allerent appeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cét aspect il se fit une huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y acourut luy-mesme; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout surpris; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. *Quoy* que j'eusse déjà beaucoup mangé, neanmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuer à ma liberté, & servir à me faire reconnoistre, je me mis à table fort proprement, & commençay à goûter de tout; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maistre commanda qu'on m'en donnast, & j'en beus un grand trait. Alors, tout ravy d'avoir trouvé un si grand tresor, il m'achete de son Cuisinier, le double de ce que je luy coütois, & me donne à un affranchy pour m'instruire; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un lit, & m'apuyois sur le coude, comme on fait quand on veut manger. Je

*Lit de
table.*

Jurois avec luy, dançois sur les pieds de derriere, & faisois mille autres gentilleses, donnant à connoistre par un branlement de teste, que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cét asne il y avoit un homme enfermé; Et comme le temps aprochoit que mon Maistre devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & je le portay sur mon dos une partie du chemin. Lorsque nous fûmes arrivez, le peuple acourut pour me voir; car la renommée en estoit déjà répandüe par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où je faisois mille singeries pendant qu'il dînoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'afranchy tiroit beaucoup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, je devint en fort bon point. D'ailleurs j'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochettes d'argent, & le mors de même; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'afranchy. Au retour du souper, nous la trouvâmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois accoûtumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarraux, pour estre plus molement & plus délicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frotta & moy aussi d'une huile tres-precieuse, puis m'embrassans me traîna par le cou sur le lit, avec des paroles & des caresses, comme si j'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que je me portois fort bien;

mais comme je n'avois point carellé de femmes depuis ma metamorphose, je craignois de la tuer, & qu'on ne me punist après comme un homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Pasiphaë, qui avoit bien aimé un Taureau, je me mis en devoir de la satisfaire, & trouvay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu, elle se leva à regret, & sortit avec ses gens qui l'attendoient dans une antichambre, après avoir obtenu une seconde nuit pour le mesme prix. Mais mon Maistre averty par son afranchy, nous vint regarder à travers la porte; & estonné de cette merveille, resolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin donc des jeux, on me mit dans un lit, dont le bois estoit garny d'or & d'écaille de tortue, & l'esclave auprès de moy; & en cét estat on nous traîna avec une machine au milieu de l'amphitheatre, au grand estonnement de tout le peuple. Il y avoit-là une table couverte de toutes sortes de mets, & servie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or: mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'estois pas trop en seureté, craignant que quelque beste farouche ne me vint devorer. Dans cette apprehension il vint à passer un homme qui portoit des roses; ce que je n'eus pas plütoست aperçü, que je courus en manger, & repris ma premiere forme. Jamais spectateurs ne demeurèrent plus estonnez, les uns vouloient qu'on me brûlast comme un Magicien, les autres qu'on aprist de moy auparavant les raisons de cette merveille, lorsque je m'approchay du Gouverneur de la Province qui

Où, enfin le jour des jeux est survenu.

C'est qu'il y avoit des vases au tour de l'amphitheatre, où elles estoient renfermées.

*Lucius,
Patras
ville
d'A-
chaie.*

estoit present; & luy ayant fait le recit de mon histoire, j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse justifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant appris mon nom & celuy de mon païs, il me futa au col tout transporté, & dit qu'il me connoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy, de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cét accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declara libre en pleine assemblée. Alors je crûs qu'il estoit de mon devoir d'aller remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lorsqu'elle me verroit homme. Mais il arriva tout le contraire; car je reconnus de la froideur dans son entretien, que je ne scûs à quoy attribuer, si ce n'estoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'avoit esté qu'un effet de la curiosité, & qu'elle n'avoit plus la mesme passion pour moy, maintenant que j'estois homme. Je retournay donc au logis tout honteux; & contay mon aventure à mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fûmes pas plütoſt arrivez au païs, que j'allay rendre graces aux Dieux, d'avoir échapé de si grands dangers, & d'estre arrivé au port après tant d'orages.



~~CONFUSION ; CONFUSION ; CONFUSION ; CONFUSION ; CONFUSION~~

JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE

DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Authheur soutient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sauroient changer l'ordre des Parques, que l'on nomme le Destin. Mais quoi que cette doctrine soit impie ; elle n'a aucune force contre les Chrétiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & qui croient que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIQUE. **J**upiter, je ne desire ni les grandeurs ni les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur accorder : Mais, comme Philosophe, je cherche la verité, & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homère, Que les ordres du Destin sont inviolables.

JUPITER. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Celui-cy s'est donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, *de peur qu'il ne descende aux Enfers, malgré la Parque.*

JUPITER. Il est vray, car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne : mais les Poëtes, lorsque leur fureur les quite, sont sujets à faillir comme les autres : ce qui n'arrive pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croi ; mais si ce que tu

dis est véritable , la Fortune n'est donc qu'une chimere , quoy qu'on celebre tant son pouvoir, & que son nom soit toujours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'est pas permis de tout sçavoir : mais pourquoy faisois-tu cette question du Destin ?

LE CYNIQUE. Dis-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous , aux ordres des Parques.

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire ?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souvient de ce qu'Homere te fait dire dans une assemblée des Dieux, Qu'avec une chaîne d'or tu peux enlever les hommes & les elemens , qui est la marque d'une puissance extraordinaire ; au lieu que si ce que tu as dit est vray , tu ne tiens toy-mesme qu'à un filet , où tu demeures accroché comme un poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

JUPITER. Que veux-tu conclure de là ?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maistresses du monde, & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent , on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices , puisque vous ne sçauriez faire ni bien ni mal , & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez , que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence : mais ils se repentiront tost outard d'une si damnable doctrine.

*On, par
la que-
noüille.*

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuseau des Par-

ques, que je l'ay fait innocemment, & que je me suis embarqué insensiblement dans cette dispute ; mais cependant tu vois la conséquence qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela seroit bon, s'il n'y avoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par nostre entremise, ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous revere comme une Nature plus haute & plus excellente. Après tout, encore fait-on la reverence à celuy qui nous apporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-mêmes, & que vous n'êtes que comme un outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Philosophes que tu condamnes, étoit présent, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dépendez comme nous, d'un ordre supérieur, & que vous êtes esclaves d'un même maistre. Car toute vostre immortalité ne sert qu'à éterniser votre servitude, au lieu que nous sommes délivrez de la nostre par la mort.

JUPITER. Mais cette dépendance n'empêche pas que nous ne vivions à nostre aise, & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques autres ; Mais Vulcain est-il heureux de travailler continuellement à sa forge, comme un courtaut de boutique ? Et Prométhée jouïssoit-il de sa felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont servi à Laomedon & à Admete ? Je laisse à part que vous estes exposez com-

me nous aux voleurs & aux sacrilèges, & qu'on vous fond souvent au creuset, qui n'est pas un petit supplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empêcher de nous dire des injures; mais prend garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces; Tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné; & combien voit-on après tout, de sacrilèges impunis?

JUPITER. Ne disois-je pas bien que tu étois de ces Philosophes qui nient la Providence?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les appréhendes, je ne sçai pourquoi; mais je voudrois bien sçavoir ce que c'est que vôtre Providence, & si elle est maîtresse ou esclave du Destin.

JUPITER. Je t'ay déjà dit que tu ne pouvois tout sçavoir. Mais pour une question tu en fais une douzaine, & toute ta Philosophie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choses du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'est toy-même qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques, si ce n'est que tu t'en repente à cette heure, & que tu vœuilles établir ton Empire au préjudice du leur.

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. On feroit donc mieux de s'adresser à elles qu'à vous; quoi que cela soit inutile aussi, puisqu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné, & que c'est une fatalité inévitable.

JUPITER. C'est là une doctrine capable de bouleverser tout le monde, & de mettre l'Univers en combustion. Mais quand il n'y auroit autre.

chose, nous meritons bien qu'on nous remercie de ce que nous prédifons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sçavoir ce qu'on ne peut éviter? Car ce que vous dites au pere d'Edipe, est ridicule, *Garde toy de te marier, parce que ton fils te tuera*, puisqu'il estoit aussi bien destiné à se marier, qu'à estre tué par son fils: Et le fils de Cresus ne pouvoit éviter la mort, où il estoit entraîné par le Destin, aussi bien qu'à la chasse. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouvez changer; outre que la plupart de vos Oracles sont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne sçait si c'est l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perses, que Cresus renversera en passant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il estoit en colere contre ce Prince, pour la supercherie qu'il luy avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux se peuvent-ils mettre en colere, vû qu'estans sans corps ils sont exempts de passion? Dy plutôt qu'il estoit ordonné que Cresus seroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Destin, jusques à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous sommes moins que rien: mais tu as raison de nous mépriser voyant que je t'épargnes, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne sçavois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné? & quand tu me fraperois, je m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dy-moy, toutefois; D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à fou-

*Voy
l'Argu-
ment du
Dialogue
qui suit.*

droyer des chesnes & des rochers, & quelquesfois des innocens ? Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir ? Pourquoy Phocion & Aristide meurent-ils dans une honteuse pauvreté, tandisque Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence ? Pourquoy Socrate est-il contraint d'avaler du poison ? Pourquoy les Tyrans massacrent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoy faut-il que le vice triomphe, & que la vertu soit opprimée ?

JUPITER. Tu ne sçais pas ce qui est préparé là-bas après la mort.

LE CINIQUE. Nous le sçaurons quand nous y serons. Mais si dès ce monde les méchans estoient punis, & les gens de bien récompensez, cela seroit un grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des uns, & de la récompense des autres, après cette vie ?

LE CINIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dit. Mais, dy-moy, pourquoy est-ce qu'on les récompense ou qu'on les punit ?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CINIQUE. Mais on ne mérite ny peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui ; de sorte que si nous suivons celuy des Parques, ce sont elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sophiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CINIQUE. Tu as raison ; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieilles se peuvent mêler de tant de cho-

ses. Je les trouve tous bien misérables, & ne voudrois pas changer mon destin au leur. Mais je ne te veux pas importuner davantage; car je ne suis pas peut-estre predestiné à estre plus savant.



JUPITER LE TRAGIQUE.

DIALOGUE DES DIEUX,

Où quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouvertement la providence; mais le plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriver dans le monde; ce qui en a embarrassé d'autres aussi bien que luy, & de très-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des récompenses éternelles, on peut dire Que la sagesse de Dieu fait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie servent aux uns d'épreuve ou d'instruction, & aux autres de châtement. Que l'adversité contribue plus que la prospérité à former l'homme spirituel, qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu; & que la félicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s' imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'esprit. Du reste, on voit arriver des choses si à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la justification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne soit un effet de la Providence, quoi que ses ressorts nous soient souvent inconnus.

MERCURE. **Q**U'AS-TU, Jupiter, d'estre ainsi triste & rêveur comme un Phi-

losophe ? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire ; Ne nous le cèle point.

M I N E R V E. Jet'en prie, pere des Dieux & des hommes ; Dy-nouстон mal , nous y trouverons peut-estre quelque remede.

J U P I T E R. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

M E R C U R E. Grands Dieux ! quel commencement.

J U P I T E R. *O race maudite, que tu me fais de mal ! Able méchant animal que tu as fait, Prométhée !*

M I N E R V E. Qu'y a-t-il ? Dy-le hardiment, Il n'y a icy que tes amis.

J U P I T E R. *Ah ! mon foudroyant tonnerre, vain épouventail de cheneviere.*

M I N E R V E. Modere ta fureur , & parle un langage plus humain ; nous ne savons pas assez bien nostre Euripide pour te répondre.

J U N O N. Je say bien ce que c'est, sans qu'il le dise.

J U P I T E R. Nullement , Tu en paroistrois plus touchée.

J U N O N. Je suis si accoûtumée à recevoir de ces affronts , qu'ils ne me touchent tantost plus. Mais je gagerois à te voir ainsi passé & mélancolique , que tu as quelque amour en la teste ; car ce sont les marques de cette passion , aussi bien que les sanglots & les larmes.

J U P I T E R. Tu es plaisante , de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

J U N O N. Je ne connois que cela qui t'en puisse donner.

J U P I T E R. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir , & , comme on dit , les fers sont au feu.

J U N O N. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre ? ou si les Tirans ont brisé

leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre?

JUPITER. Nullement ; Tout va bien dans les Enfers ; & il n'y a rien à craindre de ce costé-là.

JUNON. Pourquoi viens-tu donc faire ici le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

JUPITER. Un Philosophe Stoïcien & un Epicurien eurent hier une dispute touchant la Providence, en la présence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier qu'il y eût des Dieux ; & quand il y en auroit, qu'ils se mêlassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nôtre party ; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'hui ; Cependant, chacun est en suspens de l'issuë de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que jamais affaire plus importante n'a été traitée sur la terre, ni dans le Ciel, car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poétiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta réverie, ni des termes tragiques dont tu t'es servi pour exprimer ta douleur ; car la chose le merite bien.

JUPITER. Cependant, tu croyois que c'étoit quelque amourette ; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puisqu'il s'agit de l'intérest de toute la Communauté ; il ne faut quelquesfois qu'un sot pour donner un bon avis.

JUNON. Je suis de mesme sentiment.

MINERVE. Ce n'est pas le mien. Il ne se refout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées ; car l'un se plaît à défaire ce qu'a fait l'autre , & cela ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse , je serois d'avis que tu donnasses ordre en particulier , que le Stoïcien remportast la victoire , & que l'afront en demeurast à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'école , ni de faire une supercherie en une dispute publique. D'ailleurs , si Jupiter décide tout seul une affaire de cette importance , on dira que c'est un Tyran , qui fait tout de sa teste , sans prendre avis de personne.

JUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à sçavoir de la part de Jupiter , que le Conseil se tiendra dans une heure ; Qu'on ne manque pas de s'y trouver , parce qu'il s'agit d'affaires de consequence , où chacun a interest.

JUPITER. Ce style n'est pas assez élevé , pour une aventure si tragique. Il faut parler en Poëte en cette rencontre , & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Poësie ; & si je ne m'en veux mêler , je cours fortune de me faire moquer de moy , comme Apollon dans ses Oracles , quoy que pour sauver son honneur il y entremêle toujours quelque obscurité.

JUPITER. Ne te souvient-il point de quelquel endroit d'Homere à ce propos ?

MERCURE. Il ne m'en souvient pas trop bien , mais je tâcheray de m'exprimer à sa façon ; Que tous les Dieux , grands & petits , masses & femelles,

femelles, jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à se trouver promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste.

JUPITER. Bon, les voila qui arrivent en foule. Que chacun se place selon son merite & son rang; ceux d'or les premiers, & ensuite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre mesme, pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour servir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation? Preferera-t'on la statuë d'or d'un vil artisan, à celle de Myron & de Phidias, qui ne sont que de cuivre, ou de pierre?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fust mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on pré'ere les richesses au merite. Fera-t'il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, passer après ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feuille d'or, ou quelque filet sur l'ivoire, & sont de bois au dedans, plein de mouches, & d'araignées; au lieu que les autres sont d'or massif.

JUPITER. N'importe, je le veux.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de le placer devant moy qui suis frere de Jupiter, ce monstre à visage de chien!

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est

d'or, & que tu n'es que de cuivre ? Car alors que Lyfipe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des statuës si précieuses.

V E N U S. C'est donc à moy de passer la première ; car Homere m'apelle toujours *Dorée*.

M E R C U R E. Ce n'est qu'une epithete, mamic, qui ne fait rien à la verité de la chose ; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il apelle Apollon *pere des thresors*, luy qui a esté contraint de mandier, & que tu verras tantost au bas bout, jouant au Roy dépouillé, parce que les voleurs luy ont dérobé sa couronne, & ses autres ornemens. Ce sera beaucoup si tu n'es pas la dernière.

Les chevilles de sa Lyre.

L E C O L O S S E D E R H O D E S. C'est à moy de passer devant ; car si je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité : & quoy que je ne sois que de cuivre, on en pourroit faire de moy plusieurs d'or, si l'on vouloit ; outre que je suis un chef-d'œuvre de l'Art, & véritablement l'unique, comme le Soleil que je représente.

M E R C U R E. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous Jupiter ?

J U P I T E R. Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées : Qu'il se retire ; car le plancher de la salle n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se mette sur ses genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de décoration.

M E R C U R E. Voicy encore une autre difficulté, de sçavoir qui passera le premier d'Hercule ou de Bacchus, Car ils sont tous deux fils de

Jupiter, tous deux de la main de Lyfipe, tous deux de même métal, fans qu'on puiſſe reconnoître qui eſt le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous conſommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun ſe range comme il pourra, ſans préjudice à ſa qualité, une autre fois on reglera les ſéances. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends ?

MERCURE. C'eſt qu'ils demandent les diſtributions ordinaires de Nectar & d'Ambroſie.

JUPITER. Il n'eſt pas queſtion ici de faire honneur chere ; Dis-leur que la choſe preſſe, & que c'eſt une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne ſçai comment me faire entendre à tant de peuples différens. Il vaut mieux faire ſigne de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voila un peu raffis. Parles, tout le monde a les yeux fichez ſur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu ſçais comme j'ai coûtume de tonner dans les Aſſemblées ; maintenant, ſoit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuſe, je ne ſçai plus où j'en ſuis, & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. Tout eſt perdu ; car ton ſilence eſt ſuſpect, & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Je ne ſçai par où commencer. Si je debutois par ce vers d'Homere, *Econtez-moy, grands Dieux, & vous grandes Déesſes,* & ce qui ſuit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraiſons de Demoſthene, en y changeant quelque choſe pour l'accommoder au

sujet, comme font les Orateurs modernes.

J U P I T E R. Tu as raison ; c'est un grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de réveiller vostre attention, ni vostre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importantes, & quand je me tairois, la chose parle d'elle-mesme, & vous reproche vostre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puisque Demosthene me manque, je vous diray sans preamble, Que j'assistay hier avec quelques-autres, au sacrifice que fit Mnesithée, pour estre eschapé du naufrage. Lorsque la ceremonie fut achevée, chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard, j'alay faire un tour au Ceramique, rêvant à la misere de nostre condition, & à la mauvaise chere qu'on nous avoit faire. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesithée ne donna qu'un vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, après nous avoir promis dans le peril, des Hecatombes. Sur cette pensée, estant arrivé au Pecile, je vis une grande foule de peuple allémblé, tant sous les portiques, qu'à découvert, autour de quelques personnes, qui crioient à pleine teste, & me doutay aussi-toit que c'estoit une dispute de Philosophes. Je m'oproy donc pour l'entendre, après m'estre envelopé d'un nuage, pour n'estre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvoy e : arrivant que c'estoit l'Epicurien Damis qui disputoit de la Providence, conte le Stoïcien Timoclés, & l'avoit réduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sçavoit plus où il en estoit, dequoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer davantage, il le tailloit inces-

famment. Alors, connoissant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de son costé, j'estendis la nuë qui me couvroit, sur le reste del'Assemblée, qui se separa aussi-tost, croyant qu'il fust nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'avis, avant que de rien resoudre, d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cét intervalle, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance del'affaire; & que si Damis l'emporte, il ne faut plus esperer d'offrandes ny de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclés gagne la victoire, & quel'affront demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aller aux opinions.

MERCURE. Paix, Ecoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte, Quoy? personne ne t'ouïge? Ils se regardent l'un l'autre tous éperdus, comme s'ils avoient esté frapez de la foudre. Puiffiez-vous devenir aussi muets que vos statües, & retourner dans vostre premier neant.

MOMUS. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon avis librement, si l'on me le permet.

JUPITER. Parle, si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

MOMUS. Je m'estois toujourns bien douté, Messieurs, du mal-heur qui nous est arrivé; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choses du monde? où le vice triomphe de la vertu; où les innocens souffrent

la peine des coupables ; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs , & des querelles , des divisions & des amourettes des Dieux , & autres choses semblables que content les Poëtes . Et vous trouvez estrange après cela , que quelques-uns en murmurent ? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez sots pour nous sacrifier . Je te prie , Jupiter , de me dire ; car on peut parler icy en toute liberté , si tu n'és jamais avisé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien , pour punir les uns & récompenser les autres . S'il n'avoit pris envie à Thésée de nettoyer les grands chemins de voleurs , seroit-il seur maintenant d'aller à Athenes ? Et si Hercule à la persuasion d'Euristhée , n'avoit purgé la terre de monstres , où en seroit-elle aujourd'huy ? Qui la délivreroit des Scirons , des Cercyons , & des Pityocampes ? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpies , sans parler des Centaures & des chevaux de Diomede ? Nous sommes assis tout le jour , les bras croisez , à regarder de quel costé vient le vent de quelque sacrifice ; sans donner ordre à rien , & laissant tout aller à l'aventure , & s'il faut ainsi dire , comme il plaist à Dieu . Bien loin donc de trouver estrange ce qui est arrivé , je crains qu'il n'arrive pis , lorsque les hommes commenceront à se déniaiser ; & à reconnoître que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles , & que les choses n'en vont pas mieux pour cela . Il faut donc aller à la source du desordre , & ne pastant songer à perdre nos ennemis , qu'à réformer les choses qu'ils trouvent à redire à nostre conduite . Vous sçavez , Messieurs , que je parle sans passion & sans interest , puisque ma divinité n'est reconuë que de fort peu de personnes ; & que pour un Au-

tel que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce folâtre, qui ne cesse de crier contre les desordres, sans y apporter aucun remede. Il est bien-aisé de reprendre; mais mal-aisé de faire mieux, comme dit fort bien Demosthène.

NEPTUNE. Pour moy, Messieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & qui ne me messe que du salut de ceux qui navigent; je suis d'avis de foudroyer cet impie, qui nie nostre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empeschera que l'erreur ne triomphe presentement de la verité.

JUPITER. C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olimpie, & toy le pescheur qui t'a emporté ton trident à Gêrese? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conseil qui ternisse nostre gloire. Si nous faisons mourir celuy-cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendions l'évenement.

NEPTUNE. Prends un autre avis, si le mien ne te plaist pas.

APOLLON. S'il estoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illustres vieillards, je ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

MOMUS. La chose est si importante, qu'il faut entendre tout le monde, sans s'attacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit

Du Sénat de son temps.

sans barbre, il est un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a intérêt de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

J U P I T E R. Je te la donne, Parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclés est plein de piété & d'érudition, dont il tire un grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il réussit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarasse luy-mesme; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si délicates, que la pointe s'en émousse, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscure, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-même! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis.

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puisque tu es Prophete, ne sçauois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens nécessaires pour cela.

MOMUS.

MOMUS. Que tu fais bien te sauver , à propos ?

JUPITER. Parle , mon fils , sans donner cause gagnée à cet imposteur , comme si ton sçavoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux , quoy qu'il fust plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone , où nous avons l'eau , l'encens , & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter , puisque Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement , qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dont il s'agit ; & ce n'est pas une piece qu'on te fait comme autresfois , pour t'éprouver.

Il fait allusion à la tromperie de Crésus.

JUPITER. Areste , le voila qui entre en fureur. Voy comme sa couleur se change , ses cheveux se dressent , sa gorge s'enfle , ses yeux se tournent , son corps se remouffe. Enfin , il ouvre sa bouche sacrée , & prophetise.

APOLLON. Ecoutez , Troupe Celeste , les Oracles de Phœbus , sur la contestation captieuse de deux Sophistes armez de subtilitez , & d'impostures. Il y aura grand bruit de part & d'autre , & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles crochus , aura empoigné la sauterelle , les corneilles annonce pluyes , jetteront les derniers cris , & les mulets remporteront la victoire , tandis que l'asne frapera de sa corne ses petits aux piez legeres.

JUPITER. Dieux , l'horrible prediction ! Mais que veut ce boufon , qui s'étouffe ainsi de rire ?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible ? Sçauroit-on dire plus nettement , qu'Apollon est un Charlatan , & nous des asnes

battez, d'ajoutcr foy à les impostures ?

HERCULE. Quoy qu'estrange dans le Ciel, je ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute; & si l'on voit que Timoclés ait du pire, je renverferay le portique sous lequel ils sont, sur toutela troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir envelopper en mesme cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est sottc & impertinente, Car tu dois avoir appris depuis que tu es dans le Ciel, que tu ne peut rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui en font tout.

HERCULE. Quoy? ce n'est pas moy qui ay tué le lion Nemée, & l'ydre de Lerne ?

MOMUS. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

HERCULE. Et maintenant, si un sacrilege a pillé mon Temple, ou renversé ma statue, je ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent? Si cela est, je vous diray librement, comme un grossier Béocien que je suis, qui dis les choses comme je les pense, que j'aime mieux quitter le Ciel, & descendre dans les Enfers, où je seray pour le moins respecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile-homme, qui fournit des armes à son ennemy contre foy-mesme? Mais qui est ce beau fils si poly, avec les cheveux retroussés à l'antique? C'est ton frere, Mercure, qui se tient au marché près du Pécile, & qui est tout luisant à force d'estre froté d'huile, pour servir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Quas-tu à courir, Hermagoras? y a-t'il quelque chose de nouveau ?

*Statue
d'airain-
de Mer-
cure, au
marché
d'Athé-
nes.*

-HERMAGORAS. Oüy, & quimerite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'acommodoit & qu'on me froissoit, pour l'usage que vous sçavez, j'ay vü arriver deux mornes & pâles Athletes, qui se preparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

-JUPITER. Nous sçavons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux coups, quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les Heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroist tout interdit, je crains bien qu'il ne succombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLÉS. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se meslent point des choses du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLÉS. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

JUPITER. Le nostre fait mieux en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLÉS. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré; mais

du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray réponse.

TIMOCLE'S. Dis-moy, méchant; Croy-tu que les Dieux ne se mêlent point des choses du monde, & que tout se fasse à l'aventure?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE'S. Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une si pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu as tort d'émouvoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE'S. Ils t'en feront, méchant; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puisqu'ils se mêlent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ai promis; car ils ne pouroient pas, à mon avis, prouver mieux leur Providence, qu'en te faisant perir. Mais peut-être qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irréprehen-sibles, où ils vont souvent festiner, & même sans qu'on les en prie.

TIMOCLE'S. Que faut-il répondre à un si impudent Sophiste?

DAMIS. Il ne faut qu'aleguer les raisons que tu as, pour prouver une Providence, sans te mettre en colère; car il y a long-temps que je les attends.

TIMOCLE'S. Les voicy. Premièrement le bel ordre du Monde; le cours réglé des Astres & des Saisons; la composition admirable des plantes & des animaux; leur production encore plus mer-

veilleuse; la façon de connoître, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur nature, sans que personne s'en mêle: mais tu apelles ordre, ce qui n'est qu'une nécessité, & penses que c'est assez, pour prouver ta Providence, de dire comme les choses sont; mais c'est un foible Argument, apportes-en un autre.

Voyez les Remarques,

TIMOCLES'S. Je ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuves, outre le consentement general des hommes, qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en sçauroit tirer de consequence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre, les Thraciens un Fugitif de Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Jour, les Cylleniens Phalés, les Assyriens une Colombe, les Perfes le Feu, les Egyptiens l'Eau; Car ils adorent tous en commun cet Element, quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé; les uns un Taureau ou un Singe, les autres une Cigogne ou un Crocodile; Ceux-cy des Oignons, ceux-là un Chat ou un Monstre à teste de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teste. Quelques-uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t'il rien de plus divers & de plus ridicule?

Zamolxi.

TIMOCLES'S. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce point, qu'ils adorent une Divinité, quoy qu'ils ne la connoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on examineroit un jour toutes ces fadaïses, & qu'on s'en riroit?

JUPITER. Tu as raison , j'y donneray ordre , dès que le peril sera passé.

TIMOCLÈ'S. Venons aux Oracles & aux Prédictiones , qui sont de nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité :

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double visage , comme les Portraits de Janus ou de Mercure , ou bien je te demanderay duquel tu te veux servir , si ce sera de celuy de Créfius qui luy coûta si chair , ou de quelqu'autre ,

MOMUS. Il touche les choses que je craignois le plus ; Où est nostre Prophete ? qu'il vienne défendre sa cause.

JUPITER. Ah ! que tu es importun , Momus , avec tes bouffonneries hors de saison !

TIMOCLÈ'S. Ne voy-tu pas que tu renverses les Temples & les Autels , par ees maximes ?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui sentent bon , ni qu'on égorge des victimes , dont on fait après bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de la Diane des Scythes , sur lequel on immole des hommes.

JUPITER. Que voila un insolent maraut , qui parle indifferemment de tout , sans reverer ce qu'il n'entend point , ni distinguer l'innocent d'avec le coupable !

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous , où il n'y ait quelque chose à dire , & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-mesme.

TIMOCLÈ'S. N'entens-tu pas tonner Jupiter ?

DAMIS. J'entens bien tonner ; mais si c'est Jupiter ou non , je m'en raporte à ceux qui viennent de Candie , qui disent qu'il est mort , il ya long-temps , & qu'on y montre encor son sepulchre.

MOMUS. Voila ce que j'attendois. Quoy! tu pâlis, Jupiter? Faut-il craindre un pauvre Philosophe?

JUPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit?

MOMUS. Où est donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enlevés d'un seul coup les hommes & les elemens.

TIMOCLÈS. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer?

DAMIS. Oüy, fort souvent.

TIMOCLÈS. N'as-tu pas pris garde qu'oultre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fust égaré?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLÈS. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur, lorsque le moindre petit Navire ne se peut passer de Pilote?

DAMIS. Je te veux convaincre toy-mesme, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux, As-tu vû un Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout aller à l'abandon. Il se sert pour la conduite de son navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeïr, & les plus fots sont souvent les maistres. Consideres ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas seulement place au fond du Navire, tandis que des méchans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, il donneroit les emplois tou-

*L'ordre
des hom-
mes n'est
pas celui
de Dieu,*

*Il ne fait
pas nau-
frage,*

mais
ceux qui
le condui-
sent.

jours aux plus dignes, & occuperoit chacun à ce dont il est capable, châtieroit les méchans, récompenseroit les bons, & rendroit l'Univers florissant. Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre comparaison; car celle-cy cloche.

MOMUS. Voilà vostre ennemy qui triomphe, & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il est vray, Momus; car nostre Avocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLÈS. Qui quitte la partie la perd; il faut donc que tu confesses que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLÈS. Tu ris, fils de putain; qui as égorgé ton frere, & couché avec ta sœur, sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échaperas pas, si tu échapes à la vengeance Divine; car je t'assommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux; Que ferons-nous en cette extremité?

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne pas faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourvu que la foule soit de nostre costé?

JUPITER. Ha! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la sorte, qu'un milion d'autres.

: 684 684 : 684 684 684 : 684 684 684 684 ; 684 684

LE SONGE, OU LE COQ.

DIALOGUE

DU SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

Sous la Metempsychose de Pytagore, il décrit les incommoditez des richesses, & les avantages de la pauvreté.

MICYLE. **Q**UE le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'estois dans la plus haute felicité que puisse posseder un mortel, & qui n'a pas souffert que je donnasse quelque relâche à ma pativreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure ? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre que je ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venue. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin ; car je luy torderay le cou dès qu'il sera jour, pour récompense de m'avoir éveillé si matin.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir, mon maistre, de t'éveiller de bonne-heure, pour gagner dequoy subvenir à ta pauvreté ; & si tu m'avois crû, tu aurois déjà remis un bout à un soulier, ou refait quelque painouffe. Mais une autre fois je me tairay, puisque cela te déplaist, quand tu devrois mourir de faim. Prends garde seulement qu'en dormant la grasse matinée, tu ne sois heureux qu'en songe, & mal-heureux en effet.

M I C Y L E. Quel prodige est-cecy , grands Dieux ? mon Coq parle comme un homme !

Un bœuf

L E C O Q. On void bien que tu n'es pas fort versé dans les livres ; Car tu aurois vû dans Homere le cheval d'Achille , s'arrester au milieu du combat pour haranguer , & pour prédire l'avenir , ce qui est encore plus étrange , sans que ceux qui l'écoûtoient priaissent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu , si tu avois oüy parler le vaisseau des Argonautes , ou quelque cheſne de la forêt de Dodone , & vû des peaux de bœuf se traîner , & leur chair mugir à la broche ? On ne doit pas trouver cela si extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure , qui est le Dieu de l'E'oquence , & qui ay coûtume de converser parmy les hommes. Mais si tu me veux promettre de n'en rien dire , je t'apprendray la cause de cette merveille.

M I C Y L E. Quand je le dirois , on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point un songe que cecy , & suis-je bien éveillé ?

L E C O Q. Je te diray une chose bien plus estrange ; c'est que j'ay esté homme autrefois moy qui suis coq maintenant.

M I C Y L E. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours : & qu'estant allé coucher avec Venus , il le laissa à la porte , pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau fils s'estant endormy , le Soleil découvrit tout le mystere , de sorte que Vulcan envelopa les deux Amans dans ses filets ; dequoy Mars indigné , changea ce jeune homme en coq , qui garde encore la creſte de l'armet & les éperons , qu'il avoit lors qu'il fut changé. Et ses descendans

depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venuë du jour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable aussi bien que toy; mais ce n'est pas là le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est-ce donc? J'ay grande envie de le sçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pythagore?

MICYLE. Qui? ce Philosophe qui défendoit les viandes?

LE COQ. Luy-mesme; qui avoit esté Euphorbe auparavant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'estoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures; car c'est moy-mesme.

MICYLE. Dieux! l'étrange metamorphose, d'un Coq en un Philosophe, ou plutôt d'un Philosophe en un Coq! Mais comment cela est-il fait? car il me semble que tu as deux choses toutes contraires à Pythagore; l'une, de manger des fèves; & l'autre, d'estre grand-tauseur.

LE COQ. Lorsque j'estois Pythagore, je n'en mangeois point; & n'ay jamais enjoint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay passé depuis par beaucoup de conditions, qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, je te prie; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoy qu'il fut très-agreable, ou d'entendre tes aventures, je ne sçay lequel je prendrois, tant je trouve de ressemblance entre un Songe & ton Histoire.

LE COQ. Penses-tu encore à ton Songe, qui

n'estant qu'un trompeur agreable, ne te pouvoit donner qu'une fausse felicité ?

MICYLE. J'en ay l'esprit si plein, que je ne m'en puis défaire ; & je crois que j'y songeray toute ma vie.

LE COQ. Cela est bien contraire à la nature du Songe, qui est de s'envoler en un instant ; c'est pourquoy on luy peint des ailes. Mais celuy-cy est comme demeuré pris à la glu sur tes paupieres. Que pouvoit-ce estre encore, pour te charmer si fort que tu ne le puisse oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le souvenir seul des plaisirs, donne du plaisir ; mais conte-moy auparavant ton aventure.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe. Commence ; Que je voye s'il est sorti par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non ; mais par une troisiéme.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'est un réveur, qui n'y connoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens, qui sentoient la gueuserie ; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien est sorti par une porte dorée ; car il ne parloit que de richesses.

LE COQ. Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eues le jour, c'est sans doute que tu ne songes à autre chose ; car on met toujours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay possédé en songe de grands tresors. Que cet or estoit brillant, & qu'il se raportoit bien à la description qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau est veritablement excellente ; mais que l'or est com-

me un feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage, tu sçais que je ne soupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en souviens bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq fèves que tu me donnas le soir en arrivant, qui est un assez méchant festin pour un Athlète comme moy, qui ay fait des merveilles autresfois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'eus pas plûtoſt donné à manger, que je me couchay, parce que j'avois un peu bû ; & en dormant j'eus un ſonge qu'on pourroit nommer divin, & cette nuit-là, ambrosienne, comme fait Homere.

LE COQ. Contes-moy ton festin auparavant, pour contenter mon appetit ; car je n'ay rien dans le jabor ; & tu sçais que le ſouvenir d'un bon repas n'est pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur, puis-que tu le deſires. Je renconray par hazard le bon-homme Eucrate qui est si riche ; & comme je l'eus ſalué à mon ordinaire, je me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que je viſſe ſouper chez luy, & qu'il ce'ebrois le jour de la naiſſance de ſa fille. Comme je m'excusois par reſpect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui est malade. A ors, je pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goutte, si ce n'estoit assez de la fièvre pour l'empêcher de venir. Tout le temps qui se passa depuis, jusqu'au ſouper, me parut un ſiècle, tant

j'avois besoin, il y avoit long-temps, d'une bonne carrelure de ventre. Je me promenois donc devant l'horloge, en attendant que l'heure sonnast, & n'en vis jamais de plus longue, non pas mesme celles où je travaille à credit. L'heure venue, je doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau costé, & trouvay plusieurs desconviez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce ?

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale & rouffé, qui n'enseigne que des sottises à la jeunesse. Il estoit tout passé & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomac, après avoir bien rouffé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet estat, & qu'on luy eust envoyé à souper chez luy; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fust venu quand il auroit eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eust imputé à orgueil ou à dedain. Alors je ne pûs m'empêcher de dire tout-bas en grondant, qu'il eust mieux fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir troubler l'allegresse des festins, par sa mauvaise mine; & que s'il avoit à mourir, il valloit mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre; & là-dessus le maistre du logis le vint recevoir; & luy donnant la main par honneur, quoy que ses valets l'aidassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je méditois déjà ma retraite, lorsqu'Eucrate m'apercevant. Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laisseras pas d'avoir place; car j'envoieray mon fils souper avec sa mere, dans l'appartement des femmes. Cette

*J'explique
me la
chose en
nostre fa-
çon.
C'est un
Savetier
qui parle.*

*Thestimo-
polis.*

parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchast de priver le fils de la maison de cét honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nostre Pedant, & le mirent en sa place, qu'ils remparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empescher de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremeslée de bouffons & de bâteleurs, pour faire rire. Enfin ma felicité eust esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la teste du discours de la Vertu & des imperinences du Collee; & je disois en moy-mesme, faisant reflexion là-dessus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me semble en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'avoit fait son heritier; Qu'il me laissoit une source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de pierreries; Que j'estois servy par une foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul; traîné sur un char estendu tout de mon long, comme si je n'eusse eu ni bras ni jambes. En cet estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me pris envie de traiter mes amis, qui furent aussi-tost assemblez, comme il arrive ordinairement en songe: Mais parmy cette allegresse, comme on apportoit le dessert, & que je beuvois à leur santé dans une coupe d'or, toute ma felicité s'en est envolée par ton cry, & je suis redevenu aussi gueux que j'estois auparavant. Après cela, tu trouves étrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye?

L E C O Q. Es-tu si fou que de croire que la felicité confitte en ces choses ?

M I C Y L E. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lors que tu estois Euphorbe, que tu aimois la magnificence , & que tu alois au combat avec des tresses d'or , dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere le compare aux Graces ; car je ne voy rien de si agreable que l'or , dont Jupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ces maistresses. En éfet, ce métal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux , mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas ; Témoins mon voisin Simon , qui faisoit le même métier que moy , & que je traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

L E C O Q. Qui ! ce petit camus , qui nous emporta une écuelle de terre sous son manteau , & qui faisoit serment après , qu'il ne l'avoit pas veüe ? mais je l'avois decouvert , & je jettay un cry pour t'en avertir ; à quoy tu ne pris pas garde.

M I C Y L E. C'est luy-même. Ce galand s'étant enrichi depuis peu par la mort d'un de ses parens , qui l'a rendu presque aussi riche en éfet , que je l'ay esté en songe , les Dames sont devenues amoureuses de luy : cela l'a rendu si glorieux , que l'autre jour que je le saluois par son nom , il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon , mais Simonide , & que je ne retranchasse rien de ce mot , si je ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal , qui rend beaux & galants ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ?

L E C O Q. Je ris de voir que son éclat t'ébloüit comme les autres ; mais je te veux mon-

trer que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus misérables ; car j'ay passé par toutes sortes de conditions.

MICYLE. A propos il est temps que tu contes tes aventures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premièrement, que tu es plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoyent ma félicité. Mais conte-moy un peu comme d'Euphorbe tu devins Pythagore, & en suite coq, après plusieurs revolutions : Car il n'est pas qu'il n'ete soit arrivé beaucoup de choses mémorables en tant de metempsycofes.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dès le temps que nos ames descenduës d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime ; il n'est permis ni à moy de reveler ces mysteres, ni à toy de les entendre ; mais depuis que je fus Euphorbe.

MICYLE. Dis-moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Micy'e.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Misérable que je suis, que je n'ay gardé quelque peu pour m'aider dans ma nécessité ! Mais que deviendray-je après ceci ? car si quelque bonne fortune m'attendoit, je serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant il m'ennuye d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut savoir l'avenir. Mais pour commencer mon histoire, étant Euphorbe, je fus tué au siège de Troye, & devins en suite Pythagore, après estre demeuré long-temps sans corps, jusqu'à ce qu'il plût à mon pere de m'en faire un.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger ?

LE COQ. Qui en doute, puisque je n'avois point de corps ?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t'elle comme Homere la décrit ?

LE COQ. Comment l'auroit-il sçeu, puisqu'il estoit alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sçache qu'Ajax ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle ; car il m'en louvient. C'estoit un grand cou de gruë, ou si tu veux de Cygne, puisque son pere en estoit un ; & par la même raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hecube ; car Thesée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparavant qu'Agamemnon fust au monde.

*Lors
qu'Her-
cule la
pris,*

MICYLE. Et Achile estoit-il aussi vaillant qu'il le publie ?

LE COQ. Je ne t'en sçautois rien dire ; car je n'eus jamais affaire à luy ? & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas ; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ny toy à Menelaus. Mais c'est assez de ces choses. Dis maintenant ce que tu fis, estant Pytagore.

LE COQ. J'allay trouver les Sages d'Egypte, pour aprendre leurs mysteres, après avoir esté instruit dans les Sciences humaines ; & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je sçay comme tu leur fis acroire que tu estois ressuscité, & que tu avois une cuisse d'or. Mais dis-moy, quelle fantaisie te prit de dé fendre les viandes & les fèves ?

L E C O Q. J'ay honte de te le dire.

M I C Y L E. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maistre; car je n'ay gardé maintenant de prendre ce titre.

L E C O Q. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

M I C Y L E. Mais que devins-tu après avoir esté Pytagore?

L E C O Q. Aspasic, cette fameuse Courtisane de Milet.

M I C Y L E. Ha! maistre Coq, je ne croyois pas que tu eusses jamais esté poule. Comment! Pytagore a rendu des pieges à la jeunesse? Pytagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes? Pytagore a eudés enfans de Periclés?

L E C O Q. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cenée & Tirefie, qui de femmes ont esté changez en hommes?

Il la explique en un autre Dialogue.

M I C Y L E. Mais dy-moy; quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme, ou celle de la femme?

L E C O Q. Tu sçauras un jour ce qui en est; car il n'est pas que tu ne deviennes femme plusieurs fois dans cette grande revolution de siecles.

M I C Y L E. Tu crois peut-estre que tous les hommes sont aussi voluptueux que les Samiens & les Milesiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu ferois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu après avoir esté Aspasic?

L E C O Q. Le Philosophe Cynique Cratés.

M I C Y L E. Dieux! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

L E C O Q. Après, je fus Roy, puis mendiant, en suite Satrape, cheval, geay, grenouille, &

enfin coq , après diverses metamorphoses. Et je ne l'ay pas esté une seule fois , mais plusieurs ; car j'ayme cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme j'ay passé par les grandeurs & les richesses , je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques , Euphorbe , Pytagore , Cratés , Aspasie , car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeler Coq , puisque je le suis maintenant , quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc , Maistre Coq , puisque tu as passé par toutes sortes de conditions , quelle est la meilleure ; celle des pauvres , ou celle des riches ?

LE COQ. Considere , Micyle , les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'éfrayent point , parce que tu n'as rien à perdre ; & quand on dit que les ennemis approchent , tu n'es point en peine de transporter tes meubles , ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette , tu trousses bagage , & te sauve où il te plaist ; si tu n'aymes mieux demeurer , parce que tu es en seureté par tout ; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles desoler leurs champs , vendanger leurs vignes , brûler leurs maisons , sacager leur bien. En quel estat penles-tu qu'ils soient alors ? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne du poignard dans le cœur ? D'ailleurs s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre , c'est à eux qu'on s'adresse , & non pas à toy. Si la ville est prise , ce n'est pas toy qu'on tourmente ; car on sçait bien que tu n'a point

d'argent; mais on gese les riches, pour découvrir leurs tresors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où est le danger; car tu n'es pas digne de cét honneur. Mais à la queuë, où tu te peux sauver, si l'on a du pire, n'estant point arresté par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui est un fardeau encore plus pesant; & si l'on a du bon, on te traite magnifiquement après la victoire. Dans la paix aussi, l'on te cajole, & l'on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres edifices public, pour la necessité ou pour le plaisir. Ajoute à cela que les Riches sont exposez à mille calomnies, à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration, quand vous voulez, & vous confisquez leur bien, si la fantaisie vous en prend. Que' quefois, non contents de crier contr'eux dans les assemblées, vous les poursuivez à coups de pierres, ou vous les jetez dans la riviere. Mais pour toy, tu n'aprehendes ni les accusations, ni les émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & tu ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point travaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de solliciter un procès, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par je ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'aquisition, & de la conservation, & du chagria

de la dépense : Au lieu que si tu as gagné cinq sols , tu les vas boire au cabaret avec tes camarades , où vous parlez indifferemment de tout , sans craindre qu'on vous jette le chat aux jambes. Si tu es malade , ce qui arrive rarement , parce que tu ne fais point d'excès , ni n'as de soucy qui te ronge , ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins , s'en va aisément : mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes , & sujets à une infinité de maladies , dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin , si je t'avois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent , je t'épouvanterois du nombre , sans parler de la mort dont ils sont en apprehension perpetuelle , & qu'ils considerent comme un suplice , au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot , ceux qui volent trop haut , courent fortune de se precipiter comme des Icares ; au lieu que ceux qui rasent la terre , sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ. Veux-tu que je te conte les divers naufrages des Grands ? Voy Cresus sur un échafaut , en oprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denisle Tyran , qui tient un foüet au lieu d'un sceptre , & de Roy de Syracuse est devenu maistre d'Ecole à Corinthe. Voi . . .

MICYLE. Arreste. Dy-moy un peu quelle est la felicité des Rois : car je tuis bien aise de l'apprendre.

LE COQ. Elle est assaisonée de beaucoup de maux , Micyle , & peu s'en faut , que je ne te die des injures , de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay esté Roy d'un grand païs , riche & florissant. J'ay eu tout l'appareil de la Royauté , meubles , suite , équipage , tresors , gardes , flotes , armées. J'étois respecté & adoré , comme un Dieu. Lors

que je sortois en public, on se pressoit pour me voir, on me suivoit en foule par les ruës, on courroit devant, pour me voir passer, on montoit sur le toict des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét estat, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statuës superbes d'art & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors, & pour un Dieu ou un Heros qu'elles representent, n'enferment que des souris ou des mouches.

M I C Y L E. Mais tu n'as pas encore dit leur defaut, car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statuë.

L E C O Q. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis couverts ou cachez, des embûches qu'on leur dresse, de la haine des uns, du dégoust des autres, de l'envie de tous ? Ne pouvoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans, agité de vaines ou de ridicules esperances, mais toujours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expeditious, de jugemens, de traitez, accablé de conseils & d'aliiances ; embarrassé de mille fâcheuses intrigues. L'un a en teste son fils, qui est indigne de luy succeder : l'autre son frere, qui leve secretement des troupes, & qui fait sous main des creatures. On apprehende également les méchans & les gens de bien, estant jaloux de la réputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoutez à cela le dépit d'une maistresse, qui ne nous aime point, ou en aime un autre : la jalousie d'un favory qu'on a trop élevé : la crainte d'une sedition de peuple, ou d'une conjuration

des Grands ; les exemples funestes des Princes détronés , assassinés , empoisonnés , & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les theatres.

MICYLE. N'en dis pas davantage, car cela me fait horreur ; & j'aime mieux encore demeurer comme je suis , que d'être empoisonné dans une coupe d'or en un festin, puisque toutes les réjouissances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier , que de me couper de mon tranchet , au lieu que la vie de ces gens-là est pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont souvent que des Comédiens, qui sous un manteau royal couvrent une ame de faquin , & qui cachent la petitesse de leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux ; Que te semble de leur condition ?

LE COQ. Cela seroit long à conter , & n'est pas de nostre sujet. Je te diray seu'ement qu'elle est plus tranquile que la nôtre , parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'est point troublée de tant de maux , ni de tant de crimes. On ne voit point parmi eux de flatteurs, d'usuriers, de maltotiers, ni de toutes ces bonnes gens qui leur ressemblent.

MICYLE. Il est vrai. Mais pour ne t'en point mentir , je ne me puis encore défaire de la passion que j'avois pour les richesses, que j'ay succée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me revient toujours dans l'esprit.

LE COQ. Je te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure , & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches , pour voir quelle est leur félicité.

MICYLE.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? S'audra-t'il percer la muraille?

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes que j'ay à la queue, la droite rend invisible & ouvre toutes les portes fermées, qui est une grace que j'ay reçüe de Mercure, à qui je suis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est véritable, je vay transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin, & le reduire à faire le métier qu'il faisoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut; car Mercure m'a obligé de découvrir ceux qui abuseront de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larrons te veuille contraindre à reveiler ceux qui derobent; mais ne laissons pas d'aller, je m'en empescheray si je puis

LE COQ. Arache donc cette plume de ma queue. Quoy! tu les araches toutes deux?

MICYLE. C'est afin d'estre plus assuré, outre que cela ne sera pas si difforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premièrement? sera-ce chez cet homme qui ne trouve pas son nom assez beau depuis qu'il est devenu riche?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte, Que faut-il faire?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la serrure, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voila ouverte. Le beau secret! la clef n'en eût pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier; le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure, qui est tout pâle & défait. Il faut que quelque soucy le rongé; car je n'ay point oüy dire qu'il fut malade.

LE COQ. Ecoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voila soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, sous mon lit. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraut de palfrenier qui ait fait le coup; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte, car j'en ay quantité; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis assez forte; Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir, & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux, & principalement ce coquin de Savetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que j'ay esté de mesme métier que luy.

MICYLE. Oüj, infame! Mais je ne vole pas les plats comme toy, pour jurer après que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par tout, & que je fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entens du bruit. Qui va là! Je le tiens. Non, c'est un pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout transi; il me semble toujours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent, je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la félicité de ton voisin, à laquelle tu portois envie; Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux; la misérable vie! Ainsi puissent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je lui donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâler comme son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet y fait la débauche, ou il y a quelques rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses intérêts avec ses doigts crochus? sans songer à la mort, qui le doit bien-tôt changer en fourmi ou en corbeau, qui est le destin d'un usurier comme lui.

MICYLE. Ah Dieux! je possédois tantôt toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empêcher de les admirer, quoi que tu en voye les défauts! Mais la plaisante rencontre: Vois-tu la femme couchée avec son cuisinier, & la fille d'un autre côté entre les bras d'un galant? C'est pour cela que la porte estoit entr'ouverte. Quel creve-cœur ce lui sera, quand il viendra à le sçavoir! Hé bien! voudrais-tu estre riche à ce prix-là?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Fy des richesses, je leur dis désormais adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui point. Une autre fois tu verras le reste.

ICAROMENIPE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE SON AMY.

*Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLA-
TEUR & de LA NECROMANCIE, & taxe
l'incertitude des Philosophes, & leurs vaines
& curieuses recherches; Mais il se moque en
passant des Dieux & de la vanité des hommes.*

*Les sta-
des ont
cent
vingt-
cinq as,
à cinq
pieds
pour pas,
& les pa-
rasanges
sont de
trente
stades.*

MENIPE. **D**EPUIS la terre jusqu'à la Lune, il y a trois mille stades; d'où jusqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens parasanges; & de-là au ciel Empyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges?

MENIPE. C'est que je fais le calcul de mon voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Pensez que c'est quelque navigation jointaine, où tu reglois ton cours par celui du ciel & des astres, comme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nullement; c'est dans le ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton songe ait duré long-temps, pour avoir couru tant de stades & de parasanges.

MENIPE. Ce n'est pas un songe; mais une vérité

L'AMY. Quoi! tu arrives tout fraîchement du Ciel!

MENIPE. Oüi, où j'ay appris des choses incroyables; & c'est ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles soient si grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baïſſer la teſte, ſans s'enquerir de choſes ſi hautes, & fermer les yeux devant une ſi grande lumiere. Mais diſ-moi, où as-tu pü trouver une échelle aſſez grande pour monter là-haut? Car tu n'as pas eſté enlevé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'avois pas beſoin d'échelle; ayant des ailes aſſez fortes pour me guinder juſques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuſe par ta chute.

MENIPE. Non; car je n'avois pas des ailes de cire, comme lui.

L'AMY. Où en as-tu pü reconvrer d'autres? car à force de l'aſſurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Un chasseur m'en a fait preſent de deux, l'une de Vautour, & l'autre d'Aigle, que j'ay accommodées ſur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, je me ſuis guindé dans le Ciel à l'aide d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu ſois bien hardi & bien curieux, d'avoir tenté une entrepriſe ſi difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raiſon. Après avoir reconnu la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, je commençay à mépriſer les grandeurs, les richèſſes; & les voluptez, & à m'a-

donner à la contemplation , & à la recherche de la verité ; en quoi consiste le souverain bien. Je consideray d'abord le Ciel & les Astres qui semblent semer par l'air , à l'aventure ; le Soleil qui brille de tant de lumiere , la Lune si diverse en ses changemens ; les foudres , les éclairs , & les tonnerres , qui font tant d'horreur ou tant de bruit ; la grêle , la neige & les vents , d'une origine si admirable & si inconnue , & le reste des merveilles de la Nature , où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine , & qu'on ne peut deviner quel est l'Auteur de cet Univers , ni comment il a esté fait , & s'il a eu un commencement , Je trouvay à propos de consulter les Philosophes , qui ont employé toute leur vie à le rechercher , & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haïe , & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour une grande somme d'argent ; dont je donnay la moitié comptant , & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne sçai comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude , & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus étrange ; c'est qu'estant d'avis si contraire , chacun assure pourtant qu'il a trouvé la verité , comme si elle s'estoit révélée à lui.

L'AMY. C'est une chose étrange , que des gens si sages & si sçavans , ne se puissent acorder en des matieres si importantes.

MENIPE. Tu rirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres , & que la plupart radotent mesme de vieillesse , ils croyent pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux , & mesurent le Soleil & les Astres,

comme ils feroient leur cœur ou leur jardin. Ils te diront hardiment la distance qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne fçachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Megare. Ils forment des cercles, & des triangles fur des quarez, & décrivent plusieurs Spheres là-haut, comme s'ils y avoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement & fans vouloir rien affirmer; mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil est un fer chaud; les autres que la Lune est habitée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil atire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est éternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. Mais je m'étonne que faisant un Dieu pere de l'Univers, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là?

*Voyez
les Ri-
marques.*

L'AMR. Tu contes là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPE. Si tu savois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; de la forme & de la matiere; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes, tu en serois tout étonné. Car les uns font l'Univers finy, les autres non; les uns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un. Il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme s'ils estoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t'il de diversité? L'un dit que la divinité est un nombre; l'autre jure par le chien, l'oye, & le platane; ceux-cy posent plusieurs Dieux de divers pouvoir; ceux-là n'en font

*Les Ele-
mens qui
se font
perpe-
tuellement la
guerre.*

qu'un, tant la disette en est grande. Les uns veulent que la divinité soit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mêle des choses du monde; ceux-là, qu'elle ne fasse rien du tout, Comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillards, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne se plus mêler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant cette contrariété me mettoit en une extrême peine. Car je n'avois pas la hardiesse de contredire à des gens qui sont tant les venerables; & d'autre costé je ne me pouvois résoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette resolution, desesperant de trouver icy bas ce que je cherchois, je voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'invention que j'ay dite. Je fus ébloüi d'abord par la grandeur de salumiere; mais comme je fus près du globe de la Lune, sentant une de mes aïles s'afoblir, je m'y allay reposer, & contemplay de là toute la terre, jettant les yeux tantost d'un côté, tantost d'un autre, comme le Jupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes aperçû plusieurs belles choses, qui sont dignes d'estre sçûës.

MENIPE. Tu as raison; mais il faut que je te die premierement, que la terre paroist beaucoup plus petite de là-haut, que le globe de la Lune, & que j'eusse eu de la peine à la reconnoître, sans la Tour du Phare & le Colosse de Rhodes. Il est vray que l'Ocean jette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit discerner peu à

peu; & je contemplay en suite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cause de la petitesse, & que tu ayes observé en suite jusqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'aparut, noir comme un charbonnier, à cause des flâmes du mont Etna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante, l'avoit porté jusques là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit çà & là, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois, & qu'il m'en vouloit tirer; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui est le plus clairvoyant de tous les oiseaux, je verrois clairement de ce costé-là, pourvû que je ne remuasse point l'autre: Et que je ne devois pas le trouver étrange, vû que les artisans pour mieux voir, avoient accoutumé de fermer un œil. Après avoir dit cela, il s'évanouït; mais je luy promis de luy faire à mon retour des éfusions, sous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune, dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philosophe, qu'il ne l'avoit pas fait pour la récompense, mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué plutôt l'aile droite, qui estoit celle de l'Aigle, qu'elle jetta une grande lumière, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car j'aperçûs le Roy Ptolomée couché avec sa sœur: Antigonus avec sa belle-fille: Antioeus fils de Seleucus, qui

*Stratio-
nice.*

*Sparti-
nice.*

faisoit signe des yeux à sa belle-mere. D'autre costé je vis Attalus empoisonné par son fils, & celui de Lyfimacus, qui dressoit des embûches à son pere. Alexandre tyran des Phères tué par sa femme. Arsacés égorgeant la sienne, puis massacré par Arbacés l'un de ses Eunuques. Un autre chez les Medes avoit la teste cassée d'une coupe d'or en un festin, & estoit traîné par les pieds hors de la sale. Voilà ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui se parjuroit pour de l'argent; Agathoclés le Stoïcien, qui plaidoit ses écoliers pour estre payé de ses leçons; Hierophile le Cynique, entre les bras d'une Courtisane, l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Un autre perçoit le mur de son voisin, ou coucheoit avec sa voisine, & mille autres galanteries d'une diversité très-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaisir de m'en conter le détail.

MENIPÉ. Il seroit difficile de tout conter, puisqu'il est mesme difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des festins & des réjouissances, & en l'autre des procès & des funeraillies. Icy les Gètes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'un costé les Egyptiens labourent; les Pheniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent; De l'autre, les Atheniens haranguent, les Lacedemoniens se donnent la discipline; enfin, c'est comme un mélange & un concert de plusieurs voix discordantes, qui font un assez plaisant charivary. Car ils ne font

*Ils seûe-
toient
leurs en-
fans de-
vant.*

pas seulement diferens d'habits & de visage, mais de meurs & de religion, jusqu'à ce que la mort vienne, qui les rend tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui se battent pour une vigne ou pour un champ, & qui pensent estre grands Seigneurs, pour posseder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroist pas plus grande de là-haut, qu'elle est dans la carte, & le plus riche ne possede pas un atome d'Epicure. De-là jettant la veüe sur le Peloponese, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens estoient morts en un jour de bataille, pour une chose qui ne paroissoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus? le mont Pangée avec toutes ses mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil? Que les riches après cela aillent vanter leurs trefors, qui n'en sont qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaisante chose, Menipe, & que je t'envie un si agreable spectacle! Mais les villes comment te paroissoient-elles?

MENIPE. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter un grain de blé, les autres un morceau de cassé de fève, celles-cy une ordure, ces autres leur compagnon qui est mort. Je croi même, comme elles composent une petite Republique, qu'il y a parmi elles des Avocats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cet exemple te semble trop bas, considere que les Myrmidons, qui est une nation tres belliqueuse, sont venus de fourmis. Après avoir bien considéré toutes ces choses, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais je n'avois pas fait un stade, que la Lune me rapella d'une voix-claire & feminine, & me pria

*l'ansel de
Diane,
pour les
accoustu-
mer à la
doulour.*

de représenter à Jupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent savoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses divers changemens. L'un dit qu'elle est habitée comme la terre : l'autre, qu'elle est suspendue en l'air comme un miroir. Celui-cy, que toute sa lumière est empruntée du Soleil ; cet autre, que non, comme s'ils avoient envie de les mettre mal ensemble ; quoi qu'elle se teût, disoit-elle, de leurs débauches par respect, & qu'elle se couvrit quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point voir. S'ils ne cessoient donc de contrôler ses actions, qu'elle seroit cōtrainte de déloger, & d'aller habiter en un autre endroit ; mais qu'elle prieroit Jupiter pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer les mécreans, qui ne la peuvent laisser en repos, & ne cessent de prendre sa mesure, comme s'ils lui vouloient faire un habit. Je lui promis de faire ses remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroître fort petite, & à me dérober la veüe de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite, & volant à travers les étoiles, j'arrivay le troisième jour au Ciel Empirée, où je pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aile d'un Aigle ; mais je craignis que celle de Vautour me fust reconnoître, & trouvay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant appris qui j'estois, me fit entrer tout tremblant, après l'avoir esté dire à Jupiter. Les Dieux estoient assemblez dans une grande sale, fort surpris de ma venue, craignant que les hommes ne vinsent à la fin à découvrir le chemin du Ciel, comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers,

me dit brusquement: *D'où es-tu? Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu?* Mais cela m'étonna de sorte que je faillis à tomber à la renverse. A la fin revenu à moi, je lui dis le sujet de mon voyage, & l'incertitude des choses humaines; à quoi j'ajoutay les plaintes que faisoit la Lune; Mais Jupiter se souvant, Hé bien, dit-il, Messieurs! on s'étonne de l'entreprise des Géans, qui vou'oient escaler les Cieux, & voici Menipe, qui y est monté. Ne crains point, poursuivit-il, tu demeureras ici aujourd'hui, & je te dépêcheray dès demain. Après avoir dit cela, il se leva, & je le suivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit accoutumé d'entendre les vœux & les prières des hommes, parce qu'il estoit temps qu'il vauast aux choses du monde. En allant il me fit diverses demandes: Combien valoit le blé à Athènes? Si les choux avoient besoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes? S'il restoit quelqu'un de la race de Phidias? Pourquoi les Athéniens avoient cessé si long-temps de solemniser la feste? S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone; & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je lui eus répondu à tout fort pertinemment; Or ça, dit-il, Menipe; quel sentiment les hommes ont-ils de moi? ne me le cele point. Quel autre, lui dis-je, sinon que tu es l'arbitre du monde, & le souverain des Dieux? A d'autres, répondit-il; Je sçai assez ce qu'ils pensent, quoi qu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autrefois j'estois leur Tout; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques estoient pleines de Jupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis

qu'Apollon a établi un Bureau de Prophetie à Delphes, & Esculape une boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Dianes'est mise en credit à Ephese, Bendis en T race, & Antubisen Egypte; on ne parle non plus de moi que d'un trépassé, & chacna court à la nouveauté. C'est beaucoup, si que'qu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon, & les Sylogismes de Chrysippe. En disant cela nous arrivâmes aux lieux où il dépêchoit des affaires du monde. C'étoit un rang de trapes, comme de fenêtrés, où il y avoit à chacune une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plutôt levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix, l'un demandoit un Royaume, l'autre la santé: celui-cy la mort de son frere ou de sa femme: celui-là de gagner son procès, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques: le jardinier vouloit de la pluye, le vigneron du Soleil. Mais la plus grande contrariété estoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre, de sorte qu'il ne sçavoit lequel accorder. Je le vis une fois bien empêché, à cause que deux personnes vouloient avoir une même chose, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de mêmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point se déterminer. De là il passa à la seconde trape, pour entendre les sermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'estoit parjuré. A la troisième il vauqua aux divinations & aux augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fumée montoit avec grand

bruit ; rapportant le nom de tous ceux qui sacrifioient, afin qu'on sçeut à qui chaque sacrifice appartenoit. En suite il alla ordonner des Vens & des saisons, & envoya la bise souffler en Lydie, & Zephire sur la mer Adriatique, où il eut charge d'émouvoir une tempeste; mais les vens de midy se reposerent ce jour-là. D'autre costé il fit tomber dix mille muids de gresse en Capadoce, pleuvoir en Scytie, neiger en Grece, tonner en Lydie; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la sale du festin, parce qu'il estoit temps de souper. Cerés fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Neptune le Poisson, Venus les épices, & ainsi du reste. Mercure me fit assçoir auprès de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où Ganymede me verfoit quelquefois du Nectar, quand Jupiter tournoit la teste de l'autre costé. Car il ne vouloit pas souffrir qu'on m'en donnast, parce que c'est le breuvage des Dieux, comme leur manger est l'Ambrosie. Mais cela n'empesche pas qu'ils ne boivent le sang des victimes, & qu'ils ne hument la fumée des sacrifices. Pendant le soupé, Apollon joua de la Lyre, Sylene dans la Cordace, les Muses chanterent la Theogonie d'Heliodé, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'alla coucher. *C'est qu'elle estoit Déesse de l'Arabie.* Mais *Comme qui diroit une pax-salonade.* tandis que les Dieux & les hommes dormoient, je révois tout seul aux choses que j'avois vües, & trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-temps n'eust point de barbe, & qu'il fit nuit au Ciel, où le Soleil luit toujours, & autres choses semblables; après quoy je dormis un peu. Jupiter tint conseil de grand matin, & representa, *Vers d'Homere.* Qu'il avoit toujours differé à parler des Philosophes; mais que la venuë de Menipe & les

plaintes de la Lune, avoient achevé de le reformer: Que c'estoit une nation oisive, querelleuse & arrogante, pour ne point dire les autres defauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & qui n'estoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à un Philosophe, Que fais-tu? & quel service rends-tu à la République? Il répondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sçavoir, & ne sçavent rien; & ayant attiré la jeunesse, sous pretexte de luy apprendre de grands mysteres, ne luy enseignent que des sotises: Qu'ils estoient partagez en diverses sectes, selon les diverses faces de la raison, & se couvroient tous du masque de la Vertu, loüant en public la sobriété & la tempérance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passaient leur temps. Voila, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Providence, & que si cette opinion vient une fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune. Vous les avez ouïes de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus une bonne resolution, qui vous soit ensemble & utile & glorieuse. Il s'éleva alors un murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on avoit fait les Geans: à quoy Jupiter répondit que c'estoit là son dessein; mais qu'il en falloit différer l'exécution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les ailes, pour m'empescher une autre fois de voler si haut, & luy commanda de me re-

mettre en terre ; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont je vais faire la relation aux Philosophes, qui se promènent dans le Pécile.

1000 1000 1000 1000 1000 1000 1000 1000

LA DOUBLE ACUSATION, OU LA CHICANE.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui embrassent la Philosophie, par de mauvais Principes.

JUPITER. **O**U veulent dire les Philosophes, de tant vanter la félicité des Dieux ? S'ils sçavoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour avoir nôtre soul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay, pour moi, d'où leur peut venir cette erreur, si ce n'est de cet aveugle d'Homere, qui parle de tout à tort & à travers, & veut discourir des choses du Ciel, lui qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premièrement, le Soleil court tout le jour, sans se reposer ; & s'il s'arrêtoit un moment, il feroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir, à éclairer les débauchez & ceux qui reviennent tard de souper. Apollon ne cesse de

*Oracle
des Mi-
lebens
ainsi nō-
mé de
Brancus
qui y a le
premier
présidé,
Cicero.*

rendre des Oracles; & n'a pas plütoft fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où la Prestresse l'appelle, après avoir bû de l'eau sacrée, mâché du laurier, & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardât à rendre réponse, on le planteroit là, & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourberies que l'on lui fait, pour l'éprouver ou pour le surprendre; Témoin celui qui méla de la chair de tortue avec celle de mouton, pour voir s'il les scauroit discerner, & il l'eût surpris, s'il n'eût eu bon nez. Considerer la peine qu'a Esculape après les malades toujourns chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converser avec des gens qui ont l'haleine mauvaise. Que diray-je des Vents, sans cesse occupez à souffler pour balayer l'air, qui est un assez maigre divertissement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miserables, accompagné du Songe, qui est comme son trucheman. Enfin tous les autres ont du relâché hormis moi, qui devrois vivre à mon aise, sans rien faire, comme estant leur souverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye toujourns l'œil sur eux, pour prendre garde si chacun fait bien son devoir; & châtier ceux qui manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, gresler, venter, neiger, tonner, selon les diverses Saisons; entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particuliernent des malades; & de ceux qui navigent; Assister aux jugemens, pour punir ceux qui se parjurent; & aux augures, pour prédire l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque sacrifice. Estre en mesme temps à Olympie à goûter d'un hecatombe, & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regler le

fort d'une bataille près de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gètes. En un mot, donner ordre à tout; Encore avec cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie; & pour peu qu'on s'en relâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui n'est pas pourtant de petite consequence; car si les hommes venoient une fois à se le persuader, adieu toutes leurs prieres & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer toujours attaché au gouvernail, comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes, qui me croient si heureux, quand pensent-ils que j'aye le temps de goûter ma felicité. Car j'ay tant d'affaires sur les bras, que je n'ay pas le loisir seulement de vuidier les differens qu'ils ont ensemble, ni mesme quelques procès que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il ya long-temps que je les entens murmurer, & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'ya plus de Justice, & qu'on ne fait point droit sur leurs demandes.

JUPITER. Que t'en semble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'huy, ou que nous les mettions à une autre fois?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les dépêche promptement.

JUPITER. Va donc crier, Que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, se trouvent presentement à l'Arcopage, où la Justice distribuera au sort les Juges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur jugement, il en pourra apeler à mon Tribunal, où l'on reverra le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aille asseoir auprès des venerables

*Emeris
des, dans*

*Et aussi
estoit au
lieu où
l'on ven-
doit la
Justice.*

Décès, pour assister à l'audience, afin que tout aille bien.

LA JUSTICE. Quoy mon pere! Que je retourne en terre pour y voir triompher ma rivale?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde, & particulièrement Socrate, qui a tant loué la Justice, jusqu'à y mettre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empêché qu'on ne l'ait condamné luy-même, sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Esculape, comme il en avoit fait vœu.

JUPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela soit arrivé dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on prêche tout haut la vertu, & que toutes les rues & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi bien que de Jupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'épaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite? Jamais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croistre en une nuit les Philosophes, comme les champignons, & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poëtes.

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela; & je sçay bien que plusieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

*C'est
qu'i'y en
avoit
grande
quantité
sous
Marc-
Aurele.*

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toujours quelques gens de bien; & cela suffit. Mais hâtez-vous de partir, pour vider quelques affaires des aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au dessous d'Hymette, à la gauche du mont Par-nés, où se voyent ces deux forteresses. Il semble que tu ne sçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crains rien. Il n'y a plus de Phalaris, ni de Bufiris, de Scirons, ni de Pirycampes; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

Où, ces deux pointes de rochers.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux sçavoir que personne, si tu le veux dire; car tu es tous les jours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que je voudrois déguiser la verité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'une contenance bien réformée; Je ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquez comme des Leopars. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez près d'Athenes. Atens moy-là, & regarde vers le Pnycté, tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse, pour estre entendu de tout le monde.

Place d'Athenes, où se pou. le s. assen- bloit.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant, qui est cét homme qui s'avance avec une flûte à la main, & des cornes à la teste!

MERCURE. C'est Pan, cét illustre compagnon de Bacchus, qui se tenoit autrefois sur le mont Parthénien; mais depuis le service qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon,

LA DOUBLE ACUSATION,
Ils luy ont donné une grotte sous leur forteresse.

PAN. Bon jour, Mercure & la Justice.

MERCURE. Bon jour, le bon Danseur & le bon Musicien, qui a ajouté depuis peu à ces titres, celuy de Vaillant.

PAN. Qui vous amené en ces quartiers?

MERCURE. La Justice te le dira; car je suis pressé d'aller là haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoie terminer quelques differens, qu'il y a long-temps qui durent entre les Philosophes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy?

PAN. Assez mal, contre mon atente. Car pour récompense d'avoir chassé les Barbares du pais, on se contente de me sacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange en suite devant moy avec des réjouissances publiques pour me divertir, car je n'ay point de part au festin.

LA JUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde?

PAN. Qui? ces fous mélancoliques, ces grandes barbes de bouc, qui sont toujours en querelle, pour des choses où ils n'entendent rien, ni moy aussi; car tu sçais qu'on n'est pas fort subtil en Arcadie; & pour moy, je me contente de sçavoir danser & jouer de la flûte, & quelquesfois des couïteaux, lorsque l'occasion s'en presente. Mais je les entens crier tous les jours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choses semblables, cù je n'entends rien, parce que je n'ay pas fréquenté les Ecoles. Ils commencent assez paisiblement d'abord; mais la dispute venant à s'échauffer, c'est à qui le

prendra d'un ton plus haut. Car les plus grands criars y ont le plus d'avantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui sont toujours le plus grand nombre, jugent des choses par l'exterieur, & donnent cause gagnée au plus resolu. A la fin de la dispute, comme ils sçavent plus que dire, ils se retirent avec force injures, & essuyent la sueur de leur front, après avoir paru au combat, le visage enflammé, la gorge enflée, & les yeux presque hors de la teste, comme une trompette qui sonne de toute sa force. Du reste, je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces eriailleries; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs, j'en sçai quelque chose. Car comme je suis perché sur le haut d'un roc, je les vois quelquefois sur la brune: . . .

LA JUSTICE. Areste. Voila Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Escoutez. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'hui, qui est le septième de Février. Qui-conque a quelque plainte ou quelque accusation intentée contre quelqu'un, qu'il se trouve à l'Arsépage, où la Justice tirera elle-même au sort des Juges, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que six blancs pour chaque cause, & il y aura apel de leur jugement à Jupiter, qui a déjà ordonné là-bas qu'on renvoyât tous ceux qui sont morts, avant que d'avoir pu poursuivre leur accusation.

PAN. Dieux! quelle foule! & quel bruit ils font en montant! comme ils s'entraînent l'un l'autre en Justice! Voila Mercure de retour; *A P A-
reopage.*
Allez vous acquitter de votre charge, tandis que je me retireray vers ma grotte, en chantant quel-

312 LA DOUBLE ACUSATION,
que air champestre, pour provoquer l'Echo ba-
billarde à me répondre; Car je suis las d'enten-
dre plaider & haranguer tout le jour.

MERCURE. Courage, la Justice, commen-
çons.

LA JUSTICE. Tu as raison. Car les voilà dé-
jà en haut qui bourdonnent comme un essain
d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu es un imposteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on appelle ma cause la première.

UN AUTRE. Marches devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangles pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons,
Mercure? Ne faisons appeler que les causes qui
contiennent les plaintes de quelque art, de quel-
que secte, ou de quelque profession, & remettons
le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche deman-
dresse contre l'Académie, pour lui avoir en-
levé Polemon.

Philoso- LA JUSTICE. Tire au sort sept Juges.

phe Sici- MERCURE. Le Portique contre la Volupté,
que. pour avoir débauché Dionysius.

LA JUSTICE. La cause n'est pas si impor-
tante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, tou-
chant Aristipe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogene,
pour lui avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon,
comme déserteur.

LA

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veux-tu que nous apellions ces deux causes contre ce Rheteur de Sirie ; *Lucien!*

LA JUSTICE. Vuidons premierement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps; car elles sont assez semblables.

LA JUSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur de Syrie, pour cause d'injures. Le Dialogue contre le mesme, pour le mesme sujet.

LA JUSTICE. D'ou vient que tu ne dis pas son nom ?

MERCURE. Il sera assez connu par là.

LA JUSTICE. Il eust esté plus à propos de vuidier ces differens en son pais. Mais puisque tu le veux, nous le jugerons icy, sans tirer à consequence. Prends onze Juges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison, il faut épargner la bourse des plaideurs.

LA JUSTICE. Verse l'eau pour la cause de Polemon, après que ses Juges auront pris place: Que la Débauche parle la premiere. Qu'a-t'elle. à chanceler ? Aproche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yvre, & ne scauroit plaider elle-mesme.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour six blancs sont prests de trahir leur foy & leur conscience.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa défense publiquement, mais elle dit une chose qui

314 LA DOUBLE ACUSATION,
me semble bien raisonnable ; Que l'Academie,
qui a coutume de parler pour & contre , parle
pour elle , avant que de parler pour soy.

*Pour la
Débauche.*

L'ACADEMIE. Je le veux ; quoy qu'on n'oblige
personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy
donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Messieurs,
m'a enlevé un de mes disciples , qui mettoit toute
sa gloire à me posséder , & qui retournoit tous les
jours au sortir d'avec moy , couronné de fleurs,
chantant & dansant par les ruës avec des Musi-
ciennes , & passant le temps à boire & à se réjouir
depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point be-
soin de rechercher des preuves de tout cecy ; car
personne ne l'a jamais vû qu'en cét estat. Ce-
pendant , comme il folâtroit un jour devant la
porte de l'Academie , elle le tira à part & le sceut
si bien haranguer , qu'il fit banqueroute aux plai-
sirs ; & s'enfermant avec elle , devint un pilier de
College , & quitta là toutes mes réjouissances,
pour apprendre des termes barbares & inconnus,
& demeurer tout le jour courbé sur un livre , tou-
jours pâle & défait , au lieu qu'il avoit aupara-
vant le tein frais & vermeil. Non content de cela,
il me vient dire des injures , à la sollicitation de
ma Rivale ; & n'a autre but que de débaucher mes
sujets , & de me deshonorer. Voila à peu près,
Messieurs , ce que peut dire la Débauche ; à quoy
je répons.

LA JUSTICE. Que dira-t'elle ? Verse-luy au-
tant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons , Mes-
sieurs , ayent quelque vray-semblance , voicy la
verité du fait. Polemon , qu'elle veut faire passer
pour son esclave , estoit né libre , & d'un naturel
porté à la vertu ; mais corrompu par les artifices

de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconnoître les deffauts; ils'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenue ni pudeur. Et pour preuve de cela, Messieurs, je ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les ruës couronné de fleurs, dansant & folâtrant avec des femmes. En ce triste état, qu'il estoit en opprobre à son païs & à sa famille, il ne m'eut pas plüroft ouï discourir publiquement de la vertu, & louer la modestie & la temperance, qu'après avoir tâché vainement de m'interrompre & d'exciter une risée dans mon Escole; commeil vit qu'on se mocquoit de lui, il fit reflexion sur l'état honteux où il estoit, & se réveilla comme d'un profond assoupissement. Alors la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yvrognerie, il fut touché d'un tres-caissant repentir, & se vint jeter entre mes bras, sans y estre contraint par la force de la raison. Si vous prenez la peine de jeter les yeux sur lui, vous verrez comme il est changé, & si mes conseils lui ont esté pernicieux ou salutaires. Vous voyez tous ses parens & lui aussi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du gouffre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray pas davantage, pour ne point abuser de vostre audience, outre que cela suffit pour me justifier. C'est à vous à juger qui doit triompher dans l'Acropage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hastez-vous, Messieurs; car le temps presse.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la Débauche.

MERCURE Il y a toujours quelque débauche;

316 LA DOUBLE ACCUSATION,
Que les Juges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs, combien ma partie est puissante, & je crains bien que ses charmes n'ayent déjà fait quelque impression sur vostre esprit; car j'en voy plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui appréhendent mon naturel farouche & ma mine renfrognée. Mais je me promets que la Raison sera la plus forte, pourveu qu'on la vueille écouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes disciples; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est un grand-prejugé contre elle. Car il est question de sçavoir si nous vivrons toujours courbez contre terre comme les bêtes, & plongeant dans les souillures du monde, ou si nous leverons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nostre origine, préférant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craignons-nous toujours la douleur comme nostre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour mettre nostre felicité en des douceurs cuisantes, & sujettes au repentir? Car c'est par là que cette sorciere a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoi il ne faut pas s'étonner, puisqu'elle s'attaque même aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc justice, Messieurs, vous lui ferez porter la peine de son impiété. Mais considérez sa molesse, comme si elle ne pouvoit parler elle-même, elle a choisi pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne croit point de

plus grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thesee, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage; car la verité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie; & la Vertu toute nuë est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souvenez-vous donc, Messieurs, de juger selon les loix, comme vous en avez fait le serment, sans ajouster foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que lui.

EPICURE. La Voiupté, Messieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle est si naturelle à l'homme, qu'elle le persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle lui a débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortileges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-mesme. Il ne faut pas trouver étrange que Dionysius estant né libre, & ayant reconnu les deffauts de sa Rivale, qui se propose une felicité imaginaire, l'ait quittée pour se jeter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pieges qu'on avoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit reconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La volupté, Messieurs, lui a-t'elle dû fermer la porte, lorsqu'il a eu recours à elle, comme à un port de salut, contre les bourasques & les tempestes de son ennemie? & feroit-il juste de le lui remettre entre les mains, pour le rendre mal-heureux toute sa vie, sous pretexte de le rendre heureux après sa mort? Mais, Messieurs, qui

318 LA DOUBLE ACUSATION,
peut estre meilleur Juge de ce differend, que ce-
lui qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vi-
vre, & reconnu les avantages & leurs défauts,
a choisi après une meure délibération ? Cela lui
est d'autant plus permis, que le Portique se con-
tente de louer en public la Vertu, & s'abandonne
en particulier à la Volupté, prenant garde seu-
lement de n'estre point découvert: Car s'il avoit
l'anneau de Gîgés, ou le casque de Pluton, pour
se rendre invisible, il seroit bien-tost banqueroute
au travail & à la peine, comme aux plus-grands
ennemis du genre humain. Dionysius donc ne
pouvant resister plus long-temps à des choses qui
détruisoient sa nature, au lieu de la perfection-
ner, & voyant que tous ces beaux discours de la
Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que
son corps suivoit d'autres maximes que le Por-
tique, il a eu recours à la Volupté, comme à
l'Autel de la misericorde, d'où on le veut main-
tenant tirer, pour le livrer à son ennemi. Mais,
Messieurs, vous avez interest d'empêcher cette
cruauté, avec cette même bonté qui vous a tou-
jours fait protéger les misérables. Voilà ce que
j'avois à dire pour la Volupté, contre le Portique:
C'est à vous à prononcer sur ce differend.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette aupara-
vant de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit
un mal ?

EPICURE. Oüy.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien ?

EPICURE. Pourquoi non ?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a
des choses indifferentes, & d'autres qui ne le

font pas, comme il y en a d'essentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer; Qu'on se taise.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant, de faire un argument en la troisième figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne-heure, qu'on appelle une autre cause.

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polemon. En tout cas il faut attendre que Jupiter ait prononcé sur le différent du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne la cause, la Molesse n'oseroit paroître; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choses à dire contr'elle. Que les Juges se levent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut pour rien ?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne se tait, je luy vais rompre la teste; & au lieu d'un procès d'injures, j'en feray un de coups de baston.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui s'enfuit, & il la poursuit le baston levé; Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

320 LA DOUBLE ACUSATION,

MERCURE. Il ne s'est pas voulu presenter.

LA JUSTICE. Pourquoi ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

Lucien.

LA JUSTICE. Il sera condamné par contumace. Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de Syrie, & premierement celle qu'a intenté la Rhetorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre !

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhetorique parle.

*Exorde
de Demosthéne*

LA RHETORIQUE. Je prie les Dieux & les Déeses que je reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay toujours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie adverse m'interrompe, tandis que je vous destruiray mes raisons, & que je travailleray à vous faire connoître la verité. Et pour commencer je vais dire, Que ses actions ne s'accordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la mesme choses que moy ; mais elle ne fait pas de mesme, & j'ay grand sujet de craindre, qu'après avoir commencé à me maltraiter, elle ne continuë toujours, & ne me traite encor plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le temps en des paroles inutiles : Après avoir trouvé celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & estranger de langage, aussi bien que de naissance, je pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & je me donnay à luy, sans avoir honte de sa pauvreté,

quoy que les plus grands me fissent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre ; & non contente de cela, je le fis citoyen de la Grece, honneur qui faillit à faire crever de dépit ses rivaux. En suite, comme il luy eut pris envie de se faire connoistre en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs ; car il ne juroit que par moy, & je faisois a'ors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueillly d'un si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coquin qui n'a pas de pain à manger, quoy qu'il se die fils de la Philosophie. Il me qu'ita donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & enervé. Car au lieu de mon embonpoint & de mon stile magnifique, qui estoit suivy d'aclamations & de louanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de payer de quelques souris & de quelque branlement de teste. Mais il ne s'est pas contenté de se mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'injustice & du défaut de jugement de quitter sa legitime épouse après en avoir reçu tant de faveurs & de caresses, & encore en un temps où elle est adorée de tout le monde ? Cependant mal-heureuse que je suis, j'ay méprisé la recherche des plus Grands, pour courre après un ingrat & un inconnu. Voila, Messieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuser de vostre audience. Je n'ay qu'une chose à ajoûter, qu'il n'est pas juste qu'il se

322 LA DOUBLE ACUSATION,
serve de mes armes contre moy-même ; & s'il a
envie de me répondre, qu'il le doit faire dans les
graces du Dialogue , sans entreprendre sur les
biens.

MERCURE. Cela ne se peut ; car qui a jamais
ouï parler en Justice par Dialogue ?

LUCIEN. Pour montrer, Messieurs, que je n'en
veux pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois
l'objet de mes vœux & de mes desirs, je feray ce
qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous
ses chefs de son acufation, sans me servir de ses
couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a
dit, que je luy dois tout mon avancement & tou-
te ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que je
suis ; mais comme j'ay vü qu'elle quitoit sa pre-
miere modestie, pour prendre les parures & les
affecterries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à
estre cajolée, j'ay perdu peu à peu l'affection que
j'avois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de
la voir galantisée des plus débauchez de la ville,
qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres, &
à qui elle ouvre quelquefois la porte, & se laisse
caresser ? Je n'ay donc pü souffrir plus long-temps
cette liberté, plutôt cette licence ; & ne luy vou-
lant pas faire d'affront, ni la repudier publique-
ment, après l'avoir tant aimée, je me suis conten-
té de faire amitié avec le Dialogue son voisin,
pour me servir d'entretien & de divertissement.
Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait ;
mais je soutiens que quand je n'aurois reçu
d'elle aucune injure, je serois excusable à mon
âge de quitter le tumulte du Bareau, & le bruit
des Déclamations ; pour suivre la Philosophie, &
mener une vie plus douce & plus tranquile.
Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire, c'est

*C'est
qu'ils ai-
ment l'i-
loquence.*

*Prés de
40. ans.*

à vous à prononcer sur ce différend.

LA JUSTICE. Qui l'emporte ?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les mêmes Juges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoi qu'il me sîe mal, Messieurs, de paroître dans un Barreau, & que je n'aye point accoustumé de faire des harangues continuës, je tâcheray néanmoins de m'en acquitter, pour ne point enfreindre nos coûtumes, & vous représenteray mes interets en peu de mots, & sans artifice. Considérez, je vous prie, si je n'ay pas sujet de me plaindre de celui cy, qui de grave & serieux que j'estois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule; & me dépouillant de toute ma gloire, m'a donné une marotte au lieu d'un sceptre; & pour comble de mépris, m'a alié à la Satyre & à la Comedie, après m'avoir coupé les ailes dont je m'élevois au Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquins, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristophane, qui ont attaqué de leur temps, tout ce qu'il y avoit d'illustre. Non content de cela, pour avoir quelqu'un qui l'aide à médire, il a déterré un vieux Cynique, acoûtumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riant. Déchû donc de ma premiere grandeur, je suis devenu l'objet de la risée publique, & je pense estre que'que Centaure composé de deux natures, l'une grave & serieuse, & l'autre gaye & folâtre, comme je parois dans ses ouvrages. *Menipe.*

324 LA DOUBLE ACUSATION, &c.

LA JUSTICE. Que répons-tu à cela ?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte si injuste. Lorsque je le pris, Messieurs, c'estoit un mélancolique, sec & decharné, qui faisoit horreur par ses frequentes découpures, quoi qu'il s'imagine que cela lui donne bonne grace. Je lui ostay donc d'abord cette mine grave & severe, pour le polir & l'ajuster à la mode ; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay en suite à la Comedie ; ce qui servit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparavant insupportable, pour la rudesse & sa trop grande severité. Cependant il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & qu'il ne s'enquiert plus, combien Dieu méla de substance pure & celeste parmi la masse terrestre & corruptible, lorsqu'il fabriqua le monde ? Si la Rhetorique est un mélange de politique & de flaterie, & autres semblables fadaïses ? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sottises, & curieux de sçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'avoir depaïsé, puisque je l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma justification, il n'est plus question que de donner vôtre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre lui, qui est sans doute celle de cet envieux, qui a contredit les jugemens precedens, & qui n'est jamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on jugera le reste.

**LE PARASITE,
OU L'ECORNIFLEUR.**

DIALOGUE

DE SIMON ET DE TYQUIADE.

*C'est un jeu de l'Auteur, pour montrer que c'est
un mestier des plus illustres.*

TYQUIADE. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves, aprennent quelque mestier, ou exercent quelque profession pour estre utiles autres & à eux-mêmes, & que tu ne fais rien ? Car tu n'es ni Medecin, ni Avocat, ni Musicien, & encore moins Philosophe.

SIMON. Il est vrai; & je ne me pique pas de l'estre.

TYQUIADE. Tu as raison; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine, & de la dépense qu'il y falloit faire. Mais qui t'empêchoit d'apprendre quelque métier ? Car tu n'es pas assez riche, pour pouvoir vivre de tes rentes

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illustre.

TYQUIADE. Et quel ?

SIMON. C'est un métier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en est pas autrement honneste; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en Art.

TYQUIADE. Ne le sçauois-tu faire connoître par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sçauras une autre fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour apeller cela un métier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me picque point de cette injure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, ce qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoi! tu es un Parasite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoi, puisque je t'apelle par ton nom ?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penses me dire une injure. Car pour moi, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire; & trouve ce nom plus beau que celui de Philosophe: en un mot, j'en fais plus d'état, que Phidias ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose qui t'adressoit une lettre à *Simon le Parasite*. Cela seroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de connoître la juste valeur des choses. Mais moi, je ne le trouve pas plus étrange que de mettre à *Dion le Philosophe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu

aines, mais la vérité. Car il naistroit encore une autre difficulté, de sçavoir ou l'on rangeroit cét Art; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy je soutiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire; & je te le prouveray si tu veux, quoy que je n'y aye jamais rêvé.

TYQUIADE. Que penses-tu premierement que soit un Art?

SIMON. Un recueil de preceptes qu'on met en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition luy convient, que diras-tu?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premierement, c'est un amas de préceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut réussir. Car, il faut d'abord jeter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour reconnoître les pieces qui sont de bon ou de mauvais aloy, il y en a un de même pour connoître les hommes; quoy qu'Euripide dise, Qu'il n'y en a point, pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoy paroist l'excellence de celuy-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque chose de divin, de penetrer en des choses si obscures. Après avoir trouvé un homme qui soit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le sçavoir cajoler, & nous gagner les bonnes graces. En suite, il faut connoître toutes les viandes, pour posséder cét Art en perfection, sçavoir quelles sont les meilleures, le temps & la saison où elles

se doivent manger ; le país d'où elles viennent, & où elles sont les plus excellentes ; car telle est bonne en un lieu qui ne l'est pas en un autre ; L'endroit qui est le meilleur en chacune, qui n'est pas une connoissance inutile & superflue, comme plusieurs autres ; car c'est le moyen de bien vivre, & de manger toujours les meilleurs morceaux. Aussi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reste, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis, ne se doit pas mêler de traiter. Mais pour montrer que cet Art ne donne pas des preceptes en l'air, & qu'il ne consiste pas seulement en des connoissances, mais en pratique ; c'est qu'on peut demeurer long-temps sans exercer les autres, mais faute de pratiquer celui-cy, on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie de l'homme, il est aussi nécessaire que le boire & le manger. Ce n'est donc pas une faculté naturelle, comme de voir & d'ouïr ; car si cela étoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez semblables ; car il s'aquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'est pas une ignorance ; car l'ignorance n'est bonne à rien, & cecy est bon à tout. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bon charretier qui ne verse ; mais un Parasite se trouve toujours sur ses pieds. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'ensuit que c'est un Art.

TYQUIADE. Il le semble ; Mais en pourroistu donner la définition ?

SIMON. C'est l'Art de vivre aux dépens d'autrui, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

TYQUIADE. La définition est fort bonne ; Mais
prends

prins garde que quelque Sophiste ne te conteste la fin.

S I M O N. Il est aisé de la prouver. Premièrement; Homere, qui, comme tu fais, estoit un tres-grand personnage, admire la vie du Parasite, comme la plus heureuse; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'estre à table, à faire bonne chere, & à boir tout à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque sot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propose pour exemple de vertu & de sagesse. Et certes, si Ulysse eût voulu louer la beatitude des Stoïques, il l'eust fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Isle de Lemnos, ou lors qu'il aresta la suite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couvert de haillons, comme un Philosophe, après s'estre donné la discipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien aussi de semblable, lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypso, où il prenoit tous les plaisirs qu'on peut prendre avec les femmes; mais lors qu'il est à table d'autruy, chez le Roy des Phéaques, comme la souveraine felicité consistant en la vie du Parasite, Epicure a donc tort, à mon avis, d'oster à cet Art la volupté qui luy est propre, pour l'atribuer à sa secte. Car s'il est vray que la felicité consiste dans une parfaite tranquillité, tant du corps que de l'esprit, comme tombent d'acord tous les Philosophes, le moyen qu'Epicure soit heureux, tandis qu'il s'embarasse de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut savoir s'il est infini, & de quoi il est composé? S'il y a des Dieux ou non, & s'il se mélent de ce qui se fait icy bas, & autres curiositez semblables? Mais le Parasite, sans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni se mêler du gouvernement du monde; & croyant que

tout va bien, & qu'il ne sauroit mieux aler; boire, manger, & se réjouir, goûtant en repos les délices de la vie, sans estre seulement travaillé de mauvais songes. Car comme il n'a point d'inquietude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore d'autres raisons pour montrer que la souveraine félicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sage a dequoy vivre, ou il n'en a point; S'il n'en a point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne peut pas seulement conserver son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui; Si c'est par autrui, c'est nostre Parasite; Si c'est par soy-mesme, il ne peut avoir de plaisir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude. Il faut prendre garde que son bien ne déperisse; estre à toute heure sur pié, pour vaquer à ses procès & à ses affaires. Je laisse à part mille chagrins, tantost d'un valet de chambre mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel, ou d'un Intendant qui vous dérobe; tantost d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement sujet de crier; & si l'on est pauvre, c'est encore pis, car on ne sauroit goûter aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embarras. Car il trouve toujours la nape mise, sans se mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la pauvreté, ni celles des richesses, & ainsi il vit dans une parfaite tranquillité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. Il n'en faudroit plus guere pour m'obliger à te rendre les armes.

SIMON. Dy plutôt, pour les rendre à la verité. Après avoir montré que la Parasitique

est un Art, il reste à prouver que c'est le meilleur ; quoy que ce que je viens de dire le fasse assez voir , puis qu'il possède la souveraine felicité , à quoi les autres aspirent. Premièrement , tous les Arts ont cela de propre , qu'il faut suër & travailler pour les aprendre ; au lieu que celuy-cy s'apprend sans peine , & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aller triste au festin, comme un écolier va à l'école. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à aprendre , mais à exercer ; au lieu que celuy-cy s'exerce sans peine ; il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à savoir ; mais celuy-cy ne coûte rien ; & s'il coûte quelque chose , ce n'est pas à celuy qui l'apprend , mais à celuy qui l'enseigne ; car il s'apprend toujours aux dépens d'autruy. La plupart se fâchent de leur métier , quand ils l'ont appris , & sont toujours en colere, lorsqu'il le faut exercer ; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aise que quand il exerce le sien ; car il n'est pas plus fâcheux à exercer qu'à aprendre. Aux autres , il faut mille outils ; à un Docte , une infinité de livres ; à celuy-cy , il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez , qui ne se peuvent ni emporter ni dérober , & qui ne coustent pas de grandes sommes d'argent , comme ceux de Mathematique. Les autres ne trouvent leur salaire qu'après avoir travaillé , encore souvent ne l'ont-ils pas , ou il faut contester pour l'avoir. Celuy-cy trouve son salaire dans son travaille , & sa fin dans son operation , qui est la dernière perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer , mais pour vivre , & ne se soucie du labourage ,

que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son Art pour son Art même, & pour le plaisir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjouissance; mais pour celuy-cy il est toujours feste, & les autres se délassent dans son travail, comme dans la fin du leur; de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres est enfermée dans la sienne. Les gens de métier font leurs chef-d'œuvre à jeun; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous les chef-d'œuvres à table. La plupart des autres ne sauroient travailler qu'en leur boutique; celuy-cy s'exerce par tout, aussi bien aux champs qu'à la ville, estant en repos, comme voyageant, & toujours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autrui, luy font injure. Icy l'on ne fait injure à personne en mangeant son bien; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abjet, aussi bien que leur exercice; celuy-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée des Philosophes; aussi ne s'exerce-t'il que par des gens de condition, comme je feray tantost voir, & jamais par un sot ni par un faquin. Mais la plupart des Artisans sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il ya des Maîtres pour apprendre les autres Arts; mais ici il n'y en a point, & c'est comme un present du Ciel aussi bien que la Poësie. Pour comble de biens, le Parasite ne sème ni ne moissonne, & trouve tout abondamment; comme s'il vivoit au siècle d'or.

T Y Q U I A D E. Grands Dieux ! comme tu

OU L'ECORNIFLEUR. 335

m'acables de la force de la multitude de raisons? je regrette de ne l'avoir pas esté, & il me prend envie de le devenir.

S I M O N. Après avoir montré en general les avantages qu'à cet Art sur les autres Arts; considerons en particulier ceux qu'il a sur les plus illustres. Car ce seroit trop ravaler sa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord, que la Philosophie & l'Eloquence, soit qu'on les nomme Sciences & Arts, excellent par dessus tout. Si l'on montre donc la préminence qu'il a sur elles, les autres luy cederont aisément. C'est une maxime en Philosophie, que tout ce qui subsiste dans la Nature, est un; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimerique; car il y a plusieurs Rhétoriques & plusieurs Philosophies toutes diferentes, & c'est un miracle d'en trouver deux semblables; vû que ce qui est approuvé par les uns, est condamné, par les autres. Mais le métier de Parasite est un par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie, ou chez les Barbares; car les Ecornifleurs suivét par tout de mêmes maximes, & ne sont point comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles sont si grandes, qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

T Y Q U I A D E. Voilà assez de raisons; n'as-tu point d'autorités ni d'exemples, pour prouver une si admirable doctrine?

S I M O N. Oüy, & en grand nombre. Premièrement, il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosophe; au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les jours Parasites.

TYQUIADE. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre-humain. Esquinsés le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agreables; les ayant portez un jour à Dennis le Tyran, ce Prince le retint à sa table; si bien que de Philofophe il devint son Parasite. Aristipe qui vivoit au mesme temps, n'alla-il pas en Sicile pour le mesme sujet? où il se montra si excellent en cét Art, que les Cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les recevoit point, sans son atache. Le divin Platon mesmes'en est mélé; mais comme les talens sont divers, il n'y réüffit pas bien, & se fit moquer de luy; Et quoy qu'il retournaft une seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy la fortune a quelque chose de celle de Nicias; car ils ont échoué tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulièrement Aristoxérole Musicien, qui a esté luy-mesme le Parasite de Nelee, comme Euripide le fut d'Arquelaiüs, jusqu'à la mort, & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres. Je pourrois aleguer plusieurs exemples semblables; mais pour venir au but, si la félicité consiste à n'avoir ni chaud, ni froid, ni soif, ni faim, comme disent quelques Philofophes, le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, comme plusieurs d'entr'eux, qui en sont morts miserablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avan-

sage qu'a cet Art par dessus la Rhetorique & la Philosophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens se font paroistre, la paix, & la guerre; considérons premierement celuy-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire eclater la gloire de ton Parasite; & que j'auray de plaisir à le voir comparer on cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes!

SIMON. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Province, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teste. Tout le monde y acourt, Poëtes, Orateurs, Philosophes, Parasites. Deshabillons-les pour les mieux considerer, puis qu'aussi bien il leur faut vestir leurs armes. Les uns paroissent secs & décharnez, sans aucune force ni vigueur. Quelle aparence de les mener au combat, que pour vivre ils ont besoin de Medecin? Comment pourroient-ils supporter les durs travaux de la guerre? Le Parasite au contraire, se presente avec un visage vermeil, un œil vif, un teint frais, un regard furieux: en un mot, robuste de corps & d'esprit: & tout prest à donner des coups plutôt qu'à en recevoir. Mais pourquoy se mettre en peine d'aleguer des marques de la valeur des uns & des autres? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait esté à la guerre, qu'il ne s'en soit repenti. Isocrate n'avoit garde d'y aller, puisqu'il n'avoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quand aux autres, Philippe n'eut pas plutôt déclaré la guerre aux Athéniens, que Demadés Esquinés & Philocrate, qui trembloient de peur, luy livrerent leur Patrie. Pour Licurgue; Demosthene & Hyperide qui parloient si haut, &

qui paroïssent si résolus dans leurs harangues , quel exploit de guerre ont-ils jamais fait ? Le premier & le dernier n'osèrent sortir hors des terres de leur ville , & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre , qui faisoit plus le fanfaron , & qui disoit des injures à Philippe , ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en Beocie , lors qu'il en falut venir aux mains , le cœur luy manqua , & il s'enfuit lâchement , & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & connues de tout le monde.

TYQUIADE. Je le sçay ; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler ; & non pas à faire , comme les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lâches que les autres , quoi-qu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premièrement , tu ne me saurois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main. Car , ou ils n'ont jamais esté à la guerre , comme Antisthemé , Diogene , Cratés , Zenon , Platon , Esquinés , Aristote , & toute leur suite ; ou ils ont tourné le dos , comme Socrate , qui ayant l'audace de marcher contre les Lacedemoniens , perdit cœur à la premiere rencontre , & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à Athènes ; que d'avoir à faire aux disciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il est vray que je l'ay leu dans de bons Autheurs , & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite ?

SIMON. Si j'en ay ? Tous ceux qui ont leu Homere , savent que les plus braves Heros semétoient de ce métier-là. Nestor qui n'estoit pas

mons

moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admira personne tant que lui. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestore ; c'est à dire de Parasites, & qu'avec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi, au rapport du mesme Auteur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu ?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon lui crie, Que son verre est toujours plein auprès du sien, pour boire lorsque le cœur lui en dit ? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bust nuit & jour, mais bien qu'il avoit toujours place à sa table, qui est le propre du Parasite, au lieu que les autres ne s'y osoient mettre, si on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lorsqu'il eut combatu contre Hector. Mais il y avoit long-temps que Nestor faisoit ce mestier à la table de Cénéé & d'Exadius, & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'aleguer point de petites exemples ? Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille, quoy qu'il ne le cedast à pas un des Grecs, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et véritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille, quand je le vois chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires, à quoi Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmi eux Sarpédon, qui étoit fils de Jupi-

ter ? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul, comme Hector de la main d'Achile, & Achile de celle de Paris : Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches supplications, comme le premier, qui prie Achile de rendre son corps à son pere, mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'en fût présenté à lui auparavant une vingtaine de semblables, il les auroit tous défaites.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'étoit l'amî d'Achile, & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne lui-mesme le contraire, lorsqu'il dit, qu'il lui a fait la cour dès son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amî : Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'après avoir toujours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en même tombeau, en quoi il le traite de compagnon, comme il paroît par tout ailleurs. Aussi Merione étoit le courtisan d'Idomenée, car c'est ainsi qu'on appelloit alors les Parasites, & Homere le compare à Mars, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée lui-même qui étoit fils de Jupiter. Quoi ! Aristogiton, cet illustre Libérateur des Atheniens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pauvreté ? Et n'a-t'il pas eu une statue d'airain comme lui, pour récompense de sa vertu ? Enfin, les Dieux mêmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Parasites, comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant nôtre Heros à la guerre. Premièrement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne se mette à table, suivant le conseil d'Ulisse, pour acquérir de nouvelles forces ; & tandis que les autres tremblent ou cherchent

leurs armes, il est déjà tout prest à bien faire. Lorsqu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de son corps celuy qui le traite, comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avouer pour sien; car il a bonne mine, même dans la mort. Et certes il seroit beau voir auprès de lui, le corps maigre & défait d'un Philosophe, qui ressemble plutôt à un criminel qu'on mene au supplice, qu'à un Soldat; Un estat ne seroit-il pas menacé de sa ruine, s'il n'avoit que de tels défenseurs? Voila quels sont les Parasites à la guerre, à comparaison des Orateurs & des Philosophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix, en quoy ils les surpassent, autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement, ils n'ont point de procès pour leurs usures, & l'on ne les entend point crier dans un Bateau où ils n'ont que faire, car ils haïssent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Lettres, qui se viendroit presenter contr'eux, se seroit moquer de luy. A la chasse ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un sanglier; car si l'un aiguise ses dents contr'eux, aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins, qui sont un des principaux exercices de la paix, qui sçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philosophe ressemble à un homme qui vient d'enterrer son pere ou sa mere, tant il est triste & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le reste de leur vie. Le Parasite méprise la gloire, & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philosophes & les Orateurs en sont éperdument amoureux, quoy qu'ils pré-

chent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, un Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & devient souvent un lâche flateur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grands pour de l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez? la crainte, l'envie, la colere, où nostre Parasite est si peu sujet, que s'il vient quelquefois à se fâcher, ce qui arrive rarement, il fait rire la compagnie, tant il est agreable même dans sa mauvaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naistre, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQUIAD E. Mais la pauvreté nel'affige-t-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux dépens d'autruy, sans quoy il ne seroit pas Parasite; comme on n'apelle point un homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de baston pour se défendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, estant à couvert par sa pauvreté; & il n'a pas besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenestres, si ce n'est pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'est point acusté de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dontils nous reste encore des Apologies; au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'est point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & devient adultere, voleur, assassin,

ou quelqu'autre chose semblable.

TYQUIADE. Si la vie est meilleure que celle des Philosophes, la mort pour le moins est beaucoup pire.

SIMON. Nullement, Car on voit les uns mourir dans les tourmens, soit des suplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'avalier du poison.

TYQUIADE. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes; Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce métier, comme je l'ay montré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grands; car les Grands ne se sauroient passer d'eux, & seroient plus miserables que tu n'imagines les Parasites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur felicité. Ils ne leur servent pas seulement d'entretien, mais de défense. Car il n'est pas aisé de les attaquer, vü qu'ils ne les abandonnent jamais; ni de les empoisonner, parce qu'ils boivent toujours les premiers, & font l'essay des viandes, sans avoir peur de mourir pour ceux-là qui les font vivre. D'ailleurs, les Grands tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une personne qui est au dessus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cet Art ne soit arrivé à sa perfection, & que personne n'en ait

traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoueras toujours que si la profession n'en est honneuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay déjà dit, que le peuple ne fait pas la juste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes; & les Rois sont appellez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUADE. Je me rends, & suis entierement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'apprendre dès aujourd'huy, tant je suis convaincu par tes raisons. Je ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prenne plaisir à m'instruire; car on dit que les meres cherissent toujours davantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DU CORPS.

DIALOGUE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarsis parle contre la Lute & autres Exercices que Solon défend.

ANACARSIS. **A** Qui en veulent ces jeunes gens, de se mettre si fort en colere, de se donner le croc-en-jambe, & de se rouler dans la bouë comme des pourceaux,

râchant à se sufiquer & à s'empêcher la respiration ? Ils s'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord ; mais tout à coup baissans la teste, ils se font entrechoquez comme des Beliers ; puis l'un élevant en l'air son compagnon, le laisse tomber à terre par une secousse violente, & se jettant sur luy, l'empêche de se relever, lui pressant la gorge avec le coude, & l'étreignant avec les jambes ; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étouffe, quoi que l'autre lui frape sur l'épaule pour le prier de le lâcher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils ne devoient pas s'enduire ainsi de bouë, après s'estre huilez ; & ils me font rire, quand je voi qu'ils esquivent les mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la même chose à découvert, horsmis que c'est dans le sable qu'ils se roulent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebattent à coups de pié & de poin, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçu dans la mâchoire, sans que cet homme vêtu de pourpre, qui préside comme je croi à ces exercices, se mette en peine de les separer ; au contraire, il louë celui qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course ; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien sçavoir à quoi servent toutes ces choses, & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance à les pratiquer ?

Sau-
teurs.

SOLON. Tu trouves ces coûtumes étranges, parce que ce ne sont pas celles de ton païs, comme vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se rapportent pas aux nôtres. Mais si tu demeures plus long-temps ici, je te verray luter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux; aussi tous ces coups se donnent & se reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit joier à moi de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée. Mais explique-moi un peu tous ces jeux, puisque tu les nommes ainsi.

SOLON. C'est ici le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statuë paroist sur cette colonne, en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude, ayant la teste apuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois dans la bouë ou dans la poussiere combattent à la lute; les autres qui se frappent à coups de pié & de poin, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat; & par tout le vainqueur est couronné.

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Isthmiques, une d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Athenes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'olivier consacré à le Déesse. Qu'as-tu à rire? est-ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines?

ANACARSIS. Nullement. Celui qui a instruit ces jeux, merite d'estre loué pour sa magnificence, quoi qu'à dire vrai, on peut avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du supplice, de recevoir des coups devant tout le monde; & je ne vois pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honnestement parmi les Scythes; car celui qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amande. Pour moi, j'avoué franchement que j'ay prié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu vissé toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage, car la veuë touche beaucoup plus que l'ouïe; & tu serois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la resolution des combatans, sans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dis plutôt que je serois le premier à en rire. Car je ne voi point de proportion entre la peine & la récompense; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais di-moi, tous ceux qui combattent, sont-ils couronnés?

SOLON. Non ; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis , de tant souffrir pour une récompense incertaine , & dont il y a si peu de gens qui jouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais vû de Republique bien ordonnée ; autrement , tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour , de l'honneur & de la vertu ; outre que cela exerce le corps , car l'utilité est ici jointe à la peine , quoi que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Jen'ay quitte mon païs , & traversé tant de Terres & de Mers , qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches , que je ne sçay point , c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié : Si tu voulois m'en entretenir , tu ne sçaurois prendre tant de peine à le conter , que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles ; mais tu apprendras une autre fois nos coutumes , touchant le service des Dieux , & le reste du gouvernement politique. Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices , pour accoutumer la jeunesse au travail , non pour une simple guirlande , mais pour le bien qui leur en revient , & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix , & non pas des bagatelles ?

SOLON. L'un suit de l'autre ; mais nous avons perverty l'ordre , & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux , avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit. Toutefois , puisque nous sommes de loisir , il sera facile de contenter ta curiosité , & de repré-

estre la chose dès son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison, & cela m'apprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entens pas. Mais allons prendre le frais sous ces arbres; car je ne me plais pas comme vous à estre la teste nuë au Soleil, quoy que j'aye quité mon chapeau pour m'acommoder à vos coïtumes. D'ailleurs, nous en ferons moins interrompus du bruit des acclamations. Mais dy-moy, comment peux-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car après avoir luté tout le jour au Soleil, dans du sable ardent, le chaud ne nous incommode plus: Mais allons nous asseoir où tu dis, je t'apprendray ce que tu desires, à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles, mais que tu feras des difficultez par tout, pour ton instruction & pour la mienne. Car je te promets de recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment un étranger comme moy, qui n'ai jamais demeuré dans des États policez, pouroit-il faire des leçons au plus grand Legislatteur de la Grece? Je ne refuse pas néanmoins de faire mes difficultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puisque vous voicy déjà à couvert, allons nous asseoir sur ces pierres, pour estre plus à nostre aise; & dy-moy premierement, pourquoy tu as étably ces exercices, & à quoy servent à la Vertu tous ces sauts, & toutes ces eulebates? Je sauray le reste une autre fois; mais

souvien-toy d'estre clair & court tout ensemble; si tu veux que j'y comprenne quelque chose; autrement j'auray oublié le commencement, avant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si je m'écarte hors de sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lorsqu'ils demeurent renfermez dans leur matiere; mais quand ils tâchent d'émouvoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empêcher que la Justice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le mesme droit, pourvû que hors de la, tu me laisses le champ libre pour mégayer, puisqu'aussi bien nous n'avons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable; & je t'ay obligation de m'avoir appris en passant une coutume de ton pays, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te dise quelque chose de l'estat d'une Republique; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une Ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans; c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur éducation, que des bâtimens & des fortifications; car en leur apprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aile de leurs mers, &

qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nostre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre; mais que nous avons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour accroistre nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soûtient avec des bâtons, & qu'il couvre contre les injures de l'air jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid, & résister aux vents & aux orages. Alors on les taille; on les redresse; on coupe les branches superflues, pour leur faire porter plus de fruit; on ôte les bâtons & les couvertures, pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmetique & de la Geometrie, après leur avoir appris à lire & à écrire, & nous l'adoucissons par la Musique. En suite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des grands Personnages, qui font naître en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit, & qui impriment les belles choses, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors... Mais je ne m'aperçoy pas que cecy est hors de mon sujet; c'est pourquoy je m'impose silence à moy-mesme, sans attendre la voix de l'huissier, qui sans doute baïssoit la vüe de honte, voyant que je m'estois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t'il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui passent sous si-

lence les choses les plus considerables., pour s'attacher à d'autres moins importantes?

SOLON. Pourquoi dis-tu cela?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Estat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui sont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'est le but que je me suis proposé d'abord, que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du discours, ny embarrasler ta memoire. Toutefois, si tu veux, je diray quelque chose en passant, de ce que tu desires sçavoir; car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lorsque les jeunes gens sont capables de l'administration des affaires, nous leur aprenons les loix du païs, qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres, afin que tout le monde les puisse lire; & qui leur enseignent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoutons à cela la conversation des Philosophes, qui leur aprennent à bien vivre, & à ne faire tort à personne, & en suite à regler leurs desirs, & à moderer leurs passions; enfin, à parler & à se taire. Nous leur imprimons aussi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les deffauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour instruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay vû jouier aux Baccanales., où l'on voit les uns monter sur des échasses, & vêtus en Rois & en Princes, qui bâillent avec de grands masques, & prononcent des mots graves & empoulez; Mais les autres qui jouent des Comedies, ne s'égueulent pastant, & sont chau-

sez & vêtus à l'ordinaire ; quoi que leurs masques soient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuvent la compassion , lorsqu'on leur voit traîner leurs cothurnes, qui sont comme des entraves : les autres excitent la risée du peuple , si-tost qu'ils paroissent sur le theatre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié , mais les choses tragiques , qu'ils représentent d'un ton lamentable , & avec des paroles de mesme , aidées de la Musique qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nostre sujet , si-tost que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste , nous les faisons dépouiller à l'air , pour les accoutumer au chaud & au froid , & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples , à l'exemple des Corroyeurs , qui preparent le cuir de la sorte , pour le faire plus durer. En suite , nous les exerçons comme tu as veu , en presence des vieillards qui prennent garde que tout aille bien ; ce qui avec la force & l'adresse , leur apprend à mépriser les coups & les bleisures , & est comme un prelude de la guerre. Que ne ferons-ils point estant armez , que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis ? car on ne leur voit point des corps pâles & défaits , ni chargez d'une graisse inutile , mais ils sont robustes & vigoureux , capables des exercices militaires. De quel usage peuvent estre dans les combats , ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussiere , & qui pâlisent , en voyant couler leur sang , à demi vaincus , par la seule veüe des Ennemis ? D'ailleurs , ces exercices consomment les humeurs superflus , qui causent les fièvres & les maladies , & contribuent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme

du blé bien criblé où il n'y a point d'ordure ; & les travaux qu'il souffre, ne le tourmentent pas tant , comme ils l'exercent. Nous les accousturons aussi à la course , pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heures, & les faisons courir dans des sables , afin qu'ils soient plus vistes en un lieu ferme & uni. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux , pour leur rendre les choses nécessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter , pour pouvoir franchir un fossé lorsqu'il en sera besoin, ou quelque autre obstacle qu'on aura jetté sur leur passage ; & pour estre plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des boules de plomb à la main. Ils s'accouâtument, pour se fortifier , à lancer un javelot, ou à jeter le plus loin qu'ils peuvent un palay , qui est comme une petite rondache d'airain poli, où il n'y a point de prise ; de sorte qu'il est même difficile à tenir. Pour le sable & la bouë dont tu te mocques, qui sont dans les lieux où l'on lute, outre que cela empêche qu'on ne se fasse mal en tombant, cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à coleter un adversaire en cet endroit, sur tout lorsque l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouve après plus de peine à emporter un blessé du combat, ou à enlever un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frotte , c'est pour une raison toute differente, afin de donner plus de prise ; outre que cela sert à arrester la sueur , & fait qu'on dure plus long-temps au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si-tost. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouverts par la

la chaleur, on ôte l'entrée à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à nettoyer les ordures comme on écure la vaisselle. Je te demanderois volontiers, si tu aimerois mieux avoir le corps blanc & efféminé, comme ceux qui ne sont pas accoutumés au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices servent à bannir l'oïveté, qui relâche les forces du corps & de l'esprit, & qui rend les hommes paresseux & mutins; si bien qu'ils sont nécessaires en temps de paix, & en temps de guerre.

A N A C A R S I S. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez-vous au combat ainsi poudreux & huilés? Et appréhendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la boue? Vos corps ainsi noircis au Soleil, sont-ils à l'épreuve de leurs armes? & prenez-vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts corthurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne consomment en vain vostre force & vostre vigueur, & que ce ne soient plutôt des passe-temps de gens oisifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tâcher à vous aguerir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque javelot sans pointe; mais en combattant tout de bon, avec l'épée & le bouclier, couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où je vous voy, vous subsistez plutôt par quelque faveur divine, qu'autrement; puisque je n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuir tous vos Athletes derrière les pilliers & les statuës qui embellissent ces portiques, & pour faire pâlir

leur rougeur. En un mot, une longue paix vous a rendus incapables de soutenir le visage de vostre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hipolite. Car quoy que nous nous exercions tous nuds, nous n'allons pas tous nuds à la guerre, & passons de ces exercices à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si j'ay couru toutela ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long-temps, & je te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous, qui êtes toujours errans & vagabons, exposez aux courses & aux embûches de vos ennemis, & qui n'êtes pas seulement en seureté parmy vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain ses forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'est pas comme un vaisseau sujet à tarir; au contraire, ses forces s'augmentent par le travail, & lorsqu'il est exercé, il en devient plus robuste; car il languit dans l'oïveté, comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez; mais je voudrois pour le moins que ces exercices fussent des images de la guerre.

& qu'on se battist tout de bon l'épée à la main, au lieu de s'amuser à donner la croc-en-jambe à son compagnon.

SOLON. Il seroit trop cruel de se tuer seulement pour l'exercice, & de priver l'Estat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons services dans l'occasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur, je ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en presence de ses citoyens, & de recevoir des loüanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penles-tu que ces aclamations excitent de courage dans la jeunesse, & qu'elles alument dans leur cœur de desir d'honneur & de gloire ? Que ne feront point pour la défense de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier ? D'ailleurs, à se montrer ainsi nu aux yeux des autres, on en a plus de soin d'entretenir sa force & sa vigueur. Que dirois-tu, *Cocqs* si tu voyois jouter publiquement des cocqs & des *ont e* cailles, avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver, *cocqs, &* pour redoubler leur courage par la veüe de ces *cailles* petits animaux, qui combattent pour la gloire, *contre* jusques au dernier soupir de leur vie ; ou quand *cailles.* tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir après une bale qu'on jette au milieu de l'Amphitheatre ; ou se partager en deux bandes dans un lieu qui est enfermé d'eau, & s'entrepuiser jusqu'à ce que l'un ou l'autre barailon soit enfoncé ou recogné jusques-là ? Mais tu seras bien plus estonné, lorsque tu verras fouetter les jeunes garçons jusqu'au sang sur l'autel de Diane en la presence de leurs peres & de leurs meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur, afin :

que s'ils venoient jamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fist rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foïet, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statues publiques pour récompense.

ANACARSIS. Mais Lycurge se faisoit-il foïeter comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu, ou s'il a introduit ces coutumes en un âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il est vrai qu'il estoit déjà vieux, lors qu'il les a établies. Car ce ne fut qu'après avoir demeuré long-temps en Ciete, pour apprendre celles de Minos; qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coutumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suivies?

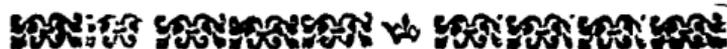
SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pays.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as vu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empêcher d'en avoir; & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone, je t'assure que j'en riray tout mon soul, & que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislatteur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'élebre pour lui purger le cerveau.

SOLON. Ne dis pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là-dessus. Mais après t'avoir appris nos coutumes, qui ne te plaisent pas trop, à

ce que je voi, il est temps de te demander les tiennes, & comment vous instituez la jeunesse ?

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne ; mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choses ; & j'ai besoin même de quelque loisir pour m'y préparer. Remettons la partie à demain, puisqu'aussi-bien il est déjà tard.



DU DEUIL.

Il se moque des extravagances qu'on fait dans le Deuil, plutôt par coutume que par raison.

QU'il y a de plaisir à considérer ce que les hommes font & disent dans le Deuil ! Car ils trouvent toujours ce qui est arrivé insupportable tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent ; & ceux qui les consolent, tâchent à montrer le contraire, quoi qu'ils fassent quelquefois leur passion, pour les contenter, & pour gagner créance sur leur esprit. Mais voyons un peu ce que disent ceux qui s'affigent, après avoir exposé leur opinion touchant les morts ; car cela fait partie de la Comédie. Le peuple abusé par les Poètes, & particulièrement par Hesiode & Homere, s'est persuadé qu'il y avoit là-bas un lieu souterrain fort profond & tenebreux, quoi qu'ils pense bien sçavoir ce qui s'y passe ; où les morts sont retenus par les liens éternels & invisibles, sans que personne en ait jamais pû sortir, que quelques-uns, dans toute l'étendue des siècles, encore a-ce

*Horreur,
feu,
plaintes,
&c.*

esté par une grace particuliere, & pour des raisons tres-importantes. Car tout le pays est environné de grands fleuves, dont le nom mesme fait horreur. Le Styx, le Phlegeton, le Coccyte, sans parler d'Acheron, qui est un grand marais tout à l'entrée, qui exhale une vapeur si grossiere, que les ames mesmes des oiseaux ne scauroient voler par dessus. On trouve d'abord à la descente une porte de diamant gardée par Eaque, le cousin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbere, qui est un chien à trois testes, qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au de-là du marais est un grand pré d'Asphodele, à travers lequel passe le fleuve d'Oubly, qui est le mortel ennemi de la memoire, si l'on en veut croire ceux qui en sont revenus; quoi qu'il soit assez étrange, comme ils ont pû s'en souvenir, après en avoir bû, & conter toutes ces choses qu'on ne sçait que par leur rapport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine; l'une fille de Cerés, qui a esté enlevée & emmenée là par force; & l'autre, frere de Jupiter, qui a eu cet Empire pour son partage; & se nomme Pluton, qui signifie Richesse, à cause qu'il est riche en morts, comme m'a dit un homme qui le pensoit bien sçavoir. Il a pour ministres les Peines, les Terreurs & les Furies, sans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candiots, qui rendent la Justice tres-severement. Pour Mercure, il n'est là que comme un oiseau de passage. Les gens de bien sont envoyez aux Champs Elisées qui est un lieu de delices; & les méchans, en des cachots éternels, où ils sont gesez & tourmentez; les uns dans le feu, les

autres sur des gibets ou sur des rouës. Celuy-cy pour son suplice, traîne un rocher, ou puise de l'eau dans une cruche percée; cét autre est rongé d'un Vautour, ou meurt de soif, sans pouvoir se desalterer, quoy qu'il soit dans l'eau jusqu'au cou. Le reste qui n'a fait ny bien ny mal, se promene dans le pré que j'ay dit, où on est nourri des viandes qu'on porte aux morts, & des effusions que l'on fait sur leurs sépulcres; quoy qu'après tout, ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lorsqu'on les touche. Cependant, les pauvres gens qui n'ont ny parens ny amis, courent fortune là-bas de mourir de faim, parce que personne ne les assiste. Ces choses & autres semblables, ont tellement pris creance parmy le peuple, qu'on met une piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; sans considerer si c'est une monnoye qui ait cours dans le país; joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renvoyer icy. Après cette ceremonie, on lave le corps du défunt; comme s'il n'y avoit point d'eau là-bas, ou qu'il dût assister à quelque festin en arrivant: Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ses plus beaux habits, soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de sanglots, pour répondre à un Maistre de ceremonie qui preside à l'action, & qui raporte d'un ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie. Les

*Oboler
qui est un
son mar-
quée.*

uns donc s'arrachent les cheveux , les autres se frappent l'estomac , ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits , & qui mettent de la poussière sur leurs testes , ou qui se couchent par terre , & se heurtent contre les murailles ; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande. Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent , il est placé en quelque lieu éminent , lavé , nettoyé , parfumé & couronné , comme s'il vouloit aller en compagnie. En suite , son pere ou sa mere , s'il en a , sortent de la troupe & le viennent embrasser , avec des lamentations si ridicules , que cela seroit capable de le faire crever de rire , s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront , par exemple , d'une voix dolente , & d'un ton lugubre : Ha ? mon cher fils , pourquoy es-tu mort ? c'étoit à moy d'aller le premier ; Tu as esté bien pris sur le vert , & cueilly en la fleur de ton âge ; sans avoir goûté des plaisirs du monde , & des douceurs du mariage , & sans avoir laissé des enfans qui te ressembloit. On ne te verra plus jouër avec tes petits camarades , ni boire & manger avec eux. C'est ainsi qu'il parle , comme si l'on avoit besoin de vivres là bas , & qu'on dût mourir de faim , faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens , égorgent leurs chevaux & leurs esclaves , pour les aller servir en l'autre monde ; & brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus précieux , comme si cela leur devoit estre fort utile. Cependant , tout ce que ces gens-là disent , ce n'est , ni pour les morts , qui ne les sçauroient entendre , quand ils crieroyent dix fois plus haut ; ni pour eux-mêmes , car il suffiroit de parler tout bas , ou de

de le penser sans le dire. Si bien qu'il ne reste, sinon que ce soit par coutume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye sans amitié, & sans sentimens pour leurs proches. Car du reste, ils ne sçavent ni où le défunt est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort: Au contraire, tout bien considéré, ils trouveroient peut-estre qu'il luy estoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire: Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moi, qui suis plus heureux que vous? Voudriez-vous que j'eusse vécu jusqu'à un âge décrepit, pour estre à charge à mes amis & à moi-même, & en risée aux autres, après avoir perdu tous les sens, & souffert mille afflictions durant la vie? Vous regrettez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire; Mais n'est-il pas plus avantageux de n'avoir plus besoin de boire ni de manger? Vous feriez donc mieux de crier: Ha! mon fils, tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie; tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaud, de soif ni de faim: Tu n'aprehenderas plus les menaces d'un tyran, ni les embûches d'un ennemi; tu ne seras plus tourmenté des passions, ni travaillé des débauches de la jeunesse, & ne craindras plus les douleurs ni les ennuis de la vieillesse. Ces plaines, à vostre avis, ne seroient-elles pas justes, & moins ridicules? Il pourroit encore ajouter: Est-ce que les tenebres où je suis vous font peur, & que vous aprehendez que je ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sépulcre? Mais un mort n'a rien à craindre, puisqu'il ne sçauroit plus mourir: & mes yeux pourris ou brulez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand je serois mi-

*Qu'on
se de-
dans.*

serable, à quoi me serviroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'estomac, à la cadence des instrumens, & cette tombe couronnée, & ces effusions & ces lamentations des femmes? Croïez-vous que ce vin que vous répandez, descende jusqu'aux Enfers, & qu'ils soit encore bon à boire en l'autre monde? Car pour les bestes que vous brûlez en sacrifice, une partie s'en va en fumée, & le reste n'est que cendres, qui seroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empêche. Si le mort résuscitoit à vostre avis, n'auroit-il pas plus de raison de dire cela, que les parens, qui le pleurent, n'en ont de dire ce qu'ils disent? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui sont semblables par tout; mais les sepultures sont différentes selon les diverses nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les embauvent ou les mangent. J'ay assisté à des festins en Egypte, où l'on les place au bout de la table; & quelquefois un homme par nécessité preste la carcasse de son pere ou de sa mere, pour servir à cet usage. Pour les monumens, les colonnes, les inscriptions, & les pyramides, y a-t'il rien de plus inutile & de plus ridicule? Il y en a qui celebrent des jeux à la memoire du défunt, & qui font des oraisons funebres sur son sepulcre, comme si cela lui devoit servir là bas de certificat & d'attestation de vie & mœurs. Après tout cela, on traite l'assemblée, où les amis vous consolent & vous convient à manger. Jusques à quand, disent-ils, voulez-vous pleurer un mort? Vous ne le rapellerez pas en vie par vos

*Squelette,
re, or,
séché.*

Larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour desesperer vos amis, & laisser vos enfans orphelins? Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre après beaucoup de resistance, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. Voilà une partie des choses qu'on fait dans le deuil; & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaise coûtume, que par une fausse opinion que la mort est un mal.

Fin du Second Tome.



REMARQUES

SUR LA TRADUCTION

de la Seconde Partie de Lucien.

- Page 1. **C**omment il faut écrire l'Histoire, comme c'est icy une piece de doctrine, j'ay ajouté ou expliqué en divers endroits, ce que je croyois qui y manquoit.
- ligne 6. On dit, je mettray plus bas, mon cher Philon.
- P. 3. --- Ce qui concerne l'ordre, la pensée & l'expression,
- l. 24. cela comprend tout ce qui se peut dire dans un sujet, sans s'attacher scrupuleusement aux paroles de l'Auteur.
- P. 4. Je laisse à part, l'exemple d'Hercule est déjà
- l. 34. touché.
- P. 5. Et faire que d'une main il tint une ville, & de
- l. 23. l'autre il versât un fleuve, j'ay ajouté cela icy, parce que cela fortifioit la pensée.
- P. 8. Combien employe-t'il de paroles? Ou, de Vers;
- l. 17. mais il est ridicule de vouloir assujettir les Poëtes aux regles des Historiens, quoy qu'on voye par la suite, & par les choses qu'il reprend, que c'estoit de la Poësie.
- P. 9. Mais que dirons-nous? il a parlé déjà de ceux
- l. 20. qui mettent des termes bas dans leur histoire
- P. 11. Il est loüable, l'Auteur dit le contraire, mais il
- l. 14. est plus loüable de la façon.
- l. 18. Quelques-uns, sans s'arrester aux choses essentielles, l'Auteur dit qu'il va passer aux preceptes;

mais comme il ne le fait pas encore, j'ayomis.

Muscian, il y a au Grec *Musiris*, qui est une p. 14.
ville de ces pays-là, & peut-estre que c'est la l. 1.
mesme chose; mais comme ce nom est plus con-
nu dans l'histoire d'Alexandre, je l'ay choisi
plûtost que l'autre.

Un autre plus plaisamment, je ne parle point l. 8.
des Parthides, ni d'Artides, parce que cela n'au-
roit point de grace parmy nous.

D'y jeter la bonne semence, cette comparaison l. 17.
y vient mieux que celle du bastiment.

Discerner le mensonge d'avec la verité, j'ay l. 22.
mis de la sorte, parce que la Prudence Politique
s'acquiert par l'exercice.

Faire d'un lourdaud un habile homme, j'ay l. 31.
retranché plusieurs exemples qui ne sont pas à
nostre usage.

Que le respect de sa Patrie, j'ay tourné tout p. 15.
cela à nostre air, & n'en prens que le suc. l. 12.

Le devoir de l'Historien, je marqueray en suite, l. 22.
qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, &
qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reste.

Mais les fictions des Poëtes, j'ay ajouté cela, p. 16.
afin que cela ne trompast personne. l. 7.

Car j'ayme mieux, dit-il, j'ay achevé ce rai- l. 18.
sonnement plus que l'Auteur, sans ajouter, qu'il
travaille pour la posterité, parce que je l'ay déjà
dit.

On faire quelque harangue, j'ay ajouté cela l. 32.
comme j'ay fait diverses choses, en tout ce dis-
cours, aux lieux où il en estoit besoin.

Que ses periodes, j'ay réüny cela icy de divers p. 17.
endroits. l. 11.

Qui estoit le plus grand, cela dit assez que l'au- p. 24.
tre estoit moindre. l. 14.

- P. 25. *Persan*. Il ya au Grec *Lydien*; mais cela faisoit
 l. 10. un mauvais son avec *Indien*, & est indifferent.
- l. 25. *Dans les deux fleuves*. Il n'en nomme qu'un,
 mais l'autre est sous-entendu, parce qu'on y pé-
 che du poisson, & qu'on s'y fournit d'eau douce.
- P. 35. *De jour on ne voyoit rien*. C'est à dire aux en-
 viron, comme la suite l'explique.
- P. 26. *Hipogryphe*. J'ay mis ce mot au lieu d'*Hipogype*,
 l. 7. d'où sans doute il a esté fait; mais l'autre sonne
 mal, outre que Griffon est plus beau que Vautour
 pour des chimeres.
- P. 27. *Couvertes d'herbes au lieu de plumes*. Je ne
 l. 14. dis point, que les plus vites estoient chargez de
 laitues, parce que cela n'est déjà que trop ridi-
 cule.
- l. 33. *De la coquille d'un Limasson*. Cela est plus joly
 que de dire de *Fève*, ou de *Lupin*, outre que *Fève*
 vient aussi-tost, & que *Lupin* est peu connu par
 le peuple.
- P. 31. *Pyramides, &c.* Ces noms n'ont rien d'extra-
 l. 4. ordinaire qui merite qu'on en mette l'explication
 en marge, comme des autres. Les uns signifient
 feu, esté, embrasement; les autres, nuit, lune, lu-
 miere.
- l. 20. *Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans*. Je ne dis pas
 qu'ils sont hommes après cela, pour ne pas infi-
 lter sur des saletez, outre que cela s'entend assez.
- P. 35. *Coronus fils de Cottyphion*. Je ne mets pas l'ex-
 l. 4. plication de ces mots; parce que cela est ridicule
 en François, l'on signifie Corneille, l'autre Mer-
 le, & celuy qui est plus haut, signifie Nuë,
 Coucou.
- l. 25. *Les dents longues & pointuës*. Les Baleines
 n'ont point de dents, mais c'est icy une Fable.
- l. 26. *Comme des Clochers*, il ya au Grec *Phalles*.

- qui estoient de grands Priapes de bois. P. 36.
- Hérons.* J'ay mis un oyseau connu. l. 11.
- Il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit.* Le particulier est expliqué en suite. P. 37. l. 21.
- Le reste d'anguile, ou les yeux d'anguile, mais je l'ay mis ainsi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs visages.* P. 38. l. 26.
- Pagourades.* Je n'explique pas ce mot, parce qu'il est contraire à son dessein, c'est une espèce de Cancre. l. 33.
- Retournerent au combat.* Il est mieux de la sorte que de les faire attaquer tout de nouveau. P. 39. l. 12.
- Pins* Il y au Grec *Cyprés*, mais cet arbre y vient mieux parmy nous, qui ne connoissons point de grands *Cyprés*, comme l'on fait en Asie. P. 41. l. 4.
- Tortuës.* Il y a au Grec *éponges*, qui est trop ridicule, aussi-bien qu'en suite, ces anchres de verre que j'ay ostées. P. 42. l. 4.
- Devant nous.* J'omets les distances qui ne servent de rien. P. 44. l. 21.
- Chaisnes de roses.* Je dis en un autre endroit, qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Isle. P. 46. l. 3.
- Nous fûmes ravis.* Je ne marque point le temps, parce qu'il est inutile. l. 34.
- Marqueté d'ébaine & d'ivoire.* Il est mieux de la sorte que de mettre *ivoire* tout seul. l. dern.
- Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans,* après avoir fait les murailles de la ville d'émeraudes, il n'y avoit point d'apparence de faire les Temples des Dieux de Beril qui n'est pas si précieux, puisque ce n'est pas une pierre assez connue. P. 47. l. 1.
- D'Eau de senteur.* Je le trouve mieux comme cela, que d'huile, puisque c'est pour se baigner, l. 5.

- l. 14. *De boire & de manger.* Cela est exprimé plus bas chez l'Auteur.
- P. 48. *Plusieurs ruisseaux de lait & de vin.* Leur nombre ne sert de rien, & est fade.
- l. 4.
- l. 28. *Sereins.* Il ya au Grec, *Cygnés & Hirondelles*; mais les uns ne chantent point, & les autres chantent mal; & les Sereins nous viennent des Isles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté; car c'est-là qu'ils croyoient leur Paradis.
- P. 49. * *Les Stoïciens en sont bannis.* Il n'est point nécessaire après cela de parler de Chrysipe qui estoit Stoïcien.
- l. 28.
- l. 31. *Je n'y vis point d'Academiciens.* Il ya ici une raillerie qui est déjà touchée au Dialogue *des Sectes, & des Philosophes à l'ancan.*
- P. 50.
- l. 4. *Les femmes y sont communes.* Je n'ay pas voulu mettre qu'i's les caressent devant tout le monde, ce qui est trop deshonneste.
- l. 8. *Encore croit-on qu'il se parjuroit.* Je n'ay pas voulu insister davantage sur une saleté.
- P. 52. *Il arriva de nouvelles aventures.* Il ne sert de rien de marquer le temps.
- l. 10.
- l. 14. *Leur amour ne püst estre long-temps caché.* Il n'estoit point besoin de cela, puisque les femmes y estoient communes.
- l. 22. *Ils prirent la nuit.* Il ne sert de rien de dire s'il se trouva au soupé ou non.
- P. 53. *L'Isle des bien-heureux est exempte de suplices.*
- l. 17. Il est mieux de la sorte, & se rapporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y avoit que des chaînes de roses.
- l. 28. *Racines de mauve.* Je croi qu'il fait allusion au Moly.
- P. 55. *Pour de l'argent.* Je raille sur ce qui a coutume de se pratiquer en semblables occasions.
- l. 10.

Nous y entrâmes, j'ay rejezté plus bas ce qui l. 26. suit.

D'une eau dormante, j'ay mis cela au lieu de l. 33. ce qui est au Grec, & *la fontaine des sens*, tout de même, & cela y vient micux, si je ne me trompe.

Trente nuits, il est plus beau ainsi, dans cette P. 56. Isle, que de compter par jours. l. 30.

De peur que ce fourbe ne nous eût fait quelque supercherie, j'ay ajoûté cela pour colorer cette l. 1. action qui est indecente.

Des yeux de Cancre, je n'ajoûte point des seiches, parce que cela n'auroit point de grace par- l. 24. my nous.

La Coque, Je n'ajoûte point qu'on la rompit, P. 59. &c. parce qu'il n'y a déjà que trop de fadaïses. l. 3.

La mer bocagere. J'ay mis en marge la signifi- l. 25. cation Grecque, comme je fais ordinairement quand elle contient quelque obscurité, ou qu'elle n'est pas à nostre usage.

Vn baston entre les jambes. Cela est plus honnête que ce qui y est, & fait le même effet. P. 61. l. 1.

Le meurtrier du tyran. J'ay transporté & alteré diverses couleurs en ces declamations, pour l. 1. la delicatelle du raisonnement, & la rudesse de la liaison.

L'affection qu'il portoit à son fils. La pensée qui l. 18. suit, est exprimée sur la fin.

Je suis sur le point. Je diray en suite, qu'il les l. 20. a delivrez du mal present, & de la crainte del'avenir, & qu'il a esté un successeur à la tyrannie.

Je lui laissay faire à lui-même une action qui m'eût deshonoré en la faisant. Le reste est expliqué dans la suite. P. 65. l. 13.

- P. 67. *Dira-t'on?* J'exprime plus bas, qu'il laissa là son
l. 3. épée pour ce sujet.
- P. 69. *Indigne de recompense.* On est contraint de re-
l. 6. battre souvent les mêmes mots dans ces declama-
tions, qui est une des choses les plus fâcheuses de
la Traduction; car pour s'en exempter, il faudroit perdre la pensée.
- P. 71. *Le fils desherité.* Il y a au Grec *abdiqué*, mais
l. 1. ce mot ne s'entendroit point, & celui de des-
herité suffit en plusieurs endroits, & où il ne
suffit pas, j'y ajouste l'autre avec explica-
tion.
- P. 78. *Il faut préparer auparavant le malade à le re-*
l. 31. *cevoir.* Je parle de la maladie en general, sans
m'atacher à la fureur, parce qu'il n'est pas que-
stion ici de donner des recettes.
- P. 82. *Pour faire voir la foiblesse, &c.* J'ay abrégé ce
l. 20. raisonnement qui estoit trop long.
- P. 84. *Phalaris.* J'ay fait cette harangue sous le nom
l. 1. des Deputez, parce qu'il n'est pas seant de ra-
porter directement une longue harangue sous le
nom d'un autre, outre qu'il y a plusieurs choses
de Phalaris, qui fiéent mieux en la bouche des
autres qu'en la sienne.
- P. 85. *Par l'assistance des Dieux.* Je l'ay dit en ge-
l. 33. neral, parce qu'il ne pouvoit sçavoir assurément
si cela venoit d'Apollon; du reste, je ne rebas
point en suite qu'il avoit dessein de quitter l'Empi-
re, parce qu'il faut passer legerement sur les cho-
ses qui ne sont pas vray-semblables.
- P. 90. *C'est condamner.* J'ometts une méchante cou-
l. 9. leur, de dire qu'Apollon eût fait perir le Vaisseau,
s'il n'eust pas eu envie du présent.
- P. 91. *Refuser de presens ni de victimes.* Ce qui suit
l. 4. est déjà touché dans la harangue.

Alexandre fils de Podalire. J'exprimeray plus l. 31.
 Bas sa patrie, dont l'expression eust esté des-agreable icy.

Asie. Il ya au Grec *Cilicie*, Province d'Asie. P. 98.

Il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. l. 26.

Il en allegue un icy; mais il n'est pas question de P. 99.
 donner des recettes. l. 34.

Les interpretoient. Il dit plus bas le contraire, P. 100.
 que les Interpretes luy payoient pension, à cause l. 16.
 du grand gain qu'ils faisoient.

Car il luy en vouloit. J'ay ôté une periode qui P. 101.
 empeschoit la liaison, mais on la trouvera plus l. 4.
 bas.

Et ne laissoit toucher. Le mot de *toucher*, n'est l. 23.
 pas icy, mais il est ailleurs.

Celuy qu'il rendit à Souerdan. Je me contente l. 33.
 de dire le sens de l'Oracle, sans m'amuser à traduire des galimatias.

L'armée, ou simplement *les troupes qu'il commandoit*, mais il en fait un grand Seigneur. P. 102.
 l. 23.

Mais que celle du Prophete estoit immortelle. P. 105.
 L'Oracle qui suit, sera touché ailleurs. l. 28.

Ecoute maintenant. J'obmets icy un Oracle qui P. 109.
 ne sert de rien. l. 26.

Comme je le haïssois à cause de ses impostures. P. 110.
 J'ay tâché de donner quelque couleur à une extravagance. l. 27.

Voila la Catastrophe, &c. Je passe une pensée P. 112.
 libertine qui est icy hors de propos. l. 18.

Venger l'honneur d'Epicure. Ses loüanges sont l. 29.
 déjà exprimées.

Au son de la flûte, & de la lyre. Les particularitez que j'oublie icy, seront retouchées ailleurs. l. 29.

Qu'il l'a rendu plus celebre que sa beauté ni P. 116.

- l. 27. *sa valeur*, je ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela est fait.
- P. 118. *Je ne parle point des Orgyes*, peut-estre qu'il entend parler des mysteres en general, sans toucher particulièrement ceux de Bacchus.
- l. 8.
- P. 123. *Et avec cela estre subtil*, j'ay ajoûté cela de plus bas, afin de parler icy tout d'un temps des avantages de l'esprit.
- l. 8.
- P. 131. *Quant aux perfections du corps*, celles de l'esprit sont déjà exprimées, & j'y ay rejetté ce qui estoit icy.
- l. 8.
- l. 30. *Comme il prend de l'Orateur le geste*; j'y ay ajoûté cela, afin que Mercure eust par icy, en autre qualité que d'Athlete, parce qu'il y en a assez.
- P. 138. *Dioclés soutenoit que non*, il y a icy une distinction d'Eunuque, qui n'est pas necessaire, & qui ne revient pas à nostre langue.
- l. 12.
- P. 142. *Comme Phaeton*, la fable en est trop connue pour estre repetée icy.
- l. dern.
- P. 149. *Tu l'és donc?* il a falu changer la raillerie Grecque qui consistoit dans les mots.
- l. dern.
- P. 150. *Arcefillas*, ou *Arctesilas*, car *Arctos*, signifie l. 17. *Ours*.
- P. 151. *Que tu l'aïlles trouver*, c'est peut-estre un reproche de ce qu'il ne se tuoit pas pour le suivre.
- l. 8.
- l. 29. *Ne diriez-vous pas?* il y a icy un Proverbe Grec qui ne se raporte point à nostre façon.
- P. 152. *Son fils*, je n'en ay exprimé qu'un, parce qu'il n'en fait mention que d'un plus haut.
- l. 8.
- P. 153. *Je voudrois qu'il y fust déjà*, le Grec dit que l. 15. *l'Epitaphe fust déjà gravée sur ton sepulcre*, mais on l'eust pü graver mesme avant la mort, outre que ce que je dis, y vient aussi bien.

- Cerbere m'a mordu*, Cerbere y vient mieux que l. 17.
 Caron, il n'est pas parlé d'un bâton au Grec, mais l'endroit est corrompu, toutefois il est mieux de dire qu'il boitoit soit par foiblesse ou autrement, car les Philosophes Cyniques portoient toujours un bâton.
- Sans l'écouter*, j'ay ajouté cela pour faire P. 154.
 grace. l. 5.
- Du miel*, il y a des gâteaux au miel, mais ce'a l. 9.
 y vient mieux.
- Qui n'avoit qu'une main*, il vaut mieux mettre, qui estoit sans mains, car Cynegire perdit les deux mains en un combat naval; il avoit d'abord mis la main droite sur un Vaisseau ennemy pour l'arrester, & comme elle luy eut esté coupée, il y mit la gauche, qui luy fut coupée de mesme, de sorte qu'il arresta le Navire avec les dents. l. 13.
- Dresser un amphiteatre*, il est parlé dans l'Icaromenipe d'une Olympie qu'ils vouloient bâtir. l. 25.
- Chacun se taisoit, Ou s'arrestoit*, sans rien P. 155.
 ajouter. l. 13.
- S'il te souvient encore*, je ne parle point d'Aristide, ni des fables Milesiennes, parce que cela P. 156.
 n'est plus à nostre air, ni à nostre usage. l. dern.
- Sans qu'Iolas mesme me pust soulager*, c'est qu'il P. 157.
 mettoit le feu aux testes coupées. l. 14.
- Si-tost qu'ils devenoient grands & barbus*, cela P. 160.
 n'estoit point necessaire à dire d'un Platonicien, l. 28.
 puisqu'ils n'estimoient point l'amour honneste, mais l'Auteur sous pretexte d'amitié, tâche à introduire le sale amour.
- Le derriere ni trop gros, ni trop petit*, l'Auteur p. 162.
 ajoute quelque chose qui ne se pouvoit exprimer l. 23.
 honnestement.

- P. 163. *Comme pour exaler son feu.* Il y vient mieux
 l. 13. qu'à ce qui suit.
- l. 31. *Soit qu'il se fust précipité, Ou qu'on l'eust.*
- P. 164. *Après quelque contestation de part & d'autre.*
 l. 5. L'Auteur dit, que celui-cy tenant la Déesse en
 sa puissance, l'avoit caressée à la façon des gar-
 çons, comme s'il se fust fâché qu'elle eust esté
 femme, mais je n'ay pas voulu insister sur des
 fautes.
- l. 16. *Comme s'il eust esté question de disputer le prix
 aux jeux Olympiques.* J'ay pris une comparaison
 qui nous fust connue, & qui n'eust point besoin
 de commentaires; car autrement elle seroit sans
 effet; & pour la mesme raison, j'ay mis plus bas
Areopage, au lieu d'*Eliée*, qui est un Senat moins
 connu.
- P. 168. *Parleray-je du Plaisir.* Les coiffures des Dames
 l. 3. sont touchées dans l'autre harangue.
- P. 170. *S'il est permis à un homme.* Je coupe ce raison-
 l. 3. nement pour estre plus vif.
- l. 30. *Pere des mysteres cachez.* Cecy est tiré du Pla-
 tonisme, & a du raport à nos mysteres.
- P. 171. *Tu ne couverts la lumiere de tenebres, ou répands
 l. 1. la lumiere sur les tenebres;* car il semble que ces
 choses soient tirées des Hebreux.
- P. 172. *Vivroient ensemble.* J'ay mis cela plutôt qu'*avec
 l. 27. nous*, qui les mangeons.
- P. 173. *L'autre celeste & divin.* Il ya icy quelques épi-
 l. 8. thetes mystérieux; dont j'ay touché quelque chose
 d'abord.
- P. 174. *Un réchant.* Je l'ay ajoûté à cause du fer chaud
 l. 8. qui suit.
- l. 13. *Ou pour rougir les joïes & les lèvres.* Je l'ay
 transporté icy d'ailleurs.
- l. 34. *Leurs chaînes, &c.* Le particulier n'estoit pas

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 375
à nostre usage, & en pensant décrire de belles pa-
tures, on feroit une épousee de village.

Mais oposons un peu, &c. Pour donner de l'a- P. 175.
version des femmes, il prend l'exemple d'une co- l. 21.
quette, & pour faire aimer les garçons, celui d'un
honneste garçon; si bien qu'en faisant le contrai-
re, on renverseroit tout son raisonnement. D'ail-
leurs, tout cet amour-là ne va qu'à l'estime &
à la bienveillance, & nullement à ce qu'il pre-
tend: C'est pourquoi j'ay dit que ce Dialogue
ne pouvoit corrompre personne, s'il n'estoit deja
corrompu, outre que le plus sale en est dehors.

Il donne encore le reste du temps à l'étude. Je P. 176.
viens de parler des belles actions de l'Antiquité, l. 3.
qu'on lui a proposé à imiter.

Oreste & Pilade. Il confond par tout l'amitié l. 18.
avec l'amour.

Comme il faisoit Alcibiade. J'ay retranché P. 177;
quelque chose, non tant parce qu'il estoit sale, l. 22.
que parce qu'il estoit sot; car il se voit par la
fin, que celui-cy ne deffend que l'amour hon-
neste. A quoy bon donc de le faire coucher a-
vec un garçon?

Gagne le prix des jeux Olympiques. Il y a au P. 178.
Grec, *la bataille de Salamine*: mais cela n'est l. 11.
ni si propre au sujet, ni si connu; & par con-
sequent moins bon pour servir d'exemple & de
comparaison.

Nous traita magnifiquement. Il n'est point ne- l. 15.
cessaire de dire, *car il estoit fort magnifique*, par-
ce que cela ne sert de rien au sujet.

Dormoit avec luy. J'adoucis le plus que je puis P. 179.
les choses. Du reste, ce qu'il dit *des Comastes* l. 18.
n'auroit point de grace en François.

Ny que tu tiennes. J'ay esté au raisonnement; l. 27.

376 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
car le Grec semble dire le contraire ; mais il y a
faute.

- P. 180. *Toi qui es épris d'un autre amour.* Je ne veux
l. 24. pas exprimer d'avantage l'amour des garçons, ni
m'estendre en des salerez.
- P. 182. *Sa gorge.* Le devant du visage est déjà exprimé.
l. dern. *La teste nuë.* C'est à dire, *sans voile.*
- P. 183. *Ce qui doit estre blanc.* La rougeur sera mar-
l. 4. quée en suite.
- l. 10. *La noirceur des sourcils.* J'en marque la couleur,
l. 15. parce que cela ne fait point de difficulté.
- l. 27. *Les paupieres de l'Aurore.* Il y a au Grec, que
Sopho- *Pindare lui fera les paupieres ;* Mais cela ne dit
cle. rien. C'est pourquoi j'ay trouvé à propos de met-
tre l'expression d'un autre Poëte Grec, qui se
trouve aussi dans Job.
- P. 184. *Il commence à deviner qui c'est.* Il veut parler
l. 8. de l'Imperatrice, quoique je n'en connoisse point
de ce nom en ces temps-là ; car la description
qu'il en fait, ne peut convenir à Faustine.
- P. 185. *On croit entendre Apollon lui-même.* Il seroit ri-
l. 30. dicule de comparer maintenant une belle voix au
chant des Cygales & des Hirondelles, sans parler
des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point,
ou qui chantent mal.
- P. 187. *Il nous en faut faire d'autres de ses vertus.* Il en
l. 12. falloit venir là, après ses connoissances.
- P. 190. *Il y a des Dames.* Il est mieux de le dire d'elles
l. 7. que des hommes, parce que cela leur est plus or-
dinaire.
- l. 10. *Ayant un beau masque.* La chose est assez clai-
re, sans ajouter *Phon & Nerée*, qui ne font pas
grace maintenant.
- l. 21. *La hauteur des Cedres.* Le mot de *Te opliers* n'y
vient pas si bien.

Sa perruque d'or. Qu'il feroit beau voir main- l. 34.
tenant de dire avec l'Auteur des cheveux d'Hya-
cinthe, & les comparer à l'ache.

Mais je me ris. Je ne suis pas icy comme Lu- P. 191.
cien, qui change-deux ou trois fois la harangue l. 4.
directe en oblique.

Passer condamnation. Je ne dis pas chanter la P. 193.
Palinodie, qui feroit Pedantesque. l. 23.

Thersite de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse. P. 195.
C'est assez de ces deux exemples. l. 31.

A celle du vent ou de la foudre. Je mets les P. 196.
choses à nostre air; car la façon Grecque ne re- l. 1.
vient pas à la nostre.

Il y a encore cette difference. Le reste est déjà l. 7.
dit; & n'a pas besoin d'estre ajoûté.

L'image de l'homme à celle de Dieu. C'est ainsi l. 27.
qu'il l'appelle ensuite.

Des Grecs. Je prens la liberté de tourner la P. 201.
pensée de mon Auteur, de la façon la plus belle, l. 3.
pour trouver les graces que je cherche.

C'est à toy de commencer. Le raisonnement P. 203.
vouloit qu'on ajoûtast cela. l. 34.

Famille ancienne. La suite le declare: P. 204.

D'une celebre Coquette. La qualité de son ma- l. 12.
ry sera exprimée plus bas. Du reste cecy est trans- l. 33.
posé.

*Tous ces petits presens qui tiennent lieu de P. 205.
grande faveur à un Amant.* Il seroit ridicule de l. 8.
dire, *Des bouquets à demy secs, & des fruits
qu'on a mordus.*

Des principaux de la ville d'Ephese. Il n'y a l. 29.
que le nom des deux amis, qui soit necessaire au
conte.

*Envoyoit tous les jours quelques uns de ses l. 31.
amis la visiter.* J'aime mieux dire cela, que de

mettre qu'il les faisoit venir chez luy.

- P. 208. *Avec l'échelle du vaisseau.* Je n'ajouste point
l. 8. *des perches*, parce qu'ils ne s'en servirent pas.
- P. 210. *Car comme tu vois.* Le reste est exprimé plus
l. 13. haut.
- P. 211. *En habit de deuil.* Ce qui suit, ne sert de rien.
l. 5. *Il les mit tous deux en liberté, après avoir*
P. 214. *justifié leur innocence.* J'ay acourcy ou retranché
l. 2. ce dont on se pouvoit passer, afin d'estre plus
court & plus net.
- P. 218. *Les effusions accoustumées.* Cela fait voir que
l. 30. c'estoit la fin du repas.
- P. 220. *Comme pour luy communiquer quelque affaire*
l. 12. *d'importance.* C'est assez de dire cela, sans ajoû-
ter ce que fait l'Auteur, qui n'est que trop long
en cet endroit.
- P. 222. *C'est une marque, &c.* Je ne fais pas dire à
l. 28. l'autre, qu'il ne sera pas trop long, car j'en ay
retranché ce qui l'estoit.
- P. 226. *A Hypate.* C'est plutôt Larisse, où il alloit,
l. pr. & il devoit passer par Hypate; mais il n'est pas
question icy d'une verité historique. Du reste,
il sera parlé en suite de son valet & de ses hardes.
Et il dit en quelque endroit, que son voyage de
Larisse n'estoit qu'une feinte.
- L. 21. *Lors que je fus arrivé chez luy* Il ne sert de
rien de dire qu'il y avoit un jardin à la maison;
mais il dira en suite que le logis estoit petit; &
la chambre où on le mena, fort propre.
- P. 227. *Petite chambre.* Otez petite.
l. 6. *Qu'elle n'avoit pas mains bonne grace au lit*
P. 218. *qu'à la table.* J'ay changé la raillerie qui estoit
l. 27. sale.
- L. 35. *Comme je crois.* J'ay rejetté plus bas ce qu'elle
dit icy. *Que quand elle-luy jetteroit des pierres, &c.*

Et vous hacheray menu comme chair à pâté P. 229.
Cela a duraport à ce qu'il dit, & sent l'esprit d'une l. 13.
servante

Qu'elle estoit grande Magicienne, &c. J'ay l. 8.
agencé cela d'une autre sorte que l'Auteur,
comme je fais souvent, pour luy donner bonne
grace.

Après quelques santez. Il n'y a point d'aparen- l. 16.
ce de dire qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils
reboivent encore après; & qu'il n'est pas necessai-
re de tant boire pour faire l'amour.

Le sujet de mon voyage. Je ne dis pas à *Larisse*, l. dern.
parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour
le moins si-tost. Je ne touche pas aussi son aver-
sion pour les femmes, qui n'est que trop exprimée
dans ce livre.

Se durcirent en corne. Je l'ay trouvé mieux de P. 231.
la sorte, que comme il le dit. l. 3.

Qui me reçurent à grands corps de pieds. Il l. 26.
est mieux comme cela, que de dire, *Ils s'y prépa-*
rerent.

Qu'il n'est rien qui punisse un homme vicieux, l. 34.
comme son propre vice. Je ne me fers pas de cela,
comme d'allegation, mais comme d'expression,
parce que ce Vers exprime bien ce que je veux
dire.

Qu'on faisoit combattre contre des Ours. Il dit P. 233.
seulement, *Capables de combattre*; mais comme l. 10.
je le dis, cela fait plus d'effet.

Promener sur mer. Le Grec dit seulement, *sur* P. 238.
le bord de l'eau, mais il ne faut point s'amuser à l. 33.
faire des événemens extraordinaires, quand on
peut faire les choses regulierement.

Musnier. Le Grec dit, *Boulangier*; mais il te- P. 241.
noit lieu de *Musnier*, parce qu'on tient que les l. 15.

380 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
Anciens n'avoient point de moulins à vent ni à
eau.

L. 25. *Comme une giroïette.* Le Grec dit, *Comme un
fabot*; mais la comparaison n'en est pas si belle
en nostre langue.

L. 35. *Laituës pouries.* Il y a au Grec, *dures & ame-
res*; mais le mot de *dures* est ridicule en cet endroit,
pour un âne; & celui de *pouries* donne sujet à
une galanterie qui suit.

P. 242. *Dequcy se nourrir.* Il y a au Grec, *se couvrir*; &
l. pr. mais un âne n'a point besoin de couverture.

L. 19. *Enlevé par une poulie.* Je me suis servy de cette
expression qui est plus gaye; outre que c'est ainfi
qu'on charge les chevaux dans les Navires.

L. 28. *Pour moy, on me livra.* Il y a icy un proverbe
Grec, qui n'est pas à nostre usage.

P. 243. *Commencerent à se regarder de mauvais œil.*
l. 4. C'est assez de cela, sans leur faire dire des in-
jures.

P. 244. *Le bruit court par tout de cette merveille.* Le
reste est exprimé en suite.

l. 4.
l. 21. *Et le mors de mesme.* Il y a au Grec, *d'or &
d'argent*; mais je ne pouvois pas commodément
reperer le dernier mot.

P. 246. *Mais il arriva tout le contraire.* Je passe icy plu-
l. 15. sieurs saletez le plus delicatement que je puis.

P. 247. *Et d'un Cynique.* L'Auteur en fait un hom-
me nommé Cyniscus; mais cela n'est pas neces-
saire.

P. 248. *La fortune.* Je ne dis pas *le destin*, qui n'est
l. pr. autre chose que l'ordre des Parques, comme je
l'ay dit à l'Argument.

L. 15. *Enlever des hommes & les elemens.* Cette fable
est expliquée plus au long ailleurs.

P. 249. *Tu vois la consequence qu'on en peut tirer.*

Je retranche icy plusieurs petites interrogations, l. 3.
dont le sens est exprimé ailleurs.

On feroit donc mieux. Je dis en un autre endroit qu'ils ne sont que comme un outil en la main des Parques. P. 250. l. 29.

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exemples suffisent; outre que les autres n'estans pas assez connus parmy nous, ne feroient pas d'effet. P. 252. l. 5.

Nous le saurons quand nous y serons. Ce qu'il ajoûte, est plutôt une boutade qu'une raison. l. 13.

Triste & rêveur. J'exprime la pâleur plus bas. P. 253.
Je t'en prie, pere des Dieux. Il n'est pas à propos qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'étonne de ce que Jupiter y parle. P. 254. l. 3.

Les sanglots & les larmes. Il est plus honneste de le mettre ainsi, que de dire tout crûment, que Jupiter pleuroit. l. 27.

Les sers en sont au feu. Je mets un proverbe François pour un Grec, selon ma coustume. Le reste est exprimé plus bas. l. 33.

Nullement, tout va bien. Il n'est pas à propos de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prié de parler en langage plus humain, & qu'il l'a fait. P. 255. l. 2.

Dans une heure. J'ajouste ces mots, parce qu'ils arrivent aussi-tost. P. 256. l. 19. l. 35.

De m'exprimer à sa façon. Je mets cela, pour n'estre point obligé à traduire des Vers. P. 257.

Selon son merite & son rang. J'exprime en suite l'art & la matiere. l. 6. P. 258.

Dorée. Il y a au Grec, d'or; mais cela ne vient pas à nostre Langue. l. 6.

Qu'il se mette sur ses genoux. Cela est mieux, l. 31.

382 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
que de dire qu'il occupera le Siege d'une de ses
fesses.

- P. 259. *Tout est perdu.* Je ne parle point icy de la chaî-
l. 27. ne d'or de Jupiter, trop de fois repetée, & dont
il sera fait mention encore dans ce Dialogue.
- P. 260. *Après m'estre envelopé d'un nuage.* Cela estant,
l. 28. il n'a point besoin de prendre la figure d'un Phi-
losophe.
- l. 32. *Qui disputoit de la Providence.* La chose est
expliquée plus au long en suite.
- P. 261. *Festendis la nuë qui me couvroit.* Cela y vient
l. 2. mieux que la nuit, ou un nouveau nuage.
- l. 21. *Puissiez-vous devenir muets.* Je fais dire cela
à Mercure par forme de ressentiment, plutôt
qu'à Momus.
- P. 266. *Froter d'huile* Il y a au Grec *Me poix*, mais il
l. 33. n'en est pas besoin pour servir de moule. Du
reste Hermagoras parle icy en Vers; mais cela ne
sert de rien.
- P. 268. *Dy-moy, méchant.* Je réunis plusieurs petites
l. 3. interrogations en une.
- P. 269. *Tu pose ce qui est en dispute.* Quand cela ne
prouveroit pas directement la Providence; cela
prouveroit toujours un principe tout sage &
très puissant; car ces choses ne peuvent avoir
esté faites à l'avanture; & la sagesse du principe
emporte avec soy la sagesse de la conduite & de
la direction. Du reste, cét Auteur a malicieu-
sement mis toutes les bonnes raisons en trois
mots; & pour rendre la chose plus ridicule, il
fait estendre celuy qui les allegue en des Vers,
sans force ni autorité. C'est pourquoy je les ay
retranchez, parce que cela impose au lecteur qui
voit passer legerement sur ce qu'il y a de bon,
& s'arreste sur des sottises, qui ne font qu'em-

d'arasser, & offusquer, s'il faut ainsi dire, la dispute.

Mais il s'accorde. J'ajoute cela, qu'il a ou- l. 32.
blié par malice, & qui sert à montrer que la
connoissance d'une divinité est comme un princi-
pe naturel dans l'homme.

Voilà nostre ennemi. L'Auteur se couronne P. 272.
ici lui-même, comme il fait souvent en d'autres l. 6.
lieux; mais j'ay touché la réponse de ces choses
dans l'Argument du Dialogue.

Qui quite la partie, la perd Je retranche en- l. 13.
core ici un méchant Argument du Stoïcien,
qui insiste sur des choses qui n'ont point de
force.

Couché avec ta sœur. Je mets cela au lieu l. 18.
d'autres injures, ou sales, ou qui reviennent
moins à nostre façon.

Te luy torday le cou. Cette expression est plus P. 273.
naturelle que celle dont il se sert. l. 2.

On quelque cheste de la forest de Dodone Nous P. 274.
avons accoustumé de le dire ainsi. Il y a *hestre*, l. 10.
au Grec.

Les éperons. J'ay ajoutté ce mot, qui vient l. 35.
fort bien au sujet.

Qui défendoit les viandes. C'est assez de cela P. 275.
en cet endroit. l. 10.

D'un coq en un Philosophe. Il y a au Grec, l. 18.
L'estrange chose d'un coq Philosophe.

L'en ay l'esprit si plein Il y a deux choses P. 276.
ici, dont j'exprime l'une dans la réponse; & l. 3.
l'autre n'est qu'une gentillesse, qui est alleguée
ailleurs dans cet Ouvrage.

Que l'eau est veritablement excellente, &c. l. dern.
J'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'avoir
point besoin de le repeter.

- P. 277. *Tutiendras la place d'un de mes amis.* Le reste sera touché ailleurs; c'est assez de cela icy.
- l. 31. *Iusqu'au souper.* J'ay mis la chose à nostre air, car de dire *jusqu'au bain*, cela eust esté obscur.
- P. 278. *En attendant que l'heure sonnast.* Il est indifférent qu'on en fasse un horloge au Soleil, ou à ressorts pour l'intelligence de l'Auteur: & quoy que le Grec marque que c'estoit une horloge solaire, neantmoins j'ay mieux aymé l'exprimer à nostre façon, usant toujourns dans cette traduction de la liberté de me dispenser des circonstances qui ne sont pas absolument nécessaires.
- l. 16. *Le Medecin du logis.* Je l'ay trouvé mieux, que d'en faire un Medecin étranger, & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maistre.
- P. 280. *Avec des tresses d'or.* C'est assez de cela pour le sujet.
- l. 6. *D'un plat de tripes.* Je mets la chose à nostre air.
- l. 18. *Une écuelle de terre.* Cela est plus aisé à emporter qu'un pot.
- l. 23. *S'estant enrichi depuis peu.* Le reste n'est pas de ce sujet, & ce qui suit, est déjà touché dans son serje.
- P. 282. *Qui me prirent pour un Dieu.* Il n'est pas honneste de luy faire dire qu'il n'est qu'un Charlatan; outre que le moins qu'on peut injurier ces grands hommes-là, est toujourns le meilleur.
- P. 287. *Des souris & des mouches.* Le Grec ajoute, *des pieces de bois & des clous*; mais cela n'est pas ordinairement dans les statuës.
- P. 290. *Je ne vole pas les plats.* Le Grec le dit d'une autre façon; mais je l'ay trouvé mieux de celle-cy.

Voilà

Voilà la porte d'Eucrâte. J'ay reüny en un, P. 291.
 ce qu'il dit d'Eucrâte, & de l'usurier Gni- l. 11.
 fon, afin que cela ne fust pas si long ny si en-
 nuyeux.

Fourmy ou Corbeau. Le Grec met d'autres l. 16.
 choses; mais cecy convient mieux à un avare
 & à un usurier; car le Corbeau cache & dérobe
 tout ce qu'il peut.

Sa fille entre les bras d'un Galant. Je mets l. 23.
 cela, au lieu d'une saleté qui est dans l'Auteur.

Courut. Le Grec dit, *dormit.* Celuy-cy m'a P. 292.
 semblé mieux. l. 31.

Mais n'es-tu point. Je retranche les paroles P. 293.
 inutiles. l. 14.

Vn chasseur, &c. Je mets en trois mots, ce l. 22.
 que l'Auteur dit plus au long; mais il n'y a que
 cela de nécessaire au sujet, & il est mieux ici que
 plus bas.

Je consideray le Ciel & les Astres. J'ay re- P. 294.
 jetté à la fin une periode qui est ici. l. 2.

S'il a eu commencement. Il sera parlé de sa fin l. 13.
 en suite.

La distance qu'il y a d'une étoile à l'autre. Il P. 295.
 y a au Grec, *du Soleil & de la Lune*; mais cela l. 2.
 fait le même effet; & ces mots sont trop souvent
 repetez.

*Mais je m'étonne que faisant un Dieu Auteur l. 18.
 du Monde, &c.* Cela semble avoir quelque
 apparence, & n'est qu'une fausse couleur; car
 le monde est un amas de plusieurs estres & non
 pas un estre seul; mais un tout, composé de
 pieces différentes, les unes corruptibles & les
 autres incorruptibles; & partant, ce ne peut
 estre le premier principe. C'est pourquoi on en
 cherche un autre; & celui-là n'en a point de be-

386 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
soin, car cela iroit à l'infini; & il faut s'arrester
quelque part.

- l. 26. *De la forme & de la matière.* Ces choses sont plus haut dans l'Auteur.
- P. 296. *Ces vieillards, &c.* Le Grec dit, *les valets*
l. 6. *qu'on oste du travail pour leur vieillesse*; mais mon exemple m'a semblé plus propre.
- l. 17. *Par l'invention que j'ay dite.* Je l'ay expliqué plus haut, autant qu'il estoit necessaire.
- P. 297. *Qu'en recevant l'aile de l'Aigle.* J'abrege ce
l. 17. qui est trop long.
- l. 27. *De quoy il me remercia, &c.* Ceci est plus haut dans l'Auteur; mais il vient mieux en cet endroit.
- P. 299. *Vn grain de blé.* Il y a au Grec, *la moitié*; mais
l. 24. il vaut mieux mettre un grain, à cause qu'il y a en suite, un morceau de cosse de fève.
- l. 26. *Leur compagnon qui est mort.* J'ay ajoûté cela, qui vient bien à une Republique, & qui est vrai; car elles nettoient leur trou, quand il y a quelque saleté.
- P. 300. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'est un fer
l. 7. chaud.
- l. 11. *Pour ne les point voir.* Le Grec dit, *pour cacher leurs débauches*; mais il est plus honeste autrement.
- P. 302. *L'autre la santé.* Il y au Grec, *de faire venir*
l. 17. *ses oignons & ses aulx*; mais c'est assez de ce qu'il a parlé du Jardinier, & la santé y vient fort bien.
- l. 18. *De son frere.* Il y a au Grec, *de son pere*; mais je ne m'attache pas à la lettre.
- l. 21. *Le Vigneron.* Il y a au Grec, *le Foulon*; mais l'autre y vient mieux, à cause de l'oposition qu'il fait avec le Jardinier, & j'ay mis le Jardinier pour le Laboureur, parce que le Jardinier a presque

toûjours besoin de pluye, & le Laboureur non,
semper stientibus hortis.

Dix mille muids. Il y a au Grec mille boisseaux; P. 303.
mais cela n'est pas si bien l. 8.

Venus les épices. Il y a au Grec *le myrthe*; mais l. 13.
comme elle est Déesse de l'Arabie, cela y vient
mieux.

Le Cordage. C'est une danse de satyres. l. 24.

Car si l'on demandoit. J'ay transposé icy l'or- P. 304.
dre, & n'ay pas mis tout ce qui est dans l'Au- l. 5.
teur; mais seulement ce qui estoit plus propre au
sujet.

Qui vous soit utile & glorieuse; Ou bien, uti- l. 28.
le aux hommes, & glorieuse aux Dieux; mais
comme il ne s'agit icy que del'intérest des Dieux,
il n'est pas nécessaire de parler des autres.

Que veulent dire les Philosophes. En conside- P. 305.
rant Dieu comme un homme, il auroit bien des l. 15.
affaires, à se mêler ainsi de tout: mais en le con-
templant comme une nature infinie, répandue
par toute la Nature, & qui la meut, cette obje-
ction n'a point de force

Sans se reposer. Le Grec dit, *Qu'il n'a pas le* l. 33.
loisir de se grater l'oreille: mais cela seroit trop bas
parmy nous.

Qui ont l'haleine mauvaise. J'ay mieux aimé P. 306.
mettre cela, que de parler des ordures du bassin. l. 15.

Une flûte à la main, & des cornes à la teste. P. 309.
Cela suffit pour le designer. l. 31.

Qui a ajouté, &c. Je fais dire le tout à Mer- P. 310.
cure, pour ne point faire d'interruption. l. 3.

Comme un Trompette qui s'éforce de sonner. P. 311.
Cét exemple est plus noble que celuy de la flûte; l. 10.
outre qu'il nous est plus connu.

Du reste, &c. Le Grec ajoute, *Que le peu-* l. 11.

ple admire particulièrement ceux qui n'ont point soin de leur vie : mais cela n'est pas proprement du sujet.

- l. 25. *Tirer au sort les Juges.* Le nombre sera assez expliqué en suite.
- P. 313. *Pour cause d'injures.* Il y a icy quelque distinction au Grec , qui est de leur chicane ; mais cela ne s'entendrait pas parmy nous.
- l. 12.
- l. 21. *Il faut épargner la bourse.* Ou , *Tout beau, épargne.*
- l. 33. *Trahir leur foy & leur conscience.* Il y a au Grec , *de crever à force de crier* ; mais cecy est plus joly , & assez conforme à la verité , & à l'esprit de l'Auteur.
- P. 316. *Elle ne connoist point de plus grand mal , que de travailler.* Il y a au Grec , *qu'elle se moque de la Justice* ; mais ce que je dis , vient mieux à la suite ; outre qu'il estoit permis à chacun , de prendre un Avocat , s'il vouloit.
- l. dern.
- P. 319. *La Molesse contre la Vertu, &c.* Je retranche queques contestations inutiles : & j'ajoute que cette affaire a déjà esté jugée en celle de Polémon ; parce qu'en effet , elle y a beaucoup de rapport.
- l. 14.
- l. 20. *La Vertu a encore beaucoup de choses à dire.* Je l'ay mis ainsi , pour ne pas confondre la vie d'Epicure , qui vivoit très-sçbrement , avec celle d'Aristipe.
- P. 320. *Qu'on appelle, &c.* Le reste est déjà dit.
- l. 6. *Qui est un coquin.* Le reste est plus bas chez l'Auteur.
- P. 321.
- l. 12. *Au lieu de Platon & d'Esquinés.* J'ay mis ces mots , pour faire voir la raison pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reste l'orthographe qui est icy au mot d'*Esquinés* , est
- l. 13.

pour éviter le défaut de la prononciation ; comme nous mettons *Chimene*, pour *Xymene*, *Domquichote*, pour *Domquixote*, parce que c'est autre chose d'écrire un mot en François & de l'écrire en sa Langue. Il faut prononcer les mots étrangers, comme font ceux du païs : mais pour cela, il ne les faut pas écrire comme eux. Et les Espagnols en font autant, écrivant *Xatillon*, & non pas *Chatillon*, afin de le prononcer en leur Langue comme nous faisons en la nostre. D'ailleurs, cette ortographe est déjà en usage à la fin des mots ; car on écrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour éviter la mauvaise prononciation que font des mots Grecs, à ceux qui ne les entendent pas. Il n'est donc pas nécessaire de garder l'ancienne ortographe en cet endroit, qu'aux mots où l'usage l'a emporté, & l'a fait prononcer à la Françoisse ; comme *Achille*, *Antioche*, &c.

Qui faisoit horreur par ses frequentes décou- P. 324.
pures. On voit par là, que je suis le dessein de mon l. 5.
Auteur, quand je réunis en un, plusieurs petites interrogations & réponses ; & que ç'a esté son intention, quoy qu'il ne l'ait pas observé par tout.

Pourquoy, puisque je t'apelle par ton nom? Il P. 326.
y a au Grec, *Pourquoy, puisque tu t'y apelles* l. 19.
toy-mesme? mais ce que je dis ; donne lieu à la réponse, qui est assez vive.

De Philosophe. Il y a au Grec *de Phidias* ; mais l. 25.
il n'y vient pas si bien.

Où l'on tangeroit cet Art. J'orne la chose, P. 327.
en l'exprimant, sans m'attacher aux paroles de l. 2.
l'Auteur.

- P. 328. *Ce n'est donc pas une faculté naturelle, &c.*
 18. J'ay mis ces choses tout de suite, pour en faire mieux voir le raisonnement, & je les ay agencées à ma façon.
- L. 32. *L'art de vivre aux dépens d'autrui, &c.* Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger*; mais cela vient mieux à un Cuisinier ou à quelqu'autre, qu'à un Parasite. C'est pourquoy J'ay mis la définition comme elle devoit estre, plutôt que comme elle estoit, & en use ainsi par tout où les choses ne sont pas à mon gré; afin qu'on ne croye pas, quand je quitte la pensée de l'Auteur, que je l'ignore.
- P. 329. *Lorsqu'il vivoit en Epicurien chez Calypse.* J'ay
 18. ôté ce qui n'estoit pas à nostre usage.
- L. 31. *S'il est infiny. Ou, S'il y en a un ou plusieurs;*
 mais je ne m'attache pas à toutes les paroles.
- P. 330. *Il y a mille choses qui luy donnent de l'inqui-*
 14. *tude.* Le reste est expliqué plus bas.
- P. 331. *S'en aller triste au festin.* Il vaut mieux le
 18. dire ainsi, que de dire, d'en revenir; & cela se rapporte mieux à la comparaison. Du reste, j'ay transposé & augmenté diverses choses dans la suite.
- P. 332. *Les gens de métier, &c.* Il y a au Grec, *Ceux*
 9. *qui veulent exceller dans les autres Arts, mangent peu, le Parasite beaucoup.*
- P. 333. *C'est une maxime en Philosophie.* J'ay redres-
 12. sé & racourcy tout ce raisonnement; car en l'étendant trop, il ne paroîtroit pas bien juste.
- L. 30. *N'ai-tu point d'autorité?* Je suis le raisonne-
 ment, sans m'attacher aux paroles.
- P. 334. *Aristoxéno.* Je m'explique ainsi; parce que
 24. sans cela, il ne répondroit pas à l'interrogation.

Je pourrois aleguer, &c. J'ay déjà dit, qu'il l. 29. n'y avoit point d'exemple de Parasite, qui se fust fait Philosophe.

Comme plusieurs d'entre-eux. J'ay ajoûté cela l. 34. par reproche.

Le Parasite d'Armodius. Je retranche ce qui p. 338. va au sale. l. 26.

Je s'ay déjà dit, &c. J'ay changé tout cecy; P. 342. parce que ce qui est au Grec n'auroit point de l. 5. grace en François; & ce que j'ay mis, vaut pour le moins ce que j'ay osté.

Je te diray maintenant. Ces choses sont ex- P. 346. pliquées davantage dans la suite. l. 24.

Que des bastimens, &c. Le raisonnement P. 348. vouloit qu'on donnast ce jour-là à la pensèe. l. 31.

La Geometrie. Il n'y a au Grec que l'*Arithme-* P. 349. *tique*; mais on aprenoit aussi aux jeunes gens l. 18. là Geometrie.

La voix de l'Huiffier. Cela se raporte à la cou- l. 32. rume de l'Areopage.

Que ne feront-ils point, &c. Ce qui est icy, P. 351. sera expliqué plus bas, pour ne point retoucher l. 24. deux fois une même chose.

D'ailleurs, ces exercices. L'Auteur s'étend ici l. 33. hors de propos, & est obscur dans une compa- raison, qui est un grand defect en ces matieres.

Ceux qui les consolent. Je dis ailleurs, qu'ils P. 357. ne savent où le mort est allé, ni s'il a perdu ou l. 23. gagné à la mort. Ce qu'il dit plus bas de Pluton, est aussi expliqué en suite.

Vn grand marais. Je parleray ailleurs de P. 358. Caron. l. 5.

Minos & Radamante. Il n'est point necessai- l. 30. re d'ajoûter, fils de Jupiter.

Maistre de ceremonie. Cecy est plus bas chez P. 359.

- I. 33. l'Auteur. Du reste, je touche ailleurs les plaintes des femmes.
- P. 361. *Moins ridicules.* Le raisonnement veut cela, l. 28. quoi que le Grec dise le contraire.
- P. 362. *Mais ce linge.* Je touche plus haut ce qui est l. 12. ici.
- P. 363. *Voilà une partie.* J'ay dit plus haut, qu'ils craindroient de passer pour des gens sans sentiment & sans affection pour leurs proches.

Fin des Remarques du 11. Tome.





T A B L E

DES MATIERES PLUS considerables de la seconde Partie des Dialogues de Lucien.

A.

- A** *Bancus.* Quel & combien bon & fidele
ami. page 224
- Abdere.* Comment les Habitans de cette Ville
devinrent presque tous Comediens. 1. 2
- Abonius.* Où est située cette Ville. 95
- Academie.* Plaidoyer de l'Academie pour la
débauche & pour soy. 313. 314
- Acheron.* Quel est ce lieu & où se void. 358
- Achille.* Bouclier d'Achille combien remply
de figures. 298
- Agathocles.* Combien l'amitié d'Agathocles
& de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils
vivoient. 204. 205
- Agathoclés le Stoïcien.* Pourquoi plaidoit les
Écoliers. 298
- Ajax.* Comment défendoit Teucer. 339
- Alexandre.* Ou le faux Prophete. 91
- Alexandre le Grand.* Comme il s'est élevé une
statuë plus grande que le Mont Athos. 191
- Alexandre tyran de Thebes.* Par qui fut tué.
298.
- Ce qui arriva au Grand Alexandre, lors qu'il

T A B L E

se vid maître de l'Asie ; après la journée d'Arbelles.	2
<i>Amastris</i> . Ville , où située.	222
<i>Ambre</i> . Ce qu'on a crû autresfois de l'Ambre.	<i>Voyez Tome 3. page 37</i>
<i>Ambrosie</i> . Le manger des Dieux.	303
<i>Amy</i> . Quel tresor c'est qu'un bon amy ; & combien estimé parmi les Scythes.	202
<i>Amitié</i> . Etrange façon de contracter l'amitié.	215
Entre combien de personnes elle se peut contracter de la sorte.	<i>là mesme</i>
<i>Amour</i> . Il est traité de toutes sortes d'Amours , depuis 156 : jusqu'à 180.	
<i>Anacarsis</i> . Pourquoi quitta son païs , & traversa tant de terres & tant de mers.	346
<i>Anaxarque</i> . Parasite d'Alexandre.	334
<i>Animaux</i> . Quelle est la condition des Animaux.	288
<i>Antigonus</i> . Par qui aperceu couché avec sa belle-fille.	298
Antigonus fils de Demetrius , petit-fils du precedent , combien vécut.	<i>là mesme</i>
<i>Antiphile</i> . Combien aimé de Demetrius.	212
<i>Anubis</i> . Quel Dieu & de quelle figure.	212
	213.
Où s'est mis en credit.	302
<i>Apis</i> . Quel Dieu , & quels sont les Sacrifices que l'on lui fait.	75
<i>Apollon</i> . A qui il rendit service.	250
Combien ses oracles sont ambigus.	264
Où il établit le Bureau de ses Propheties.	302
Son travail.	306
<i>Arcadiens</i> . Pourquoi ne voulurent point recevoir l'Astrologie.	144+

DES MATIERES.

<i>Archelaus.</i> Jusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite.	334
<i>Arcopage.</i> Lieu de Justice chez les Athe- niens.	312
Belle Couëtume de l'Arcopage.	328
<i>Arete.</i> Quelle, & sa fille Nausicaë.	188
<i>Arctas.</i> Amitié d'Arctas, d'Eudamidas & de Carixene.	209. 210
<i>Aristipe.</i> Pour quel sujet alla en Sicile.	335
<i>Aristogiton.</i> Libérateur des Atheniens, de qui estoit Parasite.	319
<i>Aristote.</i> Ce qu'il a fait en l'art de Parasite.	355.
<i>Aristoxene.</i> Le Musicien, Parasite de Nelée. là mesme.	
<i>Arsaces.</i> Par qui massacré après avoir égorgé sa femme.	298
<i>Arsacomas.</i> Histoire de son amitié avec Lon- cate & Masente.	218. 219
<i>Art.</i> Ce que c'est proprement, qu'un art ou métier.	326
<i>Afne.</i> Comment Lucien fut metamorphosé en afne.	231
<i>Aspasie.</i> Pourquoy tant aimée de Periclès, de Socrate & d'Esquinés.	187
D'où elle estoit.	276
<i>Aspodele.</i> Prez, en quel endroit.	358
<i>Assyriens.</i> Quelle est leur principale divinité.	169.
<i>Astrologie.</i> Jugement que fait l'Auteur de l'Astrologie judiciaire.	140
Qui en furent les premiers inventeurs.	là mesme.
Astrologie défenduë des aculations ordinaires qui se font contr'elle.	144. 145

T A B L E

Athènes. Combien cette Ville differente de Rome. 187

Athlète. Comparaison de son corps à du bled bien criblé. 351

Atrée. En quoy preferé à son frere Thyeste.

142.

Austruches. En quel pays se rencontrent le plus, & combien leurs œufs sont utiles. 295

Autolyque. Fils de Mercure, pourquoy estimé tel. *là mesme* 143

B

B *Acchus.* Comment vainquit les Lydiens, Thyreniens & Indiens. 119

Qui doit passer le premier, de Bacchus ou d'Hercule. 158. 159

Bagoas. Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque. 138

Balets. Comparez avec les Tragedies. 121

Beatitude. En quoy consiste. 311

Beauté. Description d'une beauté parfaite.

184.

Beauté sans esprit à qui semblable. 185

Bendis. Où se mit en credit. 302

Beroïée. Quelle ville, & où située. 239

Bien. En quoy consiste le souverain bien. 294

C

C *Aldéens.* Combien adonnez à l'Astrologie. 170

Calliope. Comment attira sur soy le courroux des Dieux. 10

Carixene. Amitié de Carixene, d'Eudamidas & d'Aretas. 209. 210

Cassandra. De Polignote, quelle. 184

Chaire. De professer, disputée entre deux Philosophes. 135. 136

DES MATIERES.

<i>Clinias</i> . Par qui vû pillant le Temple d'Esculape	299
<i>Colombe</i> . Par quels peuples adorée.	169
<i>Colosse de Rhodes</i> . Comment reçû en l'assemblée des Dieux.	258. 259
<i>Comedies</i> . Quel doit estre l'usage des Comedies.	350
<i>Comparaison</i> . Comment elle se doit faire.	195
<i>Coq</i> . Fils de Mars , pourquoy changé en Coq.	275.
<i>Corps</i> . Combien different d'un vaisseau.	276
Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur envers les corps des défunts , quelles.	359. 360
<i>Cothurne</i> . Ce que c'est , & à quel usage.	254
<i>Courtisans</i> . Comment ils sont tous parasites	347.
<i>Cresus</i> . En quelle extremité se trouva.	287
<i>Ctesias</i> . Jugement de son Histoire des Indes	22
<i>Cylleniens</i> . Quelle est la principale divinité que ces peuples adorent.	269
<i>Cynethus</i> . Courtisan de Demetrius , dequoy il louïoit:	196
<i>Cyrus</i> . Premier Roy de Perse , & combien vécut.	344

D.

D <i>Amis</i> . Dispute de Damis l'Epicurien , contre le Stoïcien Timoclés , au sujet de la Providence.	261. & suiv.
<i>Damon</i> . Histoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon.	208. 209
<i>Dandamis</i> . Ce qu'il fit pour son amy Amizoque , qu'il voyoit emmener captif.	216
<i>Danse</i> . D'où a pris naissance.	115. 116
Qui fut la premiere qui se plut à cét exerci-	

T A B L E

ce, & l'enseigna aux autres.	<i>là mesme.</i>
<i>Danseur.</i> Quelles doivent estre les parties d'un bon danseur.	114
<i>Dauphins.</i> Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes.	101
<i>Décacheter.</i> Diverses sortes de décrocher les Lettres.	102. 103
<i>Dédale.</i> Comment il donna lieu à la fable.	142
<i>Demadés.</i> Orateur, combien timide de son naturel.	335
<i>Demetrius.</i> Combien aima Antiphile.	211
<i>Demetrius.</i> Philosophe Cynique. Pourquoi déchira un jour les Bacchantes d'Euripide.	47
<i>Demonax.</i> Sa naissance, & quelle fut sa conversation.	145. 146
Ses mœurs & ses apophregmes.	155. jus-
qu'à 147.	
<i>Demostene.</i> Pourquoi n'osa jamais sortir hors des portes de sa Ville.	336
<i>Donys le tiran.</i> A quelle extremité fut réduit.	287
<i>Desherité.</i> Declamation d'un fils desherité.	71
<i>Dessauter.</i> Ce que signifie proprement ce terme.	118
<i>Destin.</i> Si les ordres du destin sont inviolables.	247. & suiv.
<i>Deuil.</i> Quelles extravagances se font dans le deuil.	358
<i>Dialogue.</i> Plaidoyer du Dialogue contre Lucien.	323
Repartie de Lucien à cette plainte.	324
<i>Diane.</i> Que's sacrifices font les Scythes à cette Déesse.	271
Où elle se mit premierement en credit.	304
Sa feste en l'Isle d'Egine.	305

DES MATIERES.

- Dieux.* S'ils sont sujets aux ordres des Parques. 243
- S'ils se peuvent mettre en colere. 252
- Dinias.* Combien fut celebre l'amitié d'Agathocles & de Dinias, & en quel pays ils vivoient. 204. & *suiv.*
- Diomysus.* Comment il se laissa emporter à la volupté. 316 317.
- Diotime.* Quelle Dame & en quoy recommandable. 187. 188.
- Divination.* Combien sainte & ancienne au sens de l'Auteur. 144
- Divinité.* Quelle contrariété parmi les Philosophes anciens, au sujet de la Divinité. 296
297.

E.

- E** *Aque.* Cousin de Pluton, de quelle charge pourvü. 358
- Eau.* Par quels peuples adorée. 269
- Ecornifierie.* Comment prouvée estre un art, & le plus excellent de tous les autres. 262
- & *suivans.*
- Egyptiens.* Comment regloient leur amour, & dequoy se servoient pour deviner. 141
- Combien superstitieux. 198
- Quelle divinité principalement adorée par ces peuples. 269
- Elisées.* Champs elisées, quel lieu. 359
- Eloquence.* Combien cet Art excelle par dessus tous les autres. *Voyez Tome 3. page 2. & 3.*
- Empedocle.* Où porté par la fumée du Mont Echna. 297
- Empoule.* Ce que c'estoit. 118
- Epictete.* Combien excellent Philosophe. 152
- Epicuriens.* Quels entre tous les Philosophes. 305.

T A B L E

Combien differens des Stoiciens.	338
<i>Erichon.</i> Comment naquit selon l'opinion des Atheniens.	- Voyez Tome 3. page 11
<i>Escrivains.</i> Avis aux Escrивains de l'Histoire.	2. 3 & suiv.
<i>Esculape.</i> Pourquoi dit fils d'une Corneille.	97
Où il établit une boutique d'Apothicaire.	302
Son travail.	306
<i>Esquinées.</i> Comment devenu le Parasite de Denys le Tyran.	332
<i>Ethiopiens.</i> En quelle posture ils vont au combat.	138
Quelle est leur principale divinité.	169
<i>Eudamidas.</i> Amitié d'Eudamidas, de Carixene & d'Areras.	209. 210
<i>Eumenides.</i> Quelles déesses, & où estoit leur Autel.	308
<i>Euphorbe.</i> Quel, & où tué.	282
<i>Euthydique.</i> Histoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon.	208. 209
<i>Exercice.</i> Traité des Exercices du corps.	143. 144
Pourquoi établis.	347
<i>Exorde.</i> Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs.	18. 19

E.

F ables anciennes, combien pleines d'instruction.	130
<i>Felicité parfaite.</i>	330. 334
<i>Femmes.</i> Comment elles veulent estre peintes dans leurs tableaux.	5
Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs.	24
<i>Feu.</i> Par quels peuples il est adoré.	169
<i>Flaterie.</i> Ce que c'est précisément, & comment distinguée de la loüange.	189. 190. 194. 195
<i>Fourmi-</i>	

DES MATIÈRES.

Fourmilieres. Comparées aux Villes, & l'occupation des fourmis à celle des Habitans.

299.

G.

- G** *Arbatines.* Espece de chaussures, & de quoy se font. *Voyez Tome 3. page 15*
- Grands.* Quel besoin ils ont des Parasites. 341
- Quel honneur ils en tirent. *là mesme & suiv.*
- Grecs.* De qui & en quel temps ils reçurent la connoissance de l'Astrologie. 142
- Guerre.* Comment la Guerre est mere de tout. 2
- Gygés.* Quelle estoit la vertu de l'anneau de Gygés. 318

H.

- H** *Elene.* Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homere la décrit. 302
- Par qui elle avoit esté ravie durant la premiere guerre de Troye. *là mesme.*
- Hercule.* En quoy particulierement loüable. 195.
- Qui doit passer le premier, de Bacchus, ou d'Hercule, & ses travaux. 258. 262
- Comment a passé toute sa vie. 317
- Hermodore* l'Epicurien. Pourquoi se parjura. 298
- Et par qui foudroyé. 302
- Herodote.* Comment a voulu consigner ses fables à la posterité. 303
- Herophile* le Cynique. Par qui vü entre les bras d'une courtisane. 199.
- Hieron* Pilote. Combien expert. 96
- Hipogriphe.* Quelle sorte d'animaux & où rencontrez. 26
- Histoire.* Demangeaison d'écrire l'Histoire.

T A B L E

depuis quel temps.	2.
Ce qu'il faut faire pour devenir bon Historien.	<i>là mesme & suiv.</i>
Combien l'Histoire est differente de la Poësie.	<i>là mesme.</i>
Combien doit estre retenuë dans ses loüanges, & quel doit estre son but.	4.
Combien devient suspecte.	5.
Divers commencemens d'Histoires.	<i>là mesme & suiv.</i>
Prefaces diverses & comparaisons.	<i>là mesme.</i>
Ce qu'il faut faire & ce qu'il faut exprimer.	8.
Comparaisons des mauvais Historiens depuis la mort de leurs Maistres.	<i>là mesme.</i>
Termes poëtiques combien mesléans en l'Histoire.	109.
Unité du caractère combien exactement y doit estre gardée.	<i>là mesme.</i>
Descriptions trop longues pour l'Histoire.	10.
Histoire en forme de Prophetie.	13.
Preceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent écrire l'Histoire.	14 15. & suiv.
Quel doit estre le sentiment d'un bon Historien.	16.
Quel doit estre son style, ses pensées & ses Sentences.	<i>là mesme.</i>
Quel doit estre son Exorde.	18. 19.
Breveté & retenuë dans les descriptions, combien necessaires à l'Histoire.	20.
Combien l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique & de la Satyre.	21.
Historien en quoy distingué de l'Orateur.	195.
	196.
Homere. En quoy peut servir de regle aux Historiens.	20.

DES MATIERES.

Comment Homere estoit un excellent Peintre. 183

Homme. De combien de parties il est composé. 129

Quelle est la condition la plus heureuse, de l'homme ou de la femme. 283

Hormus. Quelle sorte de danse estoit ainsi appellée. 117

Hymetto. Forteresse ou pointe de rocher, en quelle Contrée. 309

Hypate. Ville, & où située. 236

I.

I *Domenée.* Fils de Jupiter, au raport de qui estoit Parasite. 337

Indiens. Comment ils adorent le Soleil. 118

Iour. Quels sont les peuples qui adorent le jour. 169

Isle. Suspenduë en l'air, quelle & comment trouuée. 25

Isocrate. Combien timide de son naturel. 336

Jupiter. Pourquoi estimé avoir enchainé Saturne. 143

Ce que l'on croit de lui en Candie. 270

Combien a plus de peine que les autres Dieux. 306. 307.

Iustice. Par qui louée jusqu'à estre estimée le souverain bien. 308

L.

L *Ampes.* Isle des Lampes en quelle contrée. 33. & suiv.

Licurgue. Combien timide de son naturel. 335. 336.

Loüange. Quelle doit estre la loüange. 4. 5. Quand elle est bonne, & ce que c'est. 189.

199.

T A B L E.

Comment distinguée de la flaterie.	195. 196
<i>Luite.</i> Quel exercice & comment se faisoit.	344.
<i>Luiteurs.</i> Pourquoi les Luiteurs se frotent de sable & de poussiere après s'estre frottez d'huile.	352
<i>Lune.</i> Globe de la Lune, quel pays.	4. 5
Quel peuples adorent la Lune	269
Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes.	299. 300
<i>Lycurgue.</i> Législateur des Laecedemoniens. Sur quel modele forma sa Republique.	144
M.	
M <i>Arcomans.</i> Peuples, où logez.	108
M <i>Mars.</i> D'où est venuë la fable de la surprise de Mars avec Venus.	143
Comment surpris par Vulcain.	174
<i>Medée.</i> Description d'un tableau de Medée transporté de rage & de jalousie.	340
<i>Menecrate.</i> Pourquoi déclaré infame & tous ses biens confisquez.	210
<i>Menippe.</i> Pourquoi vola dans le Ciel.	193. 194
<i>Merion.</i> Quel & combien bon Danseur.	116
<i>Merioné.</i> De qui estoit le courtisan & le Parasite.	338
<i>Metempsiose.</i> Ce que c'est, & quelques exemples memorables d'icelle.	301
<i>Métier.</i> Quel est le métier qui ne coûte rien à apprendre, mais bien à enseigner.	331
<i>Minos.</i> Quel honneur il receut des Dieux.	388.
Où vécut, & quelles furent les Loix qu'il établit.	355. 356
<i>Mnesithée.</i> Quel sacrifice il fit à Jupiter & aux autres Dieux après estre échapé du naufrage.	260

DES MATIERES.

Morts. Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts. 360

Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts. 361

Combien de différentes sortes de sepultures de morts. 362

Musique. Combien profitable & plaisante. 115. 116.

Combien puissante sur l'esprit humain. 352

N.

N *Ausicaë.* Quelle Dame, & en quoi particulièrement recommandable. 188

Nectar. Breuvage des Dieux. 303

Neptune Quelle fut son aventure. 249

Niobe. Par qui & pourquoi changée en rocher. 198

O.

O *Bole.* Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur. 359

Offence. Belle coûtume des Scythes, lorsque quelqu'un d'entr'eux a receu quelque offence. 219.

Olympias. D'où vient la fable de cette Princesse. 94

Olympique. Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques. 344

Or Quelle description en fait Pindare. 279

Par qui comparé aux Graces. 280

Ses beaux effets. *là mesme.*

Comment il est la source de tous maux. 281

Oracle. Quelle est la coutume des Oracles. 99.

Quel rapport ils ont avec l'Astrologie. 143

Les Oracles principalement d'Apollon combien ambigus, & à quoi semblables. 264. 270

T A B L E :

Orateur. Distinction entre l'Orateur & l'Historien. 195. 196

Combien les Orateurs sont sujets à l'avarice. 240.

Oreste & Pylade, de quel sacrifice honorez. 201.

Leurs belles actions. *là mesme.*

Orphée. A qui donna les premières lumieres de l'Astrologie. 141. 142

Pourquoi les Grecs placent sa Lyre dans le Ciel. *là mesme.*

P.

Pacate. D'Apelles, quelle. 103

Pan. Compagnon de Bacchus, où logé. 310

Ses plaintes. *là mesme.*

Son invective contre les Philosophes. *là mesme & 311.*

Pantomime. Quel terme & ce qu'il signifie. 128. 129.

Quel doit estre. *là mesme & suiv.*

Paphlagoniens. Combien superstitieux. 95

Parasite. Si l'exercice de Parasite peut estre apellé un métier. 325. 326

S'il peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmi les arts. *là mesme.*

Sa définition & preuve. 348

Paris. Par qui comparé à Achille. 197

Parnés. Mont, & en quelle Contrée. 197

Payques. Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets. 247. 248. 249

Pasiphaë. Pourquoi feinte amoureuse d'un taureau. 142. 143

Patras. Ville où située. 246

Peintre. D'où vient que les Peintres ne sont

DES MATIERES.

pas responsables en Justice de leurs imaginations. 194

Pella. Ville où située, & quelle de present.

74.

Pénelope. Dequoy peut servir d'exemple. 199

Perfes. Quelle est la principale divinité qu'ils adorent. 169

Phaëton. Origine de la Fable de Phaëton.

142. 143

Phalaris. Harangues des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger de recevoir le taureau d'Airain pour offrande à Apollon. 84. jusqu'à 89

Fuite d'un de ces Prestres pour obliger les autres à recevoir ce present. 89. 90

Pbales. Par quels peuples adoré. 169

Phéaques. Combien ces peuples sont amateurs de la danse.

Phidias. Quel estoit le plus excellent de ses ouvrages. 183. 193

Philocrate. Combien timide de son naturel.

333.

Philosophes. Combien incertains. 295

Quelle sorte de gens, & leur grand nombre.

303. 304.

Si l'on peut donner l'exemple de quelque Philosophe, qui soit mort les armes à la main.

336.

Combien sujets à l'avarice. 340

Philosophie. Combien cet Art excelle par dessus les autres. 333

Phrygiens. Quelle est leur principale divinité.

239.

Phryxus. Pourquoi feint aller sur une brebis d'or. 142

T A B L E

<i>Pilade.</i> En quelle qualité on sacrifioit à Pilade & à Oreste, & leurs actions heroïques.	201.
<i>Pilote.</i> Comparaison du Pilote & de la Providence.	271
<i>Pindare.</i> Quelle description il fait de l'or.	276.
<i>Platon.</i> Quelles estoient ses loix.	302
S'il s'est mêlé du métier de Parasite.	334
En quoy comparé à Nicias.	<i>là mesme.</i>
<i>Pluton.</i> Quelle estoit la vertu de son casque.	310.
Pourquoy ainsi apellé, & ce que signifie ce nom.	358
<i>Pnicé.</i> Place d'Athenes à quoy destinée.	309
<i>Poësie.</i> Quels sont les charmes particuliers de la Poësie.	349
<i>Poëte.</i> Pourquoy les Poëtes ne sont pas respectables en Justice de leurs imaginations.	194
<i>Polemon.</i> Quel personnage, & pourquoy quitta l'Academie.	314-315
<i>Pollux.</i> En quoy nommément estimable.	195
<i>Polystrate.</i> Quel & combien grand Orateur.	320.
<i>Portique.</i> Plaidoyer du Portique contre la Volupté.	316-317
<i>Priape.</i> Quel Dieu chez les Bithyniens.	119
<i>Prométhée.</i> Quelle est sa condition.	250
<i>Proserpine.</i> Fille de Ceres. Comment enlevée.	338.
<i>Prothée.</i> Que represente-t'il chez les Egyptiens.	117. 118
<i>Providence.</i> Quelle estoit la Providence, & si maistresse ou esclave du destin.	250
Question de la Providence.	253. <i>Et suiv.</i> <i>Pugilat.</i>

DES MATIERES.

<i>Pugilat.</i> Quelle sorte d'exercice.	344
<i>Puissance</i> divine. Combien difficile à connoître.	123
<i>Pyrrhon.</i> Pourquoi ne se voulut point presenter en jugement.	320
<i>Pythagore.</i> Quel personnage & ce qu'il avoit esté auparavant.	275
Pourquoy défendit les viandes & les fèves. <i>là-mesme.</i>	
<i>Pythiques.</i> Quel estoit le prix du vainqueur, aux jeux Pythiques.	345

Q

<i>Quadres.</i> Peuples où logez.	108
-----------------------------------	-----

R

<i>R Adamante.</i> De quel pais, & combien severe justicier.	358
<i>Rhetorique.</i> Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien.	320. 324
<i>Richesses.</i> Description des incommoditez des richesses.	284. 285
<i>Rois.</i> Quelle est la felicité des Rois.	289
Pourquoy comparez aux statues d'or.	287
Quelle est leur infortune.	<i>là-mesme.</i>
<i>Roman</i> de Lucien, quel.	23
<i>Rutilianus.</i> Quel personnage, & combien superstitieux.	103
<i>Roxane</i> d'Action, quelle.	183

S

<i>S Aliens,</i> Prestres. Pourquoi ainsi appelez,	118. 119
--	----------

T A B L E

<i>Sapho.</i> Quelle Dame, & en quoy recommandable.	187
<i>Sarpedon.</i> Fils de Jupiter, par qui tué.	137
<i>Science.</i> Quels sont les effets de la Science.	14
<i>Scythes.</i> Quelle estime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahison.	202
<i>Comment ils servent leurs amis.</i> 218. <i>jusqu'à</i>	
222	
Quelle est leur principale divinité.	269
<i>Signe.</i> Quel rapport ont les Signes-celestes avec les Oracles.	143. 144
<i>Sisennes & Toxaris,</i> combien grands amis.	222
<i>Smirne.</i> Où située, & quelle ville.	18
<i>Socrate.</i> Pourquoi, & en quel âge a voulu apprendre la danse.	120
<i>Comment se porta contre les Lacedemoniens.</i>	
336	
<i>Solon.</i> Entretien d'Anacarsis avec Solon.	341.
342. <i>& suiv.</i>	
<i>Sommeil.</i> Combien le Dieu du Sommeil a de peine:	306
<i>Songes.</i> De combien de sortes selon Homere.	
272	
De quoy ils se forment:	<i>là mesme:</i>
<i>Sophocle.</i> Comment mourut; & à quel âge.	87
<i>Sostrate</i> le Philosophe. Quelle vie menoit, & en quel endroit.	144. 145
<i>Spartinus.</i> Comment tué en un festin.	298
<i>Spéctacles.</i> Comment doux & charmans.	114.
115	
Combien célèbres en Grece:	345
<i>Stoiciens.</i> Combien differens des Epicuriens.	333.
<i>Sumon.</i> Quelle place, & en quelle contrée.	
309	

DES MATIERES.

T

- T Antalo.** Quel honneur il reçut des Dieux.
338
- Theane.** Quelle Dame, & en quoy recommandable.
187. 188
- Thebée.** Comment a passé toute sa vie.
317
- Thessaliens.** Quel état faisoient de la danse.
117
- Thucydide.** Quel historien.
20
- Thyeste.** D'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un belier d'or; & en quoy postposé à son frere Atrée.
141. 142
- Tigrane.** Roy d'Armenie. A quel âge mourut.
82
- Tilibore** brigand. Quel, & ce qu'il a fait de plus considerable.
92
- Timoclés.** Dispute de Timoclés le Stoïcien contre Damis l'Epicurien, au sujet de la Providence.
259. 260
- Timon.** Pourquoi feint malle & femelle.
142
- Toxaris & Sifinus.** Combien grands amis.
222
223
- Tragedie.** Quel doit estre l'usage des Tragedies.
35
- Troye.** Si la guerre de Troye se passa comme Homere la décrit.
281
- Tyran.** Declamation pour le meurtrier d'un Tyran.
67. jusqu'à 71.

V

- Venus.** D'où est venuë la fable de la surprise de Venus enchainée avec Mars.
143
- Comment surprise par Vulcain.
274
- Vignes,** qui estoient femmes depuis la teste jusqu'à la ceinture.
25

TABLE DES MATIERES.

<i>Ville.</i> Les Villes comparées à des fourmillieres.	299
En quoy principalement consiste une Ville.	348
<i>Vin grec</i> coulant dans de grands ruisseaux qui arrousoient une Ile.	24
<i>Univers.</i> Diverses opinions des Philosophes touchant l'estat de l'Univers.	294. 295
<i>Vulcain.</i> Quelle est sa felicité.	249

X

X <i>enocrates</i> disciple de Platon. De combien longue vie.	83
<i>Xenophanes</i> Fils de Dexine, & disciple d'Arche-laüs. Combien vécut.	83
<i>Zenophile</i> le Musicien, qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore. A quel âge mourut.	83

Y

Y*eux.* Pourquoi plus fidelles que les oreilles.

Z

Z <i>amolxis.</i> Quel, & par quels peuples adoré.	269
<i>Zenachemis.</i> De quelle façon témoigna son amitié à Menecrate.	210
Combien il se glorifioit de son amitié.	221

F I N,

